

Contes et nouvelles du Québec

Tome III



BeQ

Contes et nouvelles du Québec
1800-1950

Tome III

Le vingtième siècle

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 213 : version 3.0

Image de la couverture :
Ozias Leduc
La Liseuse, 1894
Huile sur toile, 29,6 x 25,6 cm
© Succession Ozias Leduc/SODRAC
Musée du Québec
<http://www.mdq.org>



Le mensuel *La Canadienne : le magazine du Canada français*, parut de 1920 à 1923. Les fondateurs de la revue se donnaient pour mission « d’instruire, d’amuser et de servir la famille ». Elle proposait des articles qui traitaient de culture, de mode, d’éducation des enfants, etc. Tous les numéros ont été numérisés par la Bibliothèque nationale du Québec.

La revue présentait aussi des textes littéraires, de figures connues, souvent, comme Nelligan, Louis Dantin, Joseph Marmette... Plusieurs des textes présentés ici sont tirés de cette publication.

Armand de Haerne

(1850-1902)

Armand de Haerne est né en Belgique, dans une famille noble des Flandres. Autour de 1870, il s'est engagé comme zouave pontifical, puis il a mené une vie de noble et de dandy. À la suite d'une faillite, il émigre au Canada en 1883. Il est alors traducteur à la Chambre des Communes. Il collabore à différents journaux et écrits plusieurs contes, dont certains fantastiques.

Jean le maudit

ou

le Revenant sous la glace

Nicolas était un pauvre cultivateur, bon chrétien, craignant Dieu, aimant sa femme et ses enfants d'une affection tendre et sainte.

Chose rare, jamais personne n'avait entendu sortir de sa bouche le moindre petit mot désobligeant pour le prochain.

Il secourait très volontiers les malheureux, ses compagnons de misère et de pauvreté, mais ces secours ne sortaient jamais de sa bourse qui était, hélas ! toujours vide, mais il les aidait de ses services, de ses conseils ou de ses consolations.

Ces grandes et rares qualités avaient valu à Nicolas l'inestimable avantage d'être universellement aimé et respecté.

Dans sa médiocrité, voisine de la pénurie qu'il portait, du reste, avec une inaltérable égalité d'humeur, il semblait que le patriarcal homme de la glèbe dût jouir d'un bonheur parfait.

Quoiqu'elle fût déjà de plomb, sans la moindre dorure ni argenture, la médaille de l'existence du brave homme avait encore un bien triste revers.

Malgré toute sa philosophie chrétienne, Nicolas était miné par un profond et très vif chagrin.

Son fils aimé, Jean, grand, beau gars, solide, taillé en athlète, et avec cela cœur d'or, esprit vif et développé, était en un mot le meilleur garçon du monde, le digne fils de son vertueux père.

Malheureusement, dès son jeune âge, en travaillant aux terrassements aux lignes de chemin de fer en construction et dans les chantiers à bois dans la forêt, il avait contracté l'horrible, la détestable habitude de blasphémer et de jurer comme un païen.

Bien souvent, le pauvre Nicolas avait essayé,

par de douces et paternelles remontrances, d'amener son fils à abandonner cette triste et grossière coutume. Il l'avait tour à tour prié, supplié, menacé, conjuré de se corriger. Jean promettait de la meilleure foi du monde, avec le ferme propos de s'amender, mais l'habitude étant plus puissante que la volonté, le pauvre jeune homme retombait presque aussitôt au grand chagrin de son malheureux père.

Enfin, Jean avait atteint sa majorité sans se corriger de son abominable défaut et le père Nicolas n'avait plus osé continuer ses reproches, de peur que le jeune homme ne se fâchât et, à l'exemple de beaucoup d'autres, ne désertât le toit paternel et prenant son essor avec sa liberté, ne partit pour aller chercher fortune aux États-Unis, où plusieurs de ses camarades réussissaient à merveille et l'appelaient, lui garantissant à lui aussi un complet et brillant succès.

Le malheureux père se reprochait fréquemment cette faiblesse coupable, se persuadait que son devoir était de réprimander son fils et prenait la résolution inébranlable de

parler avec autorité et fermeté.

Mais alors, la vue de sa femme et de ses nombreuses filles, dont l'existence, lui-même se faisant vieux et faible, dépendait principalement du travail de Jean, le remplissait de terreurs folles.

Il se représentait alors son aîné désertant le foyer paternel, lui-même incapable de nourrir toutes ces bouches, de couvrir déceimment tous ces corps, la misère noire s'installant chez lui, implacable, sans merci.

C'était l'exil, la hideuse émigration, quoi ?

Il lui faudrait donc quitter le Canada, le pays de ses pères !

Il se voyait alors, lui et sa famille, grouillant dans une de ces fournaies ardentes de la Nouvelle-Angleterre qu'on appelle villes industrielles.

Lui, sans métier, bon à rien d'autre, travaillant et peinant dur comme vulgaire journalier quand par hasard la Fortune daignait se montrer bonne enfant et lui sourire en lui apportant quelque rude

et ingrate besogne à faire.

Sa femme, énergique et vaillante créature, habituée au grand air de la campagne, avec les plus jeunes des enfants, bras sans utilité et bouches consommant copieusement, emprisonnés dans un minuscule taudis insalubre et loué fort cher.

Les grandes filles ! Honte, misère et pitié ! Suant sang et eau dans ces gigantesques fabriques, écoles de vice et de corruption où, trop souvent malheureusement, la pauvre ouvrière, en filant ou tissant le coton, travaille activement à l'avilissement de son corps, la dégradation de son cœur et la damnation de son âme.

Oppressé par ces tristes pensées, des sanglots montaient du cœur à la gorge de l'infortuné Nicolas.

D'un geste pénible et douloureux, il essayait de chasser ces importunes et lugubres images, tandis qu'au fond de l'âme il sentait tout son courage se fondre et lui échapper.

Ses bonnes résolutions, son énergie

s'évanouissaient.

Il se sentait devenir lâche et étouffé par l'angoisse, il implorait Dieu de lui faire grâce, de lui pardonner sa faiblesse, cette terrible faiblesse qui l'écrasait, l'anéantissait, lui faisait souffrir les affres d'une longue et douloureuse agonie.

Et pendant ce temps-là, Jean, en excellent fils qu'il était d'ailleurs, travaillait avec une ardeur et une abnégation dignes de la plus grande admiration.

Il pourvoyait gaiement aux besoins de la famille, sans songer un seul instant à quitter le toit paternel autrement que pour en augmenter le bien-être, en acceptant quelque entreprise qui devait lui donner gain et profit.



L'hiver est arrivé.

Un de ces hivers canadiens où la terre se gèle à plusieurs pieds de profondeur, où les cours d'eau, les rivières, les lacs, les fleuves eux-

mêmes sont couverts d'une couche de glace capable de porter les plus lourds fardeaux.

La terre disparaît sous un épais lit de neige qui brille et scintille sous les blancs rayons du soleil, comme si quelque céleste prodigue s'était payé la fantaisie de la saupoudrer de poussière de diamants.

La fumée blanche et moutonnée sort des cheminées et s'élève dans les airs, droite comme le panache de quelque gigantesque tambour-major.

Sous l'étreinte du froid, le bardeau des toitures craque et éclate avec un bruit semblable à la détonation sèche d'un coup de pistolet.

Sous la morsure de l'acier des patins des traîneaux attelés de deux chevaux vigoureux et lancés au grand trot, la neige crie et chante un air bizarre qui défierait les talents du plus savant compositeur.

Il fait un de ces froids qui mériterait de s'appeler sibérien, s'il ne se contentait d'être tout simplement canadien, ce qui suffit, du reste,

surabondamment.

Le paisible village de St-A***, où habite Nicolas le philosophe, est plein de bruit et d'animation, comme aux jours des grandes fêtes.

Les jeunes gens, qui passent et repassent dans l'unique rue du village, debout sur leurs traîneaux, s'interpellent avec de la gaîté et du contentement plein la voix, font claquer leurs fouets, poussent des cris de joie qui n'ont rien de bien harmonieux, mais témoignent d'un état d'esprit sur lequel il n'est guère possible de se tromper et auquel l'activité peu ordinaire, qui règne dans toutes les maisons, achève de donner son caractère particulier.

C'est le départ pour le chantier.

C'est devant la pauvre maison du patriarche Nicolas que ce mouvement insolite se fait remarquer davantage.

Sous les ordres de Jean, un groupe de solides et courageux jeunes gars canadiens chargent une file de lourds traîneaux, attelés chacun de deux puissants chevaux.

Les valises, les caisses, les paquets de toutes formes et de toutes espèces, les couvertures, les fourrures s'entassent et s'accumulent les uns sur les autres.

On dirait quelque hardie expédition en partance pour le pôle Nord par la voie de terre, ou quelque pacifique entreprise de commerce dont le secret est soigneusement caché dans ce fouillis de colis de tous genres, dont le tas prend des proportions gigantesques.

Jean, chargé par un grand entrepreneur de coupes de bois d'administrer et de diriger un important chantier dans une forêt lointaine, partait, ce matin, avec tout son monde dont il avait, autant que possible, fait choix parmi ses voisins et camarades.

Et comme on dit, ce départ mettait tout le monde sens dessus dessous, les maisons les toits en terre et les fondations en l'air.

Les parents, pères, mères, frères, sœurs, voire même quelques tendres fiancées, ne voyaient pas sans quelque inquiétude, sans un certain serrement de cœur, partir ces hardis et énergiques

jeunes gens.

Dans la forêt, les accidents sont si fréquents et souvent si terribles dans leur effroyable soudaineté.

Et pour l'âme ! Les dangers surgissent de toutes parts, la tentation, le mauvais exemple, est partout.

Ce sombre tableau n'échappe pas à ceux qui restent, mais il faut refouler la larme qui monte au coin de l'œil, il faut étouffer les battements du cœur et le sanglot qui monte à la gorge.

La séparation est cruelle, mais elle s'impose, elle est fatale.

Il faut vivre ! Pour vivre, il faut travailler où et comme on peut ! On n'a pas droit au choix.

Et puis, à la grâce de Dieu, qu'elle garde et protège ceux que nous lui recommandons.



Il y a longtemps, bien bien longtemps, que le

dernier traîneau de la caravane a disparu dans le dernier coude du chemin.

Il y a longtemps, bien bien longtemps, que le dernier écho des chants des jeunes gens, trop bruyant pour être sincèrement joyeux, s'est éteint.

Les jours, les semaines se sont succédé et le village de St-A*** a repris son assiette tranquille, son air de paix profonde qui fait involontairement songer au repos éternel du tombeau.

Depuis quelques jours, cette paix et cette tranquillité sont troublées cependant, et si l'animation extérieure ne trahit pas la commotion qui vient d'ébranler les âmes, c'est que les grandes douleurs sont muettes.

Une triste nouvelle venait de s'abattre comme un coup de foudre sur la paroisse et avait causé un immense chagrin dans la famille du brave philosophe Nicolas.

Et telle était l'affection dont on entourait l'honnête homme que ses voisins partageaient sa morne et sombre affliction.

Jean, le beau, le cher Jean, le soutien de la

famille, la joie et l'orgueil de son père, était-il mort ? Lui était-il arrivé quelque malheur, quelque accident ?

Non ! Hélas ! Mieux eut valu, oui, mille millions de fois mieux, qu'il fut tombé mort avant de s'engager dans cet infernal concours dont la nouvelle tombée comme une bombe au milieu du village avait causé un immense scandale.

On en parlait, de ce concours, comme d'une chose honteuse, tout bas, mystérieusement, se cachant presque et s'interrompant à l'approche de certaines personnes. On constatait, avec de gros soupirs dans la voix, avec un chagrin très sincère que Jean, le malheureux fils de l'excellent voisin Nicolas, avait gagné le prix : une superbe montre en or !

On maudissait l'abominable, l'horrible *Yankee*, ce fils de démon, qui avait eu la diabolique inspiration de tenter ces pauvres jeunes gens, de les pousser au péché – et à quel péché, Grand Dieu ! – par l'appât d'une montre en or !

L'infâme invention !

On frémissait rien qu'à y penser !

Il fallait être vomi par l'enfer même, être possédé de Lucifer pour concevoir une aussi exécration récréation.

Car c'était bien en guise de récréation du dimanche que le *Yankee* avait organisé son concours.

Un assaut de blasphème ! Le dimanche !

Qui avait jamais entendu parler d'une telle horreur ?

Miséricorde de Dieu ! Un être humain, un chrétien, avait pu imaginer, projeter et exécuter pareille monstruosité !

Et la justice divine n'avait pas écrasé, anéanti l'infâme inventeur de ce satanique passe-temps ?

Et Jean ! Ce pauvre cher Jean ! Cet excellent Jean, fils de ce brave et digne Nicolas, Jean était sorti vainqueur de ce grossier, de cet idiot tournoi qui criait vengeance au ciel !

Était-ce possible ?

Il est vrai, le jeune Toine, le fils à Michel, qui est au chantier avec Jean, avait écrit la chose, n'omettant pas le moindre détail.

Il n'y avait pas à s'y méprendre, à en douter, ce n'était que trop clair, trop certain hélas !

Et cependant on voulait douter, on refusait de croire malgré la clarté du récit.

Dick Spencer, le *scalor* (colleur) était venu visiter le campement.

Il était content, on ne peut plus content de la bonne besogne faite par les jeunes bûcherons enrôlés par Jean.

Il leur avait prodigué les éloges, promis une récompense à la fin de l'hiver.

Il avait généreusement payé le whisky.

On avait chanté des chansons, fait des jeux, conté des contes, dansé au son de la *musique à gueule* (guimbarde), on avait eu un *fun* (plaisir) bleu.

Enfin Dick, légèrement ivre, avait dit en frappant sur la table : *By G...* Il faut du nouveau !

Je mets ma montre d'or au concours.

Elle appartiendra à celui qui proférera le plus terrible blasphème et en inventera au moins trois nouveaux et bien horribles. Pas de blasphèmes de petites filles, mais là de bien gros et effrayants blasphèmes dignes d'hommes que rien ne fait trembler.

Le concours avait été long, épouvantablement long.

Dick, pour encourager et entraîner les autres, blasphémait à faire frémir.

Les imprécations les plus sataniques lui coulaient de la bouche avec une effrayante volubilité. On aurait dit Méphistophélès lui-même. Pour un peu, on aurait pu s'imaginer lui voir pousser des cornes, une queue et des pieds fourchus.

Et cependant, même sur ce diable incarné Jean l'avait emporté.

À l'entendre, les camarades sentaient des gouttes d'une sueur froide leur perler à la racine des cheveux. Il leur semblait que les cheveux

eux-mêmes se dressaient sur leur tête.

Ils haletaient, gémissaient, la poitrine oppressée avec d'horribles battements de tempes, de douloureux bourdonnements d'oreilles, tandis que les yeux écarquillés et brûlants ajoutaient encore à l'intensité de leur supplice.

De leurs bouches convulsées s'échappaient, avec leurs haleines sifflantes, des protestations pleines d'une angoisse atroce.

Comme une prière, comme une suprême supplication avec de pitoyables contorsions de douleur, ils avaient crié : Assez ! Assez !

Mais Jean avait continué en ricanant.

Et Dick le maudit, Dick le suppôt de Satan, l'affreux Dick lui-même s'était avoué vaincu.

Dans une chaleureuse poignée de mains, avec un air d'admiration qui paraissait sincère, il avait reconnu la détestable supériorité de Jean, il l'avait proclamé son maître, le premier qu'il rencontrait et lui avait sans hésitation remis sa montre, prix de l'exécrable tournoi. Une montre superbe, comme n'en avait pas monsieur le Curé

lui-même, une montre qui valait plus de cent dollars.

Jean, il est vrai, avait voulu refuser le magnifique bijou, comme honteux déjà de sa sinistre victoire.

Dick s'était fâché, protestant qu'il avait parlé très sérieusement et avait fini par mettre lui-même le précieux chronomètre dans la poche de veste (gilet) de Jean.

Celui-ci la portait maintenant, pas très fier peut-être de son triste exploit, mais certainement heureux d'être légitime possesseur d'une aussi belle montre et apparemment ne s'inquiétant pas outre mesure de la manière dont il l'avait gagnée.

Les détails, on le voit, étaient des plus précis.

Le fils à Michel n'avait pas coutume de mentir, tout le monde savait cela.

L'évidence n'était malheureusement que trop grande.

Au village, Jean, évidemment, ne soufflerait mot de son horrible action. Il savait trop bien que le vertueux père Nicolas en serait mort de honte

et de douleur.

Quelques amis, par pitié pour le pauvre père, s'efforçaient de paraître ne pas croire à cette histoire, la traitant d'exagération inspirée par la jalousie, luttant ainsi contre l'évidence, contre leur propre conviction, se disant qu'il serait toujours assez tôt pour croire à cette lamentable, à cette terrible chute d'un des leurs, et d'un des plus estimés encore, quand la preuve serait là sous leurs yeux, accablante, indéniable.

Quelques-uns encore reprochaient au jeune Toine d'avoir ébruité cette triste équipée et l'en blâmaient ouvertement. Que comptait-il gagner à raconter une sale histoire, arrivée après boire et qui devait infailliblement nuire à Jean, à ce Jean qui avait eu la niaiserie de prendre dans son chantier un mouchard, un jaloux, un écornifleur comme ce petit vaurien de Toine.

D'autres, moins charitables, ne doutaient pas un instant de l'authenticité de l'histoire. Nul n'avait jamais surpris le jeune Toine à mentir. Pourquoi commencerait-il aujourd'hui en racontant du mal de son bienfaiteur ? Car il n'y

avait pas à dire, Jean était bien réellement le bienfaiteur du fils à Michel, auquel il avait rendu un signalé service en l'acceptant dans son chantier.

Mais Jean avait depuis longtemps la triste et grossière habitude de blasphémer. Ce n'était pas une calomnie, ni même une médisance de le constater puisque ce n'était un secret pour personne.

Tout le monde savait que le malheureux n'avait pas même l'énergie de respecter son vénérable père et de se retenir devant lui.

Nul dans le village ne l'ignorait, cette abominable coutume de son fils était le chagrin de la vie de l'honnête et pauvre Nicolas. Ce malheur empoisonnait l'existence de leur excellent voisin, la chose n'était que trop certaine.

Plus d'une fois, la chose était de notoriété publique, le pauvre père Nicolas avait sévèrement réprimandé son fils, mais hélas, il n'y avait rien gagné.

L'histoire coulée par le jeune Toine était tellement vraisemblable qu'il était absurde d'en douter, il fallait fermer volontairement les yeux pour ne pas voir ce qui n'était que trop visible, ce qui n'avait rien d'étonnant, ce qui devait arriver un jour aussi certainement, aussi fatalement que le retour de la clarté après les ténèbres de la nuit. Il fallait obéir à un inexcusable parti pris pour tenter de défendre ou seulement d'atténuer la faute de ce Jean, fort peu intéressant du reste, et qui à tout prendre ne méritait pas que d'honnêtes gens s'occupent ainsi de lui.

Il était coupable d'un crime grave et si la loi civile ne punissait plus les blasphémateurs comme au temps jadis, la loi civile avait grandement tort et pour leur part, malgré les vertus du père Nicolas et le droit que ce digne homme avait à leur respect, ils étaient bien décidés de montrer à ce Monsieur Jean quelle profonde horreur ils nourrissaient pour son ignoble conduite, son détestable crime.

Et tandis que le village ainsi divisé en deux camps discutait, le temps passait.

Vinrent les fêtes de Noël et du Premier jour de l'an nouveau.

Jean était attendu au village à cette occasion. Il l'avait promis, au moment du départ, et quoique rien dans ses dernières lettres ne fût allusion à cette visite, on ne doutait pas un moment de sa prochaine arrivée.

L'attente n'était pas sans être accompagnée d'une certaine anxiété, d'une certaine inquiétude.

On allait savoir de Jean ce que signifiait cette histoire écrite par le jeune Toine. On allait bien voir que tout cela n'était que des menteries du fils à Michel, ce petit envieux, ce petit jaloux, qui ne pouvait souffrir la supériorité de Jean et qui, honteux de lui devoir quelque chose, jetait de la boue sur son bienfaiteur.

Noël passa, le jour de l'an passa, l'Épiphanie à son tour passa, mais Jean ne parut pas à St-A***.

La difficulté d'abandonner le chantier, de laisser ses hommes seuls, la perte de temps et d'argent que lui causerait son absence servaient d'excuse à ce manque de parole inattendu autant

que regrettable pour sa réputation.

Ces excuses, tirées de faits connus d'avance et au moment où il annonçait sa visite, ne trompaient personne.

Elles cachaient mal ou mieux, elles faisaient éclater aux yeux de tous l'embarras du jeune homme et ne confirmaient malheureusement que trop la narration du fils à Michel.

De ce moment, le pauvre brave Nicolas tomba dans des accès presque continuels d'humeur sombre et taciturne.

Lui, si bon, si affable, toujours si empressé à adresser de bonnes paroles à tout le monde, ne répondait plus que sur un ton bourru, presque fâché, et par monosyllabes.

Des voisins affirmaient l'avoir vu dans sa grange, assis sur un tronc d'arbre, les coudes sur les genoux, la tête cachée dans ses mains et pleurant à grosses larmes.

La santé de l'infortuné allait s'altérant rapidement et visiblement. Ses amis en venaient à souhaiter, pour lui, que Jean ne revint jamais.

Ils semblaient convaincus que l'aveu inévitable de la vérité, auquel Jean ne pouvait plus se soustraire que par l'absence, briserait à tout jamais cette chère existence, si lamentablement brisée, si malheureusement empoisonnée.



L'hiver est passé.

Voici venir le moment où les *gens de chantier*, pour donner aux bûcherons le nom sous lequel on les désigne communément, vont rentrer dans leurs foyers pour commencer les travaux de la ferme.

Jean ne peut donc tarder à reparaître, lui aussi.

Dans quelques jours, la vérité, toute la vérité éclatera aux yeux de ceux-là même qui s'obstinent à ne pas vouloir la voir.

L'anxiété, les transes du pauvre Nicolas vont grandissant à mesure qu'approche l'heure décisive, fatale.

Il redoute l'entrevue d'où doit sortir la réhabilitation ou la flétrissure de son fils.

La peur le prend et le fait trembler.

Un sinistre pressentiment l'obsède et le pousse à retarder la rencontre d'où il sent que ses dernières illusions, qui n'ont déjà plus de racine dans son esprit, sortiront frappées à mort pour ne plus revivre.

Son cœur seul, dans un dernier désir, un dernier besoin de douter, donne à ces pauvres illusions comme une suprême étincelle de vie.

Enfin, Jean est arrivé.

La mère, les sœurs, les jeunes frères, se pressent autour de lui, serrent ses mains, l'embrassent, lui souhaitent la bienvenue.

Ces accolades, ces embrassades, ces démonstrations manquent d'expansion, de vérité, de vie.

Ces serrements de main sont froids, on y sent comme une arrière-pensée, une hésitation, une amère méfiance.

La bienvenue qu'on lui adresse ne part pas du

cœur, elle tombe du bout des lèvres et ressemble au glacial « *bonjour* » dont on gratifie les importuns, les fâcheux.

Les yeux se portent tous instinctivement sur le gousset du nouveau venu, comme pour y lire la confirmation d'une condamnation prononcée d'avance.

En apparence, rien ne trahit le coupable, rien ne révèle la présence du bijou, enjeu de la monstrueuse partie.

En apprenant le retour de son fils, au lieu d'accourir comme il en avait coutume dans de semblables circonstances et de serrer son cher Jean sur son cœur, le malheureux Nicolas s'était éloigné, presque enfui, le cœur battant à lui rompre la poitrine, voulant espérer contre tout espoir ou remettre à plus tard, au plus tard possible, le terrible réveil de l'horrible cauchemar qui l'accable.

On l'appelle, on le cherche !

Il n'y a pas à dire, il faut s'exécuter à la fin, il faut aller serrer la main à ce fils qu'il voudrait

aimer encore, qu'il voudrait chérir malgré tout, quoiqu'il le sente maintenant indigne de son affection, quoiqu'il soit convaincu enfin qu'il a déshonoré son nom.

La rencontre du père et du fils fut froide, presque hostile. Les deux hommes sentaient qu'il se passait au fond du cœur l'un de l'autre quelque chose qui était comme le commencement d'une rupture inévitable, violente et éternelle.

Jean, coupable, sentait que son forfait était connu, que personne n'en doutait, qu'il ne lui serait jamais pardonné, et un sourd mouvement de révolte s'élevait en lui, grondait dans sa poitrine.

Non ! Il ne s'humilierait pas, il ne demanderait pas pardon.

De son côté, Nicolas se reprochait d'avoir condamné son fils sans l'entendre, mais il avait la conviction qu'il était coupable et, dans la rigidité de sa foi, il étouffait le cri du sang qui implorait le pardon pour l'enfant tant aimé, si bon, si généreux, si courageux, plus malheureux peut-être que coupable.

Entre ces courants de sentiments opposés, un choc devait inévitablement se produire. Dès la première entrevue, il arriva.

– Donne-moi cette montre maudite que tu as gagnée au prix de l’infamie, au prix du déshonneur, dit Nicolas d’un ton sévère.

– Alors, père, vous avez vraiment cru à cette vilaine histoire, contée par le jeune Toine, fit Jean embarrassé, essayant de mentir.

– Oui, j’y ai cru, malheureux, et j’y crois encore. Si tu ne veux pas que la malédiction paternelle descende sur toi, prouve sur le champ ton innocence. Prouve que cette montre, que tu caches si soigneusement, est le prix de ton travail et non de ton infamie !

Puis, comme si le terrible aveu fut déjà tombé des lèvres de son fils, et sur un ton d’amers reproches, Nicolas continuait :

– Jean ! Mon Jean ! Mon cher fils ! Combien je m’en veux aujourd’hui de ma faiblesse, de mon manque de sévérité envers toi ! Hélas ! J’ai failli à mon devoir ! J’ai été lâche ! J’aurais dû te

réprimander, te corriger sans pitié, sans merci, te faire sortir de force cette horrible habitude. J'ai eu peur que tu ne nous abandonnes, que tu nous quittes. Cette honteuse peur m'a rendu coupable, méprisable, a fait de moi presque ton complice ! Dieu me punit aujourd'hui cruellement mais justement. Miséricorde ! J'aimerais presque mieux apprendre que tu l'as volée, cette maudite montre ! Tu pourrais réparer ta faute, faire restitution ! Mais pour ton crime, pour le scandale que tu as causé, pour l'opprobre que tu as jeté sur le nom de ton père, sur ta famille, il n'y a ni restitution, ni pénitence ! Malheur à moi dans mes vieux jours !

Et Nicolas s'affaissa sur un siège, secoué, étranglé par de violents sanglots.

Jean, devant cette triste scène à laquelle il ne s'attendait guère et qui lui enlevait tout moyen de se défendre, perdit toute assurance.

Il avait espéré pouvoir cacher, nier même au besoin la possession de la montre, et voilà qu'on ne lui demandait même pas s'il la possédait, s'il la portait, on le sommait, sans hésiter, de la

quitter, de la remettre.

Il avait toujours pensé qu'il pourrait donner un démenti au racontar du jeune Toine, que son père n'aurait pas demandé mieux que de le croire innocent, lui, son cher Jean. Et voilà que non seulement ce père ne lui donnait pas l'occasion de se démentir, mais l'accusait, le condamnait sans hésitation, sans attendre d'explication, et allait jusqu'à s'accuser lui-même de complicité, de faiblesse, d'abdication d'autorité !

Tout cela le troublait, lui ôtait toute assurance, bouleversait complètement son plan de défense, lui enlevait tout moyen de cacher la vérité. Alors une invincible répugnance lui vint pour le mensonge et il aima mieux renoncer à se défendre, à se disculper.

Qu'allait-il faire ?

Demander un pardon qu'il était certain de se voir refuser ? L'idée seule de cette humiliation le suffoquait, le révoltait jusqu'au fond de l'être.

Son père ne venait-il pas de lui livrer son moyen de défense ?

N'avait-il pas dit qu'il avait eu peur de le voir quitter le toit paternel ?

Oui ! C'était bien là son arme, et elle était terrible, il le sentait bien car elle menaçait non seulement le père, mais la famille tout entière.

À tous les reproches, à toutes les récriminations, il opposerait un imperturbable silence.

Si on l'ennuyait trop à la fin, il menacerait de s'en aller et, au besoin, quitterait même le foyer paternel.

Toutes ces idées lui passèrent par l'esprit avec la rapidité de l'éclair.

En un instant son plan fut arrêté.

Il tournait sur ses talons, se disposant à laisser son père seul quand celui-ci éclata de nouveau.

– Malheureux ! Est-ce donc là toute ta défense ? Ce n'est donc que trop vrai ! Tu as couvert de honte et d'ignominie ta personne, ton nom et ce qui ne t'appartient pas, le nom de ta famille !

Jean voulait répondre qu'il ne voyait pas

comment un passe-temps, peu convenable, peut-être, mais bien innocent au fond, pouvait nuire à sa réputation, et encore bien moins à celle de sa famille. Mais voyant son père navré, désespéré, son courage l'abandonna et décidé à couper court à cette pitoyable scène, il fit résolument un pas vers la porte.

Il allait en franchir le seuil quand Nicolas, comme poussé par un ressort, d'un bond fut à son côté et la main droite levée lançait la malédiction.

– Tu sors ! Tu ne réponds pas ! C'est bien ! Pars, et que ma malédiction t'accompagne, qu'elle pèse sur toi tous les jours de ta vie ! Pars et ne reparais plus sous mes yeux ! Fils dénaturé ! Sois maudit !

Du fond de la chambre, un cri de douleur et d'agonie, accompagné du bruit de la chute d'un corps répondait à la malédiction du père.

Tandis que la porte se fermait sur Jean, le fils aîné tant aimé que le père venait de chasser, de renier, de maudire, Josette, la mère, tombait comme une masse, frappée au cœur, évanouie.

Josette aimait son Jean à l'adoration, comme la prunelle de ses yeux. Elle en était fière, comme toutes les mères de leur aîné, et plus que les autres parce que son Jean était tant meilleur que les aînés des autres mères. Tant de doux et tendres souvenirs se rattachaient à cette chère existence. Jean n'était-il pas l'enfant de prédilection, le premier qui eut fait vibrer en elle le sentiment de la maternité ? Ne lui rappelait-il pas ce temps heureux, ce temps béni, aujourd'hui bien loin, hélas ! où jeune et aimante, tout lui souriait, tout lui semblait rose dans la vie, où une caresse, un mot affectueux de son Nicolas faisaient oublier toutes les peines, les douleurs et les misères ?

Comme elle aurait voulu prendre la défense de ce Jean tant aimé, implorer son pardon, le serrer dans ses bras pour le retenir, pour l'empêcher de s'en aller. Mais Nicolas était jaloux de son autorité paternelle. Il réprimandait son fils, c'était son droit, et quoiqu'il lui en coûtât, Josette ne s'interposerait pas entre sa juste sévérité et le coupable – elle souffrirait, mais l'orage passé, elle ramènerait l'enfant dans les bras du père, elle

supplierait, l'un de se repentir et de se corriger, l'autre de pardonner et d'oublier, et le calme renaîtrait encore une fois dans la famille.

Mais voilà que l'orage se précipitait, prenait des proportions épouvantables, arrivait avec une effrayante soudaineté à la catastrophe qu'elle espérait, qu'elle comptait bien détourner et éviter. La malédiction paternelle, tombant sur la tête de son fils bien-aimé, l'atteignait au cœur, la frappait au plus sensible.

Le sang afflua au cerveau et dans un cri de suprême angoisse, Josette tombait sur le sol, blessée à mort.

Paralysée, Josette, couchée sur son lit, ne recouvrit plus l'usage de la parole. Pendant son agonie, qui dura dix jours, ses yeux demeuraient obstinément fixés sur la porte, comme si pour exhaler le dernier soupir, elle attendait l'arrivée d'un être impatientement et passionnément désiré. Quand Nicolas s'approchait de sa couche, son œil fixe prenait des lueurs rouges et lançait comme des flammes, ses lèvres agitées comme d'un mouvement convulsif semblaient vouloir parler,

mais nul son ne sortait de sa gorge.

Enfin, le dixième jour, après une attaque nouvelle, l'agonie commençait, ses yeux prirent une expression de prière si désolée, si navrée, qu'elle arrachait des larmes aux assistants. Soudain, les mains tordues, le corps convulsé dans un dernier et suprême effort pour articuler un mot, le nom de Jean, le fils maudit mais toujours chéri, s'échappa aux lèvres de l'infortunée Josette, avec son dernier soupir.



Profondément atteint par la perte de sa femme et le départ tragique de son fils, qu'il aurait parfois voulu rappeler, Nicolas tomba dans un état de prostration tel que les médecins ne trouvèrent d'autre moyen de l'arracher à une mort certaine et prématurée que de lui conseiller de quitter les lieux témoins de cette terrible catastrophe, même d'abandonner le pays, de changer d'occupation, d'aller habiter une grande

ville où la vie et le mouvement useraient sa peine.

Le malheureux, dont l'existence était maintenant brisée à tout jamais, se laissa facilement persuader, vendit tout, c'est-à-dire le peu qu'il possédait et prit lui aussi le chemin de l'exil ou des États-Unis.

De ce moment, on parla peu de Nicolas à St-A***. Bientôt il fut si peu question de ce pauvre homme de bien, philanthrope et philosophe admirable, qu'on eut pu croire qu'il n'avait jamais habité ce village.

Plusieurs années plus tard, quand Nicolas paraissait complètement oublié, on apprit un jour, comme par hasard à St-A***, que l'infortuné était mort, succombant au terrible chagrin qui le minait et qu'à son dernier soupir, loin de pardonner à son pauvre Jean, il avait renouvelé solennellement l'anathème dont il l'avait frappé quelques années auparavant.

De son côté, Jean avait quitté St-A*** peu après le décès de sa pauvre mère.

Pendant quelque temps, il s'était abstenu de se

présenter au village natal, mais peu à peu, il s'était enhardi. Les visites étaient devenues fréquentes et avaient même pris une allure provocante. Il bravait l'opinion publique et affectait de blasphémer plus fort que jamais.

Ouvrier hors ligne, Jean gagnait des salaires fort élevés et avait toujours le portefeuille abondamment garni. Il étalait avec complaisance ses billets de banque et invitait ses camarades à boire à ses dépens, leur demandant avec un air de crânerie où perçait le dépit :

– Qu'en pensez-vous, pour un « maudit » ?

– Il ne va pas trop mal, le petit Jean le maudit, ne trouvez-vous pas ?

– Cela ne fait pas de mal au gars, un petit bout de malédiction, cela lui donne même un beau magot en poche ! Qu'en dites-vous les amis ?

– J'ai trop tardé à me faire « maudire » par mon..... de père (et quand il parlait de l'auteur de ses jours, il accompagnait cette mention d'une imprécation horrible à faire frémir). Si je m'étais fait « maudire » quelques années plus tôt, je

pourrais bientôt vivre de mes rentes ou m'établir sur une belle terre qui ne devrait rien à personne. Je n'aurais pas travaillé si longtemps pour les vieux et leurs petits si j'avais pu empocher ce bienheureux morceau de malédiction.

– Maudit ! Oh ! la plaisante affaire. Dites, est-ce que je m'en porte plus mal ? Croyez-vous bonnement que ce surnom et la chose m'ont empêché un moment de dormir tranquille et de manger et boire à mon goût ?

Et le malheureux affectait de jouer avec la chaîne de montre, pièce d'orfèvrerie plus massive qu'élégante qui témoignait une fois de plus de la préoccupation constante de son propriétaire : paraître riche !

Jean était donc, à bien dire, un excellent parti, et lui-même s'était imaginé, tout d'abord, qu'il n'avait qu'à parler pour obtenir la main de la plus jolie et de la plus riche fille du village et de vingt lieues à la ronde.

Mais les mères recommandaient instamment à leurs filles d'éviter, de fuir même ce suppôt de Satan, ce mauvais fils qui scandalisait la contrée

et provoquait Dieu.

Jean ayant essayé plusieurs refus, quoiqu'il s'en défendît vigoureusement, posait maintenant pour le célibataire endurci et faisait mine de mépriser les femmes de la première à la dernière. Au fond du cœur, cependant, un cruel dépit le rongait et sa conduite s'en ressentait. Il se faisait, s'il est possible, plus cynique, plus diabolique encore.

La patience de Dieu a des bornes, affirment les Saints Pères de la tradition, et bientôt Jean le maudit allait en faire l'horrible expérience.



Suivant son habitude, Jean travaillait cet hiver dans un chantier de coupe de bois.

Quoique chargé de la direction et de la surveillance des travaux, et par ainsi dispensé des occupations ordinaires des campements, il prenait fréquemment la place d'un homme malade, soit en mettant la main à la hache, soit en conduisant

les charges de billots au lac qui s'étendait aux pieds de la montagne où s'élevait la forêt en exploitation.

Un jour, après une de ces épouvantables bourrasques canadiennes qui, par places, amoncellent la neige en énormes bancs de plusieurs pieds de hauteur, quelques conducteurs de traîneaux, boudant la rude besogne de relever les chemins, se déclarent malades et hors d'état de se rendre au travail.

Jean s'emporte, traite les prétendus malades de lâches, de fainéants, accompagnant ses reproches d'une de ces horribles bordées d'imprécations, de jurons et de blasphèmes dont il avait comme une espèce de monopole.

Maudissant les pleutres qui volent l'argent du bourgeois qui les fait vivre, il se rend à l'écurie, en tire une paire de chevaux, les attelle à un traîneau et part, prenant la place et l'ouvrage d'un des conducteurs récalcitrants.

La journée se passe sans autre incident.

L'heure du repas du soir est arrivée.

Les conducteurs, sauf Jean et deux autres, sont tous rentrés et réunis autour de la table dans le campement.

Le souper est servi, mais personne n'y touche.

L'attente se prolongeant outre mesure au gré de ces robustes estomacs qui, après une rude journée de travail, battent la chamade, on commence à s'interroger.

– Où restent Jean, Henri, Nazaire ?

– Leur chemin a été des plus mauvais toute la journée. La poudrière avait formé des bancs de neige où, cet après-midi encore, les chevaux enfonçaient jusqu'au-dessus de la sellette.

– On a entendu maître Jean jurer et sacrer comme un maudit qu'il est ! C'était affreux à entendre ! Cela donnait le frisson !

– Certainement Dieu le punira un de ces jours !

– En attendant, lui, le maître, nous punit bien cruellement en retardant notre souper, car je ne sais si vous êtes comme moi, mais j'enrage de faim, j'ai l'estomac rendu dans les talons.

– Si nous commençons notre souper sans lui ! Il y a toujours des bornes à l’attente.

– Ah ! Bien oui ! Je vous le conseille ! Il vous en ferait un de ces vacarmes d’enfer s’il nous surprenait mangeant sans lui ! Le campement ne serait plus habitable de la veillée.

– C’est pour le coup qu’il nous enverrait des *sacres* par la tête.

– Pour moi, j’aime mieux me coucher sans manger que de provoquer une scène nouvelle ce soir.

– Et moi donc ! J’en ai plus que mon compte avec celle de ce matin.

– Une par jour suffit amplement, c’est tout ce que je puis digérer !

– S’il rentre et recommence la musique, je sors me promener au frais plutôt que d’essuyer une nouvelle bordée de jurons.

– J’ai comme une idée qu’il est arrivé malheur ! Henri et Nazaire n’ont pas coutume de boudier leur souper ! Ils auraient forcé Jean à rentrer !

– Avec cela qu’il est facile à forcer, le maudit ! S’il s’obstine et les tient à l’ouvrage !

– Les retenir ! Les retenir ! Il y a toujours *un bout* à retenir les gens !

– Il ne prétend toujours pas nous faire travailler nuit et jour.

– Chut ! Voici des traîneaux !

– Ils ne sont que deux !

– Ce sont les clochettes d’Henri et les grelots de Nazaire.

– Il y a bien du *diable là-dedans* ! Jean qui n’est pas encore avec eux !

– Qui sait ! Le diable a peut-être emporté le maudit.

Cette dernière boutade avait été saluée d’un éclat de rire général et tandis que le bruit des clochettes et grelots rapprochait, un homme dans le campement avait allumé un *fanal* (lanterne), était sorti éclairer les arrivants et leur aider à mettre leurs chevaux à l’écurie.

En même temps, une rumeur confuse,

annonçant quelque sinistre événement, se produisait au dehors.

Dans le campement, on tendait l'oreille, parlait à voix basse, s'imposait mutuellement silence. Le mot accident circulait en sourdine. Enfin on se levait, se précipitait vers la porte, tout est confusion. Les voix s'entrecroisent, on entend les mots accident, noyé, lui et ses chevaux, un ours, le maudit, mais il est impossible de rien démêler dans ce brouhaha.

Enfin, Henri et Nazaire, portés pour ainsi dire par leurs camarades, entrent dans le campement, plus morts que vifs, pâles, défaits, haletants, tremblant de fièvre, claquant des dents, suffoqués, ne pouvant prononcer que quelques mots à peine intelligibles.

Dans le chantier, tout le monde les entoure, les presse de questions, provoquant une indescriptible confusion au milieu de laquelle les malheureux se débattent, angoissés, en proie à une affreuse torture.

Cependant, l'homme au fanal était rentré, s'était dirigé vers une valise, en avait tiré un verre

et un flacon carré, noir, et maintenant avec le plus grand calme, se frayait un passage à travers ses camarades.

– Tout le monde à sa place, commande-t-il d'un ton d'autorité qui en impose, et qu'on fasse silence ! À voir la mine déconfite de nos camarades, il paraît évident qu'un terrible malheur a frappé le maudit, mais ce n'est pas en étouffant les amis et en les interrogeant tous à la fois que nous allons connaître la lugubre histoire. En attendant, les enfants, tenez, avalez-moi ce petit coup de gin, vous en avez grand besoin et cela va vous faire du bien. Joignant l'action à la parole, il administre aux deux patients un grand verre d'un genièvre brûlant et grattant le gosier.

L'effet magique de la dose ne se fait guère attendre et Henri ayant le premier recouvré son aplomb et la parole commence le récit suivant d'une voix encore mal assurée.

– Comme vous le savez, ce matin, Jean (et en prononçant ce nom, il se découvre et fait le signe de la croix) avait pris la place de Joachim, malade. Comme de coutume, nous conduisions

nos charges au lac.

Toute la matinée, nous avons eu une peine atroce à passer. Il y avait de la neige jusqu'au-dessus du dos des chevaux. Nous ne pouvions traverser les bancs qu'en nous entraînant.

L'après-midi, le patron prétend se tirer d'affaire tout seul.

Cette fois, dit-il, je ne veux pas de votre secours, je passe sans votre aide ou le diable m'emportera.

Inutile de vous dire qu'il avait juré et blasphémé toute la matinée, vous l'avez entendu ce matin, vous savez dans quelles dispositions il était. Vous pouvez vous imaginer si la misère que nous avons eue dans l'avant-midi l'avait rendu de meilleure humeur.

Enfin, le voilà donc parti devant nous.

Arrivé sur les bancs, voilà que son traîneau se trouve encore bloqué ! Comment ? Nous ne pouvons nous l'expliquer, un habile conducteur comme le patron aurait dû passer sans difficulté. Jamais de la vie je n'ai vu les bancs aussi

profonds, ni se comporter comme aujourd'hui, ma parole, on aurait dit que le diable lui-même s'en mêlait.

Le patron se démenait !

Nazaire et moi, nous le regardions faire puisqu'il nous avait dit qu'il ne voulait pas de notre assistance.

Je vous laisse à penser s'il jurait et blasphémait. C'était pire qu'un démon. Il frappait les chevaux à grands tours de bras, il grinçait des dents, se mordait les lèvres au sang, piétinait dans la neige comme un enragé, tout était inutile, ses chevaux ne bougeaient seulement plus, on aurait cru qu'ils étaient paralysés.

Nous pensions qu'il allait nous appeler à son secours, quand tout à coup une énorme bête au poil noir roux sort du bois, s'élançe dans le chemin, saute sur les épaules du patron en lançant un cri dont l'épouvantable son me remplit encore les oreilles et me glace le sang de la tête aux pieds.

Pris de terreur, les chevaux se dégagent,

partent au grand galop comme si la charge n'eût passé non plus qu'une plume, et le patron de courir derrière eux.

Nous entendions ses cris de détresse déchirants, ses appels de désespoir, mais la terreur nous clouait sur place, nous empêchant de déplacer un pied.

Maîtres de notre effroi, nous n'en aurions pas été plus en état de secourir le malheureux patron.

Sa bête monstrueuse toujours sur ses épaules, il filait droit devant lui avec la rapidité de l'éclair ! Un train express ne marche pas plus vite que cela !

En moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous le conter, il avait disparu à nos yeux, ses atroces plaintes, ses terribles clameurs avaient cessé de parvenir à nos oreilles.

Soudain, un infernal vacarme et le bruit comme de la chute d'une énorme masse dans l'eau vient nous glacer d'effroi.

Aussitôt, tout tombe dans un lugubre silence.

Oh ! Ce silence ! Si vous saviez comme il

nous étreignait la gorge, nous étouffait, arrêtait au passage un cri de douloureuse angoisse qui s'élevait de notre poitrine oppressée.

Combien de temps sommes-nous restés ainsi ?

Je ne pourrais le dire, mais quand j'ai repris possession de moi-même j'ai vu, mais là distinctement vu devant moi, la sale, l'horrible bête qui avait sauté sur les épaules du patron.

Je sais bien que ce n'est qu'une illusion, mais je le revois encore, l'horrible monstre.

Beaucoup plus grand qu'un ours, il avait le poil, la tête, les pattes de ce carnassier. Deux cornes recourbées et pointues ornaient son front. Ses yeux rouges lançaient des flammes. Une triple langue de feu se promenait sur les lèvres purulentes de sa gueule armée de crocs terribles et de laquelle coulait une bave sanguinolente et infecte. Une longue queue sans poil, comme celle d'un âne, mais terminée en pointe de lance recourbée, lui battait les flancs !

Oh ! l'horrible vision !

Rien qu'à y penser, je sens un frisson me

passer dans tout le corps.

C'était le diable lui-même, j'en suis certain.

Enfin, maîtres de nous-mêmes, Nazaire et moi, nous avisons à ce qu'il nous reste à faire.

Nous craignons d'avancer, mais il fallait cependant savoir ce qu'était devenu le patron.

Ayant demandé pardon à Dieu de nos péchés et invoqué avec ferveur la Sainte Vierge, nous partons, suivant à la piste le traîneau du patron.

Elle nous menait droit au lac.

Là, toute trace de lui et de ses chevaux avait disparu.

Nous l'appelons de toute la force de nos poumons.

L'écho de la forêt seul répond à nos appels.

Tout à coup, du sein du lac, de dessous la glace s'élève une effrayante clameur qui nous fait trembler d'épouvante.

C'est le vacarme de tantôt !

Nous démêlons distinctement les cris, les jurons, les blasphèmes du patron se mariant avec

les hurlements sauvages du monstre, les appels plaintifs des chevaux, le cliquetis des chaînes, le bruit des grelots et des pas de l'attelage lancé au grand galop au fond du lac.

Nous avons voulu voir ce qui se passait, mais tous nos efforts pour entamer la glace sont restés infructueux. Nos haches s'émoussaient comme du plomb. Nous avons voulu partir alors, mais le sinistre tapage nous attirait en nous paralysant. Nous l'entendions distinctement, comme si les chevaux, pris d'épouvante et poussés par les vociférations du patron, faisaient le tour du lac, tantôt s'éloignant, s'affaiblissant, mourant, puis renaissant, augmentant peu à peu et s'approchant pour passer sous nous, dans un horrible et terrifiant sabbat, nous arrachant des larmes, avec des cris d'angoisse et de douleur, des râles et des sanglots.

La nuit nous a surpris.

Nous voulions fuir ce lieu d'horreur et nous y restions cloués sur place, malades, torturés, désespérés, appelant la mort comme délivrance.

Dans ce triste ensorcellement, l'idée me vient

de me jeter à genoux et de faire une courte prière à la Vierge.

Nazaire suit mon exemple.

Nous nous sentons tout soulagés et, ayant recouvré notre sang-froid, profitant d'un moment où l'attirant bruit allait se perdant, nous nous sommes enfuis.

Maintenant que vous savez tout, mes amis, je crois que vous direz comme moi.

Prions pour que Dieu ait pitié de Jean le Maudit, s'il en est temps encore.

Et tous ces hommes s'agenouillèrent en silence, se découvrirent et récitèrent alternativement le chapelet et une prière pour les morts jusque bien avant dans la nuit.



Depuis, chaque hiver, Jean le maudit hante le lac.

On l'entend sous la glace vociférant et

fouettant ses chevaux lancés dans un galop infernal avec un sinistre bruit de chaînes et de grelots.

Les chevaux ont peur de ce vacarme et les conducteurs n'entreprennent qu'avec répugnance le voyage du lac.

Nésime le tueur

C'était dans un des nombreux chantiers semés dans la forêt qui, sur un parcours de plus de cent milles, bordait la rivière Ottawa, à une époque mal déterminée, mais à laquelle les hivers n'avaient pas encore cessé, au Canada, d'être dignes de leur antique réputation de rigueur solidement établie par des siècles de cruelle froidure.

Onésime était un des plus robustes parmi les solides bûcherons qui fréquentaient les profondes solitudes boisées de l'Ottawa.

On citait de lui de merveilleux traits de force et de hardiesse.

Il passait, parmi ses compagnons de travail, pour un Hercule qui aurait pu lutter, non sans un avantage marqué, avec les hommes-canons et les Samsons ambulants des cirques.

Grand de taille, il avait la carrure d'un athlète antique.

Sous d'épais sourcils, d'un fauve grisonnant, séparés par un nez aquilin, fort et aigu, brillaient deux yeux verts, petits et d'où semblaient jaillir, par instants, comme de sinistres éclairs.

Le bas du visage, que l'on devinait dur et osseux, disparaissait sous une barbe d'un brun roux, parsemée de blanc, rude, épaisse et retombant jusqu'au milieu de la large poitrine.

Les bras aux muscles d'acier se terminaient par deux mains larges comme des assiettes et lourdes comme des massues.

Le jarret, souple et nerveux, aurait fait honte à l'antique Ladas et défié, à la course, le plus ardent cheval de la prairie.

Ainsi bâti, Onésime ne pouvait manquer de jouir, dans les chantiers, de cette espèce d'estime qui, parmi les ignorants, naît de la crainte, et d'être entouré de toutes sortes d'égards.

En son absence, on se permettait bien de chuchoter tout bas, mais là tout bas, cent histoires

peu faites pour donner une opinion avantageuse du caractère et de l'honnêteté du colosse.

Parfois même, avec des airs mystérieux, des regards obliques et craintifs, on se hasardait à se murmurer à l'oreille l'épithète terrible de *tueur*, mais en sa présence, tout le monde semblait frappé de mutisme et nul n'eut osé proférer, contre lui, la moindre accusation, encore moins l'ombre d'une menace.

Onésime portait, comme ses compagnons de chantier, le costume des bûcherons canadiens : tuque ou casque à mèche en gros tricot de laine rouge ou bleue, blouse ou froc en épaisse étoffe du pays (espèce de gros draps gris fabriqué par les cultivateurs avec la laine de leurs moutons). Ce vêtement était serré à la taille par une écharpe en tricot de laine rouge ou bleue, nouée sur le côté et dont les deux bouts flottaient au vent. Le pantalon, large et de la même étoffe que le froc, disparaissait dans de gros bas de laine rouge retenus sur la cuisse par des cordons agrémentés de gros glands. Pour chaussure, il portait ces souliers mous, en peau d'orignal et connus sous

le nom sauvage de mocassins.

Les compagnons de l'athlétique bûcheron se disaient, entre eux, que contrairement aux usages des chantiers, Onésime cachait sous son froc un de ces terribles couteaux de matelot, espèce de poignard dont la lame à double tranchant, large de trois doigts et longue d'un demi-pied, était enfoncée dans une gaine de cuir suspendue à la ceinture.

Ce qui achevait de faire de cet espèce d'Hercule un personnage redoutable, c'est que nul ne connaissait ni son origine, ni son nom de famille.

Nésime, comme on disait, était Nésime tout court !

Parlant, avec une égale facilité, le français, l'anglais, l'espagnol et plusieurs dialectes de langue sauvage, faisant profession ouverte d'athéisme, se vantant de pouvoir renchérir sur les plus horribles blasphèmes que l'on put proférer, il était la terreur des chantiers.

Ses camarades de campement ne respiraient à

l'aise que lorsque Nésime s'absentait pour une de ces excursions mystérieuses dont il était coutumier et au sujet desquelles on se perdait en mille et une conjectures plus fantaisistes les unes que les autres.

Mais ce n'était pas seulement par ses absences subites et fréquentes que la conduite de Nésime était étrange et donnait lieu à d'innombrables suppositions.

Souvent, après le repas du soir, par les nuits les plus noires comme par les plus beaux clairs de lune, dans la tempête qui fait rage comme par la gelée sèche et mordante qui fait craquer les arbres, il sortait, s'éloignait de l'air le plus naturel du monde et, soudain, disparaissait sans que nul ne pût savoir où il se rendait, ni à quelle ténébreuse besogne il allait s'employer.

Maintes fois on avait suivi Nésime, mais toujours en vain.

Quelle que fut la direction qu'il prenait, bientôt il s'évanouissait et jamais personne n'avait pu expliquer sa subite disparition, ni découvrir le secret de sa cachette.

Après quelques heures d'absence, Nésime, calme et impassible, rentrait au campement, fumait sa pipe ; ne parlant à ses compagnons que juste autant que l'exigeaient les besoins de l'ouvrage ; se couchait, pour se lever le premier le lendemain matin et reprendre vigoureusement la besogne.



Nous sommes au soir du 1^{er} novembre de l'année 18...

Au dehors, le temps est triste et sombre, comme en deuil des générations disparues, ainsi qu'il convient à la veille de la Commémoration des Morts.

La terre, durcie par la gelée, sonne creux sous le pas des bûcherons qui se rendent d'un campement à l'autre pour passer la veillée des morts en société des amis et camarades.

L'âpre brise du Nord-Ouest chasse devant elle ces légères giboulées de neige, précurseurs des

rigueurs de l'hiver...

Du sein de la forêt, semblable aux longs gémissements des malheureux mêlés aux appels plaintifs des orfraies et des fauves, s'élève ce bruit monotone, sinistre, qui donne le frisson et que produit le vent quand il agit et fait s'entrechoquer les branches des arbres, dépouillées de leurs feuilles.

Dans le campement, qu'enfume et remplit d'une lueur triste et blafarde une grosse torche de résine (seul luminaire connu à cette époque), les bûcherons, les uns assis autour d'un énorme feu de bois, d'autres entourant des tables d'une simplicité primitive et dressées à demeure, d'autres étendus sur leurs lits de camp, et tout en fumant leur pipe, écoutent avec une religieuse attention Jean-Pierre, le chef d'équipe et maître-conteur, narrant d'horribles histoires de diables et de revenants.

Nésime, dont depuis quelque temps les absences mystérieuses et les courses nocturnes sont devenues plus rares, arpente rageusement le campement.

Son air est soucieux, dur, cruel et plus sombre encore que de coutume.

Les récits de Jean-Pierre paraissent avoir le malheur de l'agacer et de l'irriter outre mesure.

Ses yeux brillent et ont des reflets comme des lames d'acier, ses poings se crispent, on l'entend grincer des dents, la colère bouillonne en lui, un éclat est imminent.

Brusquement il s'arrête.

D'un formidable coup de son poing fermé, il ébranle la table, tandis que sa bouche lance un blasphème si horrible que Jean-Pierre, le vétéran bûcheron lui-même, étourdi, perd le fil de sa légende.

– Tas de vieilles femmes ! Avez-vous bientôt fini d'écouter ces absurdes histoires, interroge Nésime avec colère ?

– Qui vous parle à vous ? Qui s'occupe de vous, hasarde timidement Jean-Pierre ?

– C'est vrai aussi ! répète l'auditoire en masse. Qui vous parle ?

– Laissez-nous ! reprend Jean-Pierre, enhardi

par le ton des quarante bouches qui lui font écho. Si vous n'aimez pas nos histoires, personne ici ne vous force, ne vous invite à les écouter. Nous savons de reste que vous êtes un mécréant qui nie l'immortalité de l'âme, vous nous l'avez assez souvent dit et prouvé par vos actes.

– Oui ! Je me moque de votre Dieu absurde, de vos diables pour rire et de toute la collection de vos stupides revenants ! Je les défie tous ensemble ! s'écrie Nésime avec un ricanement sinistre, tandis que l'assistance se signe avec terreur.

– Faites-nous grâce de vos impiétés, Nésime ! C'est moi, Jean-Pierre, qui vous parle, qui vous le dis en bonne amitié : un jour viendra – oui, un jour prochain peut-être, car vous vous faites vieux – où vous invoquerez avec des larmes de désespoir ce Dieu que vous blasphémez aujourd'hui. Puisse-t-il alors n'être pas trop tard ! Puisse le scandale que vous causez parmi nous ne pas le rendre sourd et insensible à vos prières et à vos supplications, ce Dieu que vous niez et offensez avec tant d'orgueil et tant de haine

aujourd'hui.

– Vrai, tu aurais fait un prédicant superbe, Jean-Pierre, riposte Nésime avec dédain ! Ma parole ! tu aurais mieux fait dans un temple, affublé d'une chemise blanche, racontant des sornettes aux vieilles femmes et aux enfants, que dans un campement d'hommes, de bûcherons rudes et solides, mais doués du sens commun. Tu as manqué ta vocation, Jean-Pierre mon ami ! Tu aurais admirablement réussi dans les duperies pour l'édification des femmes et des innocents ! Tu aurais été beau et tout à fait dans ton rôle en enseignant aux idiots les mille contes fous qu'on nous fait sur Jésus-Christ, sa vertueuse maman, son nigaud de papa et toute la kyrielle de fourbes et de malfaiteurs dont ton almanach catholique et toi avec vous peuplez le Paradis et que tu appelles des Saints.

Les bûcherons se signent avec effroi, comme fascinés par Nésime, bleu de colère et se démenant comme un possédé.

Jean-Pierre, resté calme et impassible sous l'avalanche d'horreurs expectorées par l'athée,

reprend avec une douceur presque paternelle.

– Que Dieu ait pitié de vous, pauvre Nésime ! Que les Saints, que vous insultez si grossièrement aujourd’hui, intercèdent pour vous, que les morts, dont c’est aujourd’hui la veillée et parmi lesquels vous comptez sans doute des parents et des amis, vous pardonnent et ne crient pas vengeance à Dieu.

– Que parles-tu de parents et d’amis, vil hypocrite de Jean-Pierre ! Ces choses-là n’existent que dans tes maudits livres avec lesquels tu trompes le monde et tu le sais ! Dieu ! Ah ! Je m’en moque ! Lui, sa collection de scélérats, sa maman et son jobard de mari en tête ne me font pas plus peur que le dernier mort enterré avec accompagnement de tes idiots *oremus*, de ton eau sale et de ton pesant encens. Une armée de ces charognes ne m’inspire pas plus de crainte qu’un agneau d’un jour. Je n’ai pour elles que du dégoût.

Tout à coup, et tandis que Nésime, pourpre de colère, les yeux injectés de sang, profère ses défis sacrilèges en les accompagnant des plus

monstrueuses imprécations, au dehors se fait entendre le bruit cadencé des pas d'un cheval lancé dans un galop effréné et frappant la terre durcie de ses sabots ferrés. À ce bruit se mêle la clameur plaintive d'un être humain implorant pitié, miséricorde et secours. Par-dessus tout se perçoit le cliquetis lugubre de chaînes qui s'entrechoquent.

La porte du chantier s'ouvre avec fracas, comme poussée par une main puissante mais invisible.

Un coup de vent éteint la torche et plonge le campement dans les ténèbres.

Entouré d'un nimbe de feu, un cavalier lancé à toute bride franchit le seuil et vient s'arrêter devant Nésime, la tête du cheval lui touchant la poitrine.

Jean-Pierre et ses compagnons, muets, tremblants et comme médusés de terreur, se signent à la vue de la sinistre apparition.

Le cheval noir luit comme le diamant.

De ses yeux, de ses narines s'échappent de

longues gerbes de feu.

L'écume de sa bouche est teinte de sang.

Un hideux squelette, enveloppé d'un ample suaire blanc monte l'impétueux coursier.

Dans le crâne décharné, l'orbite des yeux, les narines, la bouche, brillent des charbons ardents.

Les mains et les pieds sont chargés de lourdes chaînes.

Un couteau de matelot est planté jusqu'à la garde dans la poitrine à l'endroit du cœur.

Un flot de sang noir s'échappe de la plaie béante, ruisselle sur le suaire, se répand par terre et va baigner les pieds de Nésime.

– Grâce, Nésime, grâce ! Laisse-moi vivre !
Ne me tue pas, implore le spectre.

Nésime pâlit, tremble aux accents de cette voix qui lui est familière.

Cette défaillance ne dure qu'un instant, elle passe rapide comme l'éclair.

Maître de lui, calme et résolu, Nésime tire son couteau et, le bras levé, se rue en ricanant sur le

fantôme.

– Ah ! Tu n’es donc pas mort, Antonio ! Il te prend fantaisie de venir me braver ! Tu as le courage de jouer tes lugubres farces à Nésime ! À Nésime ? Penses-tu en vérité lui faire peur comme à une de ces vieilles femmes que voilà ? Attends, mon gaillard, je vais te faire passer pour toujours le goût des sinistres plaisanteries, la fantaisie de faire le fantôme.

Le bras de Nésime s’abat, mais pour rencontrer le vide.

Le couteau échappe à sa main dont la terreur vient de desserrer les doigts.

Le spectre, toujours à cheval sur sa sombre monture, de sa main droite, montre à l’Hercule effaré le poignard fiché dans son cœur.

– Écoute, Nésime, dit-il d’une voix sépulcrale. Je suis mort, bien mort. Ton poignard m’a tué là-bas dans la forêt. Les loups et les oiseaux de proie ont dévoré mon cadavre. Mes ossements sont dispersés. Mieux que la fosse que tu m’as creusée dans la grotte, les fauves ont assuré ton

impunité devant le tribunal des hommes. Apprends maintenant mon destin et le tien ! Je suis condamné à monter sans relâche pendant l'éternité le dernier cheval que nous avons volé ensemble ! Reconnais-tu l'étalon noir dont j'ai assassiné le gardien endormi ? Regarde, c'est lui que je monte, enchaîné par les pieds et les mains. Lancé dans un galop infernal, il fend l'espace sans arrêter, ni le jour ni la nuit et moi, dévoré par un feu intérieur, frappé au cœur d'un poignard que je ne puis arracher, sentant mon sang brûlant me jaillir au visage et s'échapper de mon corps, je chevauche sans trêve ni merci, souffrant en une seconde mille morts les plus atroces !

– Tu mens, misérable ! lance Nésime hors de lui. Cesse tes sortilèges, Antonio, tu m'as déjà trop fait souffrir comme cela ! À l'avenir, je partagerai loyalement notre butin ! Pour l'amour de Dieu, Antonio, épargne-moi et je te donne ta juste part de toutes nos opérations ! Non ! je la doublerai, mais pour Dieu ou pour le diable, cesse tes sorcelleries, rends-moi mes forces que je sens s'échapper de mon être !

– Tu trembles, Nésime ! Tu pries ! Tu conjures ! Tu crois aux sortilèges ! Je pourrais me railler, me moquer de toi et tu le mériterais, mais je te plains ! Reprends ton calme et ton courage, car il t’en faudra, et écoute-moi : avant de te quitter, j’ai une mission à remplir. Tu dois apprendre de ma bouche le sort qui t’attend, ainsi l’a commandé Dieu, notre maître à tous, à toi comme à moi, Nésime ! Jusqu’à cette nuit, ta sentence restait en suspens. Les larmes et les prières d’une pieuse et charitable mère implorant la miséricorde divine en faveur d’un fils indigne avaient arrêté le courroux de l’Être Suprême, que tu as nié et blasphémé toute ta vie. Quand, ce soir, tu as ici, en présence de tes camarades, renié tes parents, la patience du Souverain juge s’est lassée. Malgré les supplications de ta pauvre mère, il m’a chargé, moi, Antonio, ton ancien complice, ta victime, moi le damné, de te porter la sentence prononcée contre toi, et de te révéler le châtiment qui t’est réservé.

Nésime tremblait de tous ses membres.

Ses genoux arqués fléchissaient sous son corps

secoué par la terreur.

Ses mains roidies, les doigts écartés, s'allongeaient dans le vide, comme pour repousser l'horrible vision.

Des sanglots convulsifs, montant de sa poitrine, l'étranglaient avec le râle de l'agonie dans la gorge.

Une sueur froide perlait de son front et coulait le long de ses joues en feu.

Ses yeux glacés d'épouvante avaient pris la fixité de la folie, tandis que sa langue, paralysée, faisait de vains efforts pour articuler une dernière menace.

– Tu as déjà peur, Nésime, tu trembles comme un lâche, comme un enfant, et le plus terrible te reste à apprendre : la peine qui t'est imposée. Tu vivras errant, craint, haï de tout le monde, traqué comme une bête immonde, comme un fauve malfaisant ! Avec tes mains pleines d'or et d'argent, tu souffriras la faim et la soif ! Ainsi qu'un pestiféré, un repoussant lépreux, on te chassera loin des habitations, on te refusera le

grabat du mendiant, oui, l'hospitalité de la porcherie même. Quand tu auras ainsi erré pendant trente ans, tu tomberas anéanti le long du chemin, les passants te repousseront du pied, s'éloigneront de toi en se signant, les loups de la forêt, les vautours du ciel, te dévoreront vivant et au milieu de ces atroces tourments, tu entreras dans l'éternité !

– Grâce ! Antonio, grâce ! râlait Nésime.

Mais le spectre inflexible continuait :

– Comme moi, tu chevaucheras à travers les siècles sans fin, enchaîné à un cheval emporté, bondissant à travers les airs. Chaque mouvement de ta fougueuse monture ouvrira dans ton corps des millions de brûlantes blessures. Un horrible serpent te rongera le cœur qui, sous son âpre morsure, renaîtra sans cesse dans ta poitrine incendiée ! Un suaire de plomb en fusion pèsera sur tes épaules et t'enserrera les flancs. Au moindre mouvement, des millions de lames de poignards acérées te transperceront les chairs rissolées par le brasier d'enfer que tu porteras en toi. Ta bouche se tordra en vains efforts pour

implorer grâce, pitié, miséricorde, mais ta langue roidie arrêtera les sons brûlés dans ta gorge. Allons ! Courage, Nésime ! Montre du cœur ! Marche ! Ta destinée commence et tu ne peux y échapper, tu l'as amplement méritée.

Et le hideux squelette fantôme, sur sa monture lancée dans un vertigineux galop, tourne en cercles aveuglants autour de Nésime, anéanti sous la malédiction, puis disparaît au milieu d'un terrifiant cliquetis de chaînes, de clameurs plaintives mêlées au bruit des sabots du noir coursier, frappant et faisant retentir, au dehors, le sol durci par la gelée.



L'atroce vacarme de la sinistre cavalcade était mort insensiblement dans le lointain sombre des bois.

Les échos de la forêt ne redisaient déjà plus que le gémissement plaintif du vent dans les arbres.

La porte du campement s'était refermée sous une poussée invisible avec un fracas égal au bruit du tonnerre répercuté dans les montagnes quand Jean-Pierre, revenant le premier de son effroi, ralluma la torche éteinte.

Les rudes bûcherons, le visage caché dans leurs mains, tremblant de terreur, fous d'angoisse, haletaient, oppressés comme sous l'effet d'un horrible cauchemar.

Nésime, étendu la face contre terre, ne donnait signe de vie que par de fréquents et spasmodiques frissons et des hoquets nerveux qui secouaient sa puissante charpente.

– Amis, prions, dit Jean-Pierre d'une voix sourde et comme étranglée par une insurmontable angoisse.

Sous le coup d'une indescriptible émotion, les bûcherons s'agenouillent en cercle et Jean-Pierre, ayant tiré son chapelet, la récitation du rosaire commence avec une dévotion que doublait l'effroi du souvenir de l'épouvantable apparition.

Combien de temps le squelette fantôme et son

coursier étaient-ils restés dans le campement ?

Nul n'aurait pu le dire.

La prière achevée, les bûcherons s'étaient couchés en silence, mais aucun d'eux ne dormit de la nuit. Il leur semblait à tous qu'ils portaient sur le cœur le poids d'un siècle d'alarmes et d'inexprimables terreurs.



L'aube naissante rappelait les bûcherons au travail.

La nuit avait été pénible et agitée.

Le lever était morne, silencieux, triste.

Une mystérieuse anxiété semblait peser sur le campement et en étouffer les habitants.

Instinctivement, sans proférer une parole, sans se communiquer leur pensée, les hôtes du chantier cherchaient d'un regard inquiet un homme dont le nom était dans tous les esprits, sur toutes les lèvres, mais que personne ne semblait

oser prononcer.

Mais les recherches sont vaines.

Bientôt il devient évident que Nésime a disparu.

Quand est-il parti ?

Où est-il allé ?

Nul ne peut le dire, nul non plus ne s'en soucie.

Sa disparition opère un soulagement qu'on ne tente pas même de dissimuler.



Des mois, des années avaient passé, mais Nésime n'avait pas reparu dans les chantiers de l'Ottawa.

Si on y pensait encore fréquemment, on n'en parlait guère, chacun semblait vouloir éviter de prononcer son nom maudit, personne ne paraissait se soucier d'évoquer le souvenir de la terrible nuit à la suite de laquelle l'assassin

d'Antonio avait disparu.

Depuis bien longtemps, on était sans nouvelles de lui, on ignorait jusqu'à l'endroit où il s'était réfugié quand, un jour, un colporteur, présentant des marchandises en vente dans les chantiers, au hasard de la conversation, prononce le nom de l'Hercule disparu.

– Nul ne sait ce qu'il est advenu, dit Jean-Pierre, et l'intonation de sa voix, l'expression de sa physionomie signifiait clairement : « Dieu nous protège et nous garde de le revoir jamais ! »

– Je crois l'avoir rencontré en bas, non loin de la fourche de la Gatineau, dit le colporteur. Le maudit est à tel point changé que j'hésitai à le reconnaître. C'était bien lui, cependant, avec sa grande taille, sa carrure d'Hercule, son immense barbe, sa figure osseuse, mais absolument méconnaissable. Son corps plié en deux est secoué par un tremblement convulsif continu. Son bras, autrefois si nerveux, si fort, est aujourd'hui impuissant à tenir ferme le bâton destiné à le soutenir sur ses jambes vacillantes. Sa voix caverneuse a des intonations qui sonnent

l'enfer et donnent froid dans le dos. Mais c'est le visage qui fait mal à voir ! Oh ! ce visage ! Il est horrible, repoussant, hideux ! Sa longue barbe et ses cheveux blancs comme neige sont coupés de mèches rougies et des gouttes de sang perlent continuellement à leur extrémité. Le nez et les joues sont couverts de taches purulentes, violettes, de plaies béantes bordées d'un vert cadavéreux. Les yeux, fixes de cette fixité qui annonce la perte de la raison, pleurent des larmes de sang. Tout son être exhale une odeur indéfinissable de pourriture, de chair brûlée, de sang corrompu dont le souvenir me glace d'horreur, me rend malade encore aujourd'hui.

– Charles, me dit-il, aie pitié de moi ! Je suis Nésime, tu sais, Nésime le bûcheron. Nous avons bien des fois fait affaire ensemble. De grâce, pitié ! Chacun me fuit ! Toi, mon vieil ami, me refuseras-tu aussi un peu de compassion, me laisseras-tu mourir de faim ? Tiens, voilà de l'or ! Achète-moi des vivres !

L'horreur, malgré moi, l'emportait sur la compassion.

Je m'enfuis en détournant la vue et en m'écriant :

– Qui que tu sois, arrière ! Ne m'approche pas ou je t'assomme comme un monstre immonde !

Le hideux cadavre ambulante s'affaissa sur le sol en sanglotant.

– Que Dieu ait pitié de l'infortuné, murmurèrent les bûcherons.

Le souvenir de Nésime, au nom duquel on avait accolé l'épithète de « tueur », semblait perdu depuis longtemps quand, trente ans plus tard, les journaux du Vermont annonçaient que le cadavre d'un inconnu monstrueux et repoussant, à moitié dévoré par les loups, avait été trouvé au coin d'un bois. D'une des pièces de ses vêtements sordides, pouilleux et tombant en lambeaux, on avait tiré un portefeuille crasseux contenant, à côté d'une grosse liasse de billets de banque, un manuscrit, espèce de confession d'un sinistre malfaiteur faisant le récit d'un nombre considérable de crimes horribles, restés impunis par la loi et commis par Onésime X..., fils d'un riche commerçant de Boston, de complicité avec

Antonio Z..., Mexicain dont le père s'était illustré comme homme d'état.

Nésime avait donc achevé sa pénitence terrestre.

En apprenant la lugubre nouvelle, les bûcherons du chantier, rendus célèbres par les exploits de l'Hercule, se sont agenouillés et ont dévotement récité le rosaire pour le repos de l'âme de « Nésime le tueur ».

Depuis, tous les ans, dans le campement qui fut témoin de l'épouvantable apparition, le soir de la Toussain, avant de commencer la récitation du rosaire pour le repos des âmes des fidèles défunts retenus au Purgatoire, le successeur de Jean-Pierre raconte l'histoire lamentable de « Nésime le tueur », dont l'apparition du squelette fantôme à cheval est l'épisode le plus émouvant, le plus empoignant.

Damase Potvin

Damase Potvin (1879-1964), journaliste et écrivain, a publié de nombreux ouvrages, dont *Restons chez nous* en 1908 et *L'Appel de la terre* en 1919.

Les foins¹

Ils fauchent depuis le petit jour et déjà ils entendent dans l'espace ensoleillé perler les notes lointaines de l'angélus du midi ; ils fauchent depuis l'heure où les étoiles plus basses et pâlies clignent sur la courbe frangée des montagnes. Les reins courbés comme des lutteurs, d'un balancement régulier, pas à pas, ils attaquent les foins et le mil cendré ; les herbes, blessées à mort par les coups de faux, se courbent, puis se couchent en larges andains autour des deux hommes cependant que le soleil, à mesure, fane leurs fibres...

Un dernier éclair des faux et les faucheurs

¹ La nouvelle a paru sous le titre « Les foins » dans *La Corvée*, recueil des textes primés lors du deuxième concours littéraire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, et sous le titre « La Courvée » dans *Sur la grand'route*, nouvelles, contes et croquis, livre de Damase Potvin, publié en 1927.

s'arrêtent. Le soleil darde sur toute la campagne, cuisant la terre, séchant l'herbe, accablant bêtes et gens.

Jacques Duval et son fils André vont s'asseoir dans l'ombre d'une clôture et se mettent à mordre à belles dents dans la grosse galette brune du lunch du midi. Et, pendant qu'ils mangent, mastiquant bien chaque bouchée qu'ils humectent de larges lampées de lait, ils regardent devant eux le travail accompli. Tout près de là, dans le chaume, deux grands bœufs roux, attelés à la « grand'charrette » flanquée de ses hautes haridelles, semblent sommeiller, les yeux ouverts ; par instants, ils secouent d'un long frémissement leur échine puissante harcelée par les taons.

Pendant le temps des foins, le repas des faucheurs est vite englouti dans les abruptes profondeurs gastriques ; on craint la pluie et l'appétit est robuste ; faucher une relevée durant fait descendre l'estomac dans les talons, aussi le remet-on prestement à sa place... ensuite vient la demi-heure du repos mérité et réparateur, le

moment des confidences ou de la courte sieste. Jacques Duval et André allument leur pipe.

André est rêveur : il regarde son père qui, le grand chapeau de paille rejeté en arrière, hume avec conscience les bouffées de l'âcre tabac canadien de son brûle-gueule culotté jusqu'au « bouquin ». Après quelques instants, André laisse échapper aigrement ces paroles :

« Nous aurons du beau temps, demain, pour la corvée, mais bien peu de bras...

– Allons, André, tu en reviens donc toujours à ta marotte ; il nous manquera les deux bras de Paul, voilà tout...

– Oui, mais c'en était deux fameux, au fauchage. Vous vous souvenez, père, de la corvée de l'année dernière, quelques mois avant le départ de Paul pour le régiment ? Il vous a abattu sa « planche » dans l'heure ; tous les gens du rang, vous et moi, étions bien loin en arrière de lui quand il a crié, joyeux : Fini-ni-ni !... J'étais un peu jaloux ; je ne le félicitai pas comme les autres. Demain, il me semble que si la chose se répétait, j'embrasserais mon frère. Voyez-vous,

Paul nous serait d'un si grand secours dans la Prairie du Ruisseau qu'il nous faut abattre toute dans la journée.

– Mon pauvre garçon, qu'est-ce que tu veux qu'on y fasse ; ton frère a voulu servir son pays comme il l'entend ; il s'est fait soldat. Toi...

– Moi, je suis resté un simple paysan, un pauvre cultivateur, un toucheur de bœufs et j'entends être aussi utile à mon pays, répliqua André avec une énergique âpreté.

– Chacun son goût, André... N'importe, je suis tout de même un peu inquiet de ton frère ; depuis que nous avons reçu ce message qui nous annonçait que Paul avait été blessé nous n'avons plus aucune nouvelle de lui ; ça m'inquiète, ce silence... »

Les deux hommes se levèrent.

La prairie semble fatiguée du fardeau du foin qui reste encore debout. Au travail donc sans plus tarder ; il restera encore assez à faire aux gens de la corvée, demain.

André, sombre toujours, enfonce déjà sa faux

dans l'épaisse nappe des mils et des trèfles. Jacques Duval, après avoir bourré d'un pouce expert une seconde pipe qu'il allume tranquillement, tire sa pierre à faux d'une petite gaine de cuir qu'il porte à sa ceinture et, la passant et repassant sur la lame, il en fait, au loin, crier l'acier.

Et jusqu'à la brunante, les deux faux brisèrent l'herbe au grand vol régulier de leurs ailes claires...



On se souviendra longtemps de la corvée chez le père Jacques Duval.

Ce matin-là, on pouvait espérer que la journée serait belle ; dès trois heures, l'orient s'était teinté de rose et les oiseaux s'étaient élancés dans l'espace en criant d'allégresse. Il y eut une aube divine ; le matin descendit dans les champs sur un chemin de fleurs et c'est avec son plus large sourire que le soleil vint regarder par dessus les

Laurentides pour voir si tous les gens de la corvée étaient prêts. Il a vu, dans un coin de la ferme Duval, le père et André qui préparaient la besogne de la journée. Le père Jacques est méticuleux et lent ; il range avec symétrie et précaution les outils dans la « grand'charrette » ; André est ingambe à cette heure matinale ; il va et vient, pressé, de la porte de l'écurie à celle de la grange grande ouverte. Dans l'étable, on entend un piétinement mou et des raclements de chaînes aux anneaux des mangeoires ; un coq bat des ailes bruyamment et chante dans la « tasserie » ; un autre répond d'une grange voisine qui est là-bas enfouie dans les arbres et sur laquelle pèse encore de l'ombre. Une vache meugle dans le lointain du « pacage ».

À peine eut-on entendu, dans le brumeux bassin des champs, la cloche du village égrener la pluie sonore des notes de cristal de l'angélus du matin, que l'on vit arriver les hommes de la corvée.

Un joyeux vacarme éveille alors la ferme.

On a toute la prairie du ruisseau à faucher et la

besogne sera rude sous l'ardent soleil. Mais les tâcherons ont de bons bras et de bonnes faux et ils savent se servir à propos de la pierre à aiguiser. C'est André qui sera, cette année, le chef de l'équipe à la place de Paul.

Ah ! celui-là tout le monde y pense en ce moment.

En ce moment, tous les hommes de la corvée pensent à Paul, car c'était un rude faucheur. Comme il savait la plonger avec adresse sa lame dans le trèfle épais et mêlé ; comme il savait éviter les cailloux et les mottes de terre dure où le tranchant s'émousse et se brise ; personne, on le sait, ne pouvait le suivre et lui jeter des andains aux talons...

Maintenant le soleil vient de dépasser le point du midi et il envoie à la terre d'ardents rayons. La chaleur est étouffante. Il reste pourtant encore une bonne moitié de la prairie du ruisseau à abattre ; la mer mouvante des herbes brunes s'étend loin encore devant les hommes. Dès qu'un léger souffle de la brise qui vient de la montagne les agite, on dirait qu'un manteau d'or

léger et transparent flotte sur la prairie. C'est beau mais les tâcherons n'ont pas le temps de regarder. Vont-ils faillir à la tâche ?...

« Hop ! hop ! les gars », crie le père Jacques qui n'est pas le dernier dans la file.

Et les faucheurs, le front ruisselant sous leurs vastes chapeaux de paille du pays, les manches de leur chemise relevées, laissant à nu jusqu'aux coudes leurs bras bronzés, se ruent avec une sorte de furie sur le pré roux, de l'herbe jusqu'à la ceinture. Courbés, solides sur leurs jambes ouvertes, ils accélèrent comme avec rage le mouvement rythmé du torse de droite à gauche et, à chaque élan la faux vole au bout des bras tendus ; l'arme champêtre siffle dans l'air sous un ahan furieux et plonge aussitôt dans la masse opiniâtre des foins. Les herbes s'affaissent sur toute la largeur de la prairie et, derrière les faucheurs, les andains bruissant à la chaleur du jour, s'étendent en longues couches moelleuses.

Cependant le soleil a dû raccourcir de milliers de lieues le trajet qui sépare son orient de son couchant ; on dirait qu'il a fait un détour pour

aller se cacher plus vite derrière le rideau de la forêt. André lève la tête et mesure, un instant, du regard, l'étendue du foin qui reste encore à faucher. Le fils du père Duval semble faiblir à la besogne.

Les hommes qu'il dirige, eux aussi, n'ont plus l'ardeur du matin. Quand ils s'arrêtent pour aiguïser leur faux ils s'appuient plus fort sur le manche crochu de l'outil ; la pierre grise se promène avec plus de lenteur sur la lame et sonne moins haut dans l'air la trempe souple de l'acier.

Il manque une âme à la corvée.



Voilà que tout à coup, du côté est de la prairie, un homme accourt venant de la ferme ; d'un geste souple, il enjambe la clôture et saute dans le pré. D'un bond, il parvient à la file des faucheurs et, s'emparant de la faux de l'un d'eux qui, rendu à bout, s'était arrêté, il la plonge et replonge avec de grands mouvements dans la chevelure d'or de

la prairie.

L'homme est tout de kaki vêtu et des boutons d'or sur sa poitrine luisent comme des étoiles aux rayons du soleil déclinant. Autour de lui les andains s'affalent si rapidement qu'ils sont couchés sur le sol les uns presque par dessus les autres. Penché jusqu'au niveau de la cime des plus hauts épis de mil, les deux jarrets nerveux busqués en angle prononcé, l'homme avance presque au pas de course dans le sentier odorant que trace sa faux dans les foins ; l'instrument entre ses poings tourne en rond avec une vitesse comme faucherait la langue d'un bœuf affamé ; déjà, il a dépassé cinq des faucheurs et les zigzags clairs et réguliers de sa faux volent vers André.

Les hommes, étonnés, un instant se sont arrêtés et de stupeur un cri s'est échappé de leurs lèvres :

« C'est Paul !... »

« Paul ! » a crié plus fort un peu le père Jacques Duval dont la faux usagée a tremblé au bout des vieux bras.

« Paul ! » murmure sourdement André dont une joie soudaine illumine le front moite. Mais cette joie a fait aussitôt place à la terreur sur le visage du chef ; ce n'est pas seulement le frère qui lui bat les talons, c'est aussi le rival.

C'est bien plus le rival ; et une sorte de furie emporte maintenant André et ses hommes. Les torses ruissent, les éclairs des faux se confondent et l'herbe se courbe comme sous un grand vent. On fauche au pas redoublé. La pièce qui reste encore à abattre s'amincit, se rétrécit comme en un rêve sous les coups d'une baguette enchantée. On n'entend plus dans le silence du champ que les ahans énergiques des faucheurs qui ne prennent plus le temps d'aiguiser leur instrument et que les plaintes sourdes des plantes que l'on arrache presque à la seule force des bras nerveux.

André pousse tout à coup un cri étouffé ; Paul lui lance un andain dans les talons et le chef voit à côté de lui le clair rayonnement de la faux du soldat ; avec rage, il plonge la sienne dans l'herbe et frappe un caillou.

« Hop ! André, hop ! » crie joyeusement Paul, qui passe près de son frère en abattant coup sur coup quatre andains de trèfle mauve. André est dépassé.

Les hommes rient dans l'ombre de leur grand chapeau ; ils continuent de murmurer, tout en geignant à chaque coup qu'ils donnent : « Mais c'est Paul !... » Des femmes et des enfants sont accourus des maisons vers la prairie du ruisseau ; montés sur les pieux de cèdre des clôtures, les enfants crient : « Ohé, Paul ! » pendant que les femmes, pâmées d'admiration, rient un peu d'André quand elles le voient dépassé par le soldat... Une troupe d'oiseaux passe sur la prairie en tourbillonnant et en piaillant et ils ont l'air de courir de toutes leurs petites ailes annoncer aux autres chanteurs de la montagne que Paul est revenu de la guerre ; des vaches clament aussi la nouvelle dans un champ de chaume voisin ; une caille, sous l'abri d'une meule, la dit aux mulots qui sortent de dessous le foin coupé ; un pinson, tout en joie, tirelire sur un piquet de clôture. Il s'est produit, dans ce morceau de campagne, un grand mouvement de vie.

Il ne reste plus qu'une mince lisière d'herbe debout avant que les tâcherons n'arrivent au ruisseau qui marque la limite du travail de la journée.

Le soleil, à ce moment, est juché sur une cime d'arbre et on dirait qu'il va s'arrêter, un instant, pour regarder les faucheurs donner leur dernier coup de faux... Mais, sans doute, fatigué de sa longue course, il s'endort trop et il ne prend pas le temps d'attendre jusqu'au bout.

L'astre ne prit pas le temps d'attendre et, pourtant, ce ne fut pas long. À peine eut-il disparu que le dernier faucheur jetait par terre la dernière fauchée blonde. Aussitôt la nuit tomba sur les champs comme un vol de plumes noires.

Alors, dans toute l'étendue de la prairie, des grillons se mirent à jouer des cymbales en sautant de joie de moyette en moyette ; l'air s'embauma de toute l'odeur du foin coupé du jour et, tout à coup, on vit la lune grimper sur un petit nuage qui flottait au ras de l'horizon et regarder aussi loin qu'elle pouvait dans la campagne.

La lune vit tous les faucheurs et les femmes

autour de Paul et elle éclaira le groupe d'une lumière laiteuse qui blanchissait la prairie, alentour ; elle vit Paul parlant avec volubilité tout en serrant des mains.

Le soldat racontait qu'il avait été blessé, là-bas où l'on se bat depuis deux ans ; on l'avait transporté dans un grand hôpital au bord de la mer où il avait passé plusieurs semaines ; puis, le médecin-major, un matin, lui avait annoncé qu'il partirait, le jour même, pour le Canada ; il n'avait pas voulu prévenir les « vieux » afin de leur causer une surprise. Bref ! il était arrivé, la veille, à Québec où on lui avait donné son congé ; enfin, il arrivait à la ferme juste à temps pour la corvée du père...

Dans le champ voisin, les enfants, pour fêter le retour du soldat et l'heureuse fin de la corvée, ont fait une meule de foin fou qu'ils ont allumée et qui, subitement, s'est prise à flamber. Les faucheurs, de loin, regardent danser les ombres des enfants autour du grand feu. Un coup de brise passa tout à coup arrachant un tourbillon d'étincelles à la meule qui semble une ruche

énorme d'où s'enfuiraient, par milliers, des
abeilles...

DAMASE POTVIN

« Jean-Louis »

Québec, novembre 1916.

Le bonhomme Thérien

Le bonhomme Thérien est mort !...

Cette nouvelle s'était répandue par tout le village comme le feu dans un chaume sec. Le glas avait sonné à deux heures de l'après-midi et, à quatre heures, il y avait déjà dans la cabane du bonhomme, une bonne douzaine de personnes, hommes et femmes, qui étaient venues pour veiller le mort. Deux voisins charitables avaient procédé à la toilette du trépassé qui reposait au milieu de l'unique pièce de la cabane sur trois planches recouvertes d'un drap blanc et posées sur deux montants d'établi que l'on avait empruntés chez le menuisier du village. Les quatre murs de la pièce de même que le parquet brut étaient également recouverts de draps de toile blanche. Aussi, les hommes, comme effrayés par toute cette propreté qui régnait dans la pièce, ne s'y tenaient déjà plus guère. Ils

stationnaient, ici et là, dans la cour et dans le potager, se sentant beaucoup plus chez eux que dans cette chambre blanche et sentant la lessive. Ils fumaient et parlaient des récoltes qui se terminaient. Chaque demi-heure, à l'appel d'une femme, ils rentraient et l'on entendait bientôt, du dehors, les murmures assourdis et confus de plusieurs personnes qui récitent le chapelet ensemble.

Quand on avait terminé la prière, on entendait toujours, au dedans ou au dehors de la cabane : « Pauvre bonhomme Thérien !... C'est-ti ben vrai qu'il est mort !... »

Il ne le paraissait guère, mort, en effet, le bonhomme Thérien. On lui avait laissé sa barbe hirsute, et ses petits yeux gris et siroteux semblaient toujours clignoter. Ses gros doigts noueux crispaient ferme un crucifix comme ils étreignaient, quelques jours auparavant encore, sa pauvre bêche usée...

Après le chapelet et les doléances, les hommes s'empressaient de sortir derechef en allumant leur pipe. Ces profonds indifférents aux

manifestations de la nature semblaient maintenant passionnés pour cette dernière, pendant ce loisir imprévu au milieu de leurs rudes travaux, et ils en étaient devenus tout d'un coup les fidèles et naïfs observateurs. Tout les étonnait, et dans la cour et dans le potager du bonhomme. Ils remarquaient l'âme rêveuse et entendaient les plaintes des arbres qui bordaient la lisière du bois prochain et qui étiraient leurs grands corps en geignant sous le moindre coup de la brise. Ils souriaient de l'air drôle de la douzaine de volailles qu'élevait le défunt et qui s'ensauvaient avec tant de précipitation à leur approche ; aussitôt, en effet, toutes ces boules de plumes de rouler sous les clôtures, les poules allongeant ridiculement leur cou et le coq perdant toute sa dignité dans la course. Il y avait, parmi cette basse-cour, deux gros canards qui, pendant la fuite, balançant leur panse bedonnante, couvraient la retraite au son de leurs coins-coins. Rendu plus loin, de l'autre côté de la clôture, le coq, hissé sur ses hautes pattes, orgueilleux, se mettait à cocoriquer pour rallier à son panache rouge tout ce monde à plumes, piteux et humilié

de la fuite... Et ces hommes remarquaient aussi que le potager semblait comme heureux, après un été d'abondance et d'efforts productifs, d'être devenu à peu près inculte. Les herbes s'y étendaient à l'aise sans plus craindre les soins du jardinier ; elles en avaient profité pour confondre les cursives des concombres et des citrouilles, les panaches des carottes et des betteraves, les panoplies des oignons et les couronnes des laitues, le tout, vert pâle, avec le vert plus foncé des mauvaises herbes, chiendent et chardons, ressemblant à un tapis de billard usagé...

Et toutes ces choses, très naturelles dans un champ abandonné, étaient pleines d'intérêt pour ces campagnards devenus subitement sybarites de la Nature...

Le soleil était maintenant couché et l'on commençait réellement la première veillée du mort. Quelques instants après la brunante, le curé était venu. On avait récité un autre chapelet et, sur le point de partir, le prêtre avait dit, comme en signe d'adieu au défunt :

« Pauvre bonhomme Thérien !... le voilà mort

donc !... pauvre victime de l'expropriation !...

Et tous les veilleux avaient docilement opiné du bonnet, quelques-uns murmurant : « Oui... ah ! oui... c'est bien vrai !.... »



Il y aura de cela juste trente ans, cet automne.

Des messieurs de la ville dont plusieurs ingénieurs étaient venus dans la paroisse de Saint-Julien que traversait dans toute sa longueur une belle rivière coupée par une chute à peu près vis-à-vis le Rang de l'Église. Ils avaient, quelque temps après, offert d'acheter les terres qui bordaient la rivière dans ce Rang de l'Église et au troisième rang. On voulait tout bonnement écluser ce cours d'eau pour les fins d'une grande industrie dans laquelle de gros industriels américains étaient intéressés. C'était une affaire de plusieurs millions et la nouvelle avait fait grand bruit dans tout le pays.

Les transactions furent remplies de péripéties

et d'incidents. La chose, d'abord, avait paru improbable à tous ces paysans peu accoutumés aux bruyantes manifestations de la haute industrie. Il fallut cependant se rendre à l'évidence quand on vit arriver tout un matériel que l'on installa non loin de la chute où l'on commença à établir des baraquements.

Alors chacun des habitants des deux rangs chercha en quoi l'événement pouvait servir son intérêt. Des agents se mirent à leur faire visite. D'abord, très vite et à bas prix, ils achetèrent certains terrains limitrophes. L'opération fut prestement menée et les vendeurs furent bientôt déçus. Avec un peu plus d'astuce et de patience on eut tiré un triple prix des terres déjà vendues. On se récria quand il n'était plus temps. Ceux qui n'avaient pas encore vendu se promirent d'être plus prudents ; chacun de ces derniers échafauda des prix fabuleux pour son morceau de terre. On rêva d'indemnités fantastiques au cas d'expropriation. On vit des cultivateurs astucieux et avides tracer des plans et s'ingénier à conduire la fortune au milieu de leurs champs.

Jean-Pierre Thérien était parmi ces derniers. Il possédait un demi-lot à demi cultivé, non loin de la chute, et qui jouxtait précisément l'endroit où s'élevaient les baraquements. Tout de suite, il détermina que sa position était la meilleure. Les agents lui firent une première visite, puis une deuxième, mais il affecta de l'indifférence, s'enveloppant dans un silence prudent.

Jean-Pierre Thérien ne se laisserait pas rouler comme les autres. Il vendrait son prix... Les habitants le connaissaient et ils disaient : « Jean-Pierre va les jouer, lui... attendons !... »

Les agents de la compagnie firent une troisième visite à Thérien et, cette fois, ils lui proposèrent carrément de lui acheter sa terre parce que la compagnie en avait besoin.

Cet aveu enhardit Jean-Pierre Thérien qui répondit avec un bel aplomb :

« Vous voulez acheter ma terre ; mais moi, je ne tiens pas à la vendre... voilà mon idée. »

On lui offrit mille piastres.

« Vous voulez rire, mes bons messieurs,

répondit simplement Thérien.

– Alors, nous n’avons plus rien à faire ici, dirent les agents ; bonsoir. »

Et Jean-Pierre Thérien les laissa partir, un peu désappointé tout de même que le débat finit là.

Il les regarda avec regrets disparaître sur la route qui descendait vers le village. Mais il se consola en murmurant : « Dans trois jours ils seront encore ici et ils signeront ce que je voudrai : c’est deux mille piastres ; pas un sou de moins. »

Et Jean-Pierre embrassa sa terre d’un regard de reconnaissance attendrie. Il se frotta les mains du passé qui lui rappelait tous les sacrifices qu’il avait faits pour acquérir ce domaine dont il était maintenant le roi puissant. Mais il déposa tous ces souvenirs en face d’une belle perspective. Quand il traversa son potager pour se rendre à sa maison, des choux bleus, des carrés de salade vert tendre sertis de cordons de capucines, les panaches des carottes et des betteraves semblaient baisser leurs têtes comme pour lui reprocher ses cupides intentions.

Quinze jours après, les agents de la compagnie n'étaient pas encore revenus et Jean-Pierre Thérien fut pris d'inquiétude. Il les attendit encore près d'une semaine mais en vain. Les travaux continuaient aux Chutes et la compagnie avait augmenté le nombre de ses ouvriers. Elle gagnait du terrain et tout le bas du troisième rang était maintenant sa propriété,

Un matin, Jean-Pierre Thérien n'y tint plus. Il se rendit aux baraquements et se fit indiquer les bureaux. Là, il se trouva en présence de l'un de ceux qui étaient venus le voir et qui feignit de ne pas le reconnaître. Thérien manqua alors de son aplomb. Il rassembla difficilement les arguments qu'il avait amassés au cours de la route pour son plaidoyer et qui étaient éparés maintenant.

« Je viens pour mon champ... Vous savez bien, celui qui se trouve au bout du Rang de l'Église...

– Ah ! oui, je vous remets... alors vous êtes décidé à nous céder votre terre pour mille piastres. C'est bien, êtes-vous prêt à passer le contrat ?

– Ah !... mais non !... c'est deux mille

piastres... deux mille que j'ai dit ; pas un sou de moins !

– Regrets, monsieur... mais pas d'affaires à ce compte-là. »

Thérien réfléchit un instant.

« Disons quinze cents piastres, hasarda-t-il d'une voix presque étouffée.

– Mille... pas un sou de plus. »

Jean-Pierre Thérien coiffa son chapeau à larges bords et partit en maugréant des injures.

Huit jours, quinze jours se passèrent et Jean-Pierre n'entendit plus parler des agents de la compagnie dont les travaux avançaient pourtant avec rapidité. Puis il reçut un papier paraphé de noms d'officiers en lois et sur lequel on le priait de donner toutes sortes de détails sur sa terre : son étendue, son rendement, etc. Il se rendit avec joie à cette demande, grossissant les chiffres un peu, convaincu que par là on en viendrait à son prix.

Mais au bout d'un mois, Jean-Pierre Thérien reçut par la poste un avis qui le galvanisa : la

compagnie avait pris des procédures pour exproprier son terrain. La cour venait de se prononcer et on lui accordait cinq cents piastres.

Le coup fut rude. Thérien fut malade pendant plusieurs jours et on crut même qu'il allait trépasser. Les critiques, les railleries, les reproches sans ménagement des voisins et de tous les habitants du troisième rang et aussi ceux du Rang de l'Église vinrent aggraver son état. Il en vint même jusques du village pour lui dire qu'il n'était pas plus malin, lui, Jean-Pierre Thérien, que les autres, les premiers, qui s'étaient fait rouler par la compagnie. On pensait qu'il aurait pu, au moins, profiter de l'expérience des autres...

Jean-Pierre Thérien revint quelque peu à la santé grâce à sa forte constitution. Un matin, il reçut un chèque de la compagnie ; c'était le prix de sa pauvre terre : cinq cents piastres ! Dernière étape de la chute d'un beau rêve. Le coup, cette fois, était trop fort...

C'était un jour morne d'octobre. Le paysage était triste et se décomposait à tout moment sous de grands coups de vent qui descendait des

montagnes et qui charriait avec rage des ondées d'une pluie fine et froide. Des paysans qui travaillaient encore dans leurs chaumes virent un homme qui s'en allait à travers champs vers la chute. Il marchait, la tête baissée, dans la terre brune et détremnée. Ses pieds collaient dans la boue et il avançait difficilement sous les rafales qui lui cinglaient la figure. Enfin, l'homme arriva au bord du torrent qui grondait et écumait. Il regarda pendant quelques instants l'eau bouillonnante s'engouffrer dans les rochers d'en bas, ensuite, sortant d'une poche de sa vareuse un rouleau de billets de banque, il le lança de toutes ses forces dans le torrent qui l'engloutit....

Puis, l'homme s'en revint à travers les champs encore, vers les maisons, à la course, les bras battant l'air qui cinglait toujours, et criant dans la rafale qui les saccadait ces mots de désespoir : « C'est deux mille piastres mon terrain... c'est deux mille... pas un sou de moins !... »

Jean-Pierre Thérien était fou.



Le bonhomme Thérien est mort !...

Et ceux qui veillaient autour du corps, maintenant tous enfermés dans la cabane bien close à cause de la fraîcheur de la nuit, se racontaient avec de douces intonations de tristesse la dernière partie de la vie de Jean-Pierre Thérien ; trente années de folie triste et inoffensive pendant lesquelles on n'entendit jamais plus dire d'autres choses au malheureux que ces mots : « Deux mille piastres... c'est deux mille piastres, mon terrain... pas un sou de moins !... »

En quelques mois seulement il avait lamentablement dépéri et ses yeux avaient perdu vite ce feu malicieux qui était toute la vie de son visage tanné et bruni. Ils restèrent, ces yeux malins, embués de tristesse, toujours.

Bref ! en deux ans, il était devenu le bonhomme Thérien et, dans toute la paroisse, on ne le désignait plus que sous cette appellation. Il était doux pour tout le monde et tout le monde l'aimait. On lui donnait avec empressement le

gîte, de la soupe, du lard et du pain partout où il se présentait. Un jour, les anciens habitants du troisième rang et du Rang de l'Église qui, leurs terres vendues, étaient devenus pour la plupart des rentiers du village, organisèrent une corvée et construisirent à la lisière du bois qui bornait le village du côté opposé à la rivière une cabane en beau bois rond, labourèrent un arpent de terre alentour, et offrirent le tout au bonhomme Thérien qu'ils installèrent joyeusement dans son nouveau domaine. Ce jour-là, deux grosses larmes glissèrent le long des joues rudes du bonhomme. Il embrassa d'un regard triste son nouveau champ et sa cabane et on l'entendit murmurer doucement : « C'est deux mille piastres, mon terrain... c'est deux mille... pas un sou de moins !... »

Le petit champ devint un potager d'où sortaient, chaque automne, de grandes brassées de beaux légumes que leur propriétaire vendait avec facilité aux villageois qui les lui achetaient toujours de préférence à tous les autres à cause de leur belle qualité et à cause aussi de la douceur et de la tristesse de celui qui les offrait...

À petits pas mesurés, durant vingt-cinq étés et vingt-cinq automnes, le bonhomme Thérien parcourut le village, des bottes de légumes sous le bras, et sa pipe courte, le fourneau renversé, vissée à ses lèvres, sans cesse. Ce fut toujours la même vieille pipe courte. Il ne la changea pas plus, je crois, qu'il ne changea sa chemise de grosse toile brute, ou le chapeau mou coiffant son visage gris, hirsute, ou le pantalon large et la vieille blouse rougie enveloppant de grands plis graisseux sa maigreur de plus en plus affaissée.

Puis, cet automne, précisément au temps où les légumes étaient dans tout l'orgueil de leur maturité, le bonhomme Thérien cessa ses visites au village. On s'en inquiéta... Un matin de pluie, l'ermite avait senti son grand corps maigre secoué d'un long frisson. Il ferma sa porte, se coucha et ne sortit pas de la journée ni du lendemain. Quelques-uns vinrent le voir mais ne s'alarmèrent pas de son état : « Bah !... la grippe de l'automne... dirent-ils ; le bonhomme en a vu bien d'autres. »

Mais le midi du quatrième jour de ce silence

forcé du bonhomme, le glas, tout pareil, pour le riche ou pour le dénué, sonna lentement avec insistance, jetant à travers champs ses notes rythmées, sur les toits des rangs et du village, accompagnées des coups sourds d'un mauvais vent de nord-est.

Le bonhomme Thérien était mort.

Le montreur d'ours

« Papa, c'est un ours, là, en haut de la Descente !...

– Ha ! »

Et le père, en bas, à l'arrière de la charretée de foin que l'on « perche » pour descendre à la grange, tire de toutes ses forces la corde de la hart flexible, d'un dernier coup qui rapétit d'un pied au moins la masse crissante.

Là-haut, sur la charge, Prudent Dufour, sous l'à-coup, manque de dégringoler.

« Papa, c'est un ours ! », fit-il, derechef, en se remettant d'aplomb.

En haut de la Descente éclata de nouveau la sonnerie de clairon, fausse, stridente, au large de l'air faite de pureté, de clarté, légère. Un air martial régnait dans ce coin de nature.

La chargé de foin, lourde et ballante, descend

maintenant vers la grange par le chemin cahoteux des charrettes pendant que l'on entend, à courts intervalles, le long de la côte, le tata, ratata-ta du clairon asthmatique.

C'est l'heure des vaches. J'envie le bonheur de Prudent Dufour, qui s'en va, bercé, au sommet de la meule cahotante, au village... Quelques enjambées ensuite et il sera sur la place de l'église où arrivera, dans quelques instants, le montreur d'ours dont le cor éraillé vient d'annoncer, dans la Descente, la venue...

« Miro !... ho !... hop !... vite ! Aux vaches ! En haut, Miro !... »

« Heureux Prudent ! Chançard, va ! »

Et Miro et moi montons au Trécarré. Le chien, par bonds fous, à travers les buttes du pacage, moi, d'un train-train à contrecœur, nous en allons le long du chemin aux charrettes qui monte au taillis du Trécarré, d'où il faut ramener les vaches à la maison. La main en visièrre, je calcule l'heure à la hauteur du soleil. Là, voici les dentelures brunes du Trécarré, taillis léger avec des aulnes, des touffes de harts rouges, si bonnes, au

printemps, pour les sifflets à frapper avec le manche du couteau, aéré, couleur d'aurore entre les frondaisons... Miro lance un sonore aboiement, et un suisse qui file, la queue en panache, le long de la clôture d'abatis, et que j'essaie d'atteindre d'une motte ramassée dans la roulière, plonge dans un océan de fougères dentelées et disparaît. À travers le taillis, voici quelques troncs à feutrage épais et dont la lumière, limpide encore, me permet d'apercevoir tous les détails, jusqu'aux reculées du sud où tout s'efface... Là, tout près, une vache meugle longuement, comme un fracas de trompette. Elle nous entend venir, le pis lourd, fatigué.

Quelle fraîcheur à côté du taillis ! Mais, diable ! mauvaise idée qu'ont eu ces vaches d'aller brouter si loin, si haut de la terre ! Toute cette dernière à descendre à présent ! Il y a pourtant de si bonnes touffes, en bas, près de la grange et des étables. Miro commence son travail. Les bêtes courent, à sauts et à bonds, de ci, de là, comme des chèvres, gagnent le chemin aux charrettes où, pour une minute, s'en vont, d'un pas dolent et tranquille, la tête ballante et le

pis gonflé, comme une cloche battant les cuisses, s'arrêtant, une seconde, pour rafler d'un coup de langue en rond, un bouquet d'herbe.

C'était beau tout de même !... Les vaches, maintenant hors du brouhaha du départ, descendent, tranquilles, sous la conduite attentive de Miro. Je vaguais de ci, de là, le long du chemin. Un instant, près d'un mince bosquet, je m'arrêtai pour écouter : là, tout près, sur la plus haute branche d'un gros merisier, un rossignol chantait... non, c'était un chardonneret. J'écoutai de tout le battant de mes oreilles.. La petite voix montait, mince, ténue, comme un fil de soie, puis s'épanouissait en d'éclatantes vibrations, en roulades prolongées qui s'éparpillaient dans l'air, pareilles à des fusées. Quelle jolie aubade ! Je vis le petit être, sur sa branche, sa minuscule tête brillant au soleil déclinant comme un fruit de cenellier. Il ressemblait à une larme suspendue. Il modula sa berceuse pendant deux minutes, précipitant les sons, piquant des cris fluides, respirant une seconde, entre deux coups de gosier, purs, faciles...

Je courus rejoindre Miro et le troupeau.

Mais voilà, en courant, une autre aubade, lointaine. De nouveau, la sonnerie du clairon, là-bas. C'est au milieu de la Descente, cette fois. L'ours approche du village. Prudent Dufour y est déjà rendu, je le jurerais. Et moi, me voilà encore en haut, ayant toute la terre à descendre. Que je suis donc malchanceux !...

Une vache croit tromper Miro et moi en s'attardant derrière les autres à brouter une touffe de trèfles rouges qu'elle a découverte par hasard, au bord du chemin, mais le chien, sortant d'un bond de derrière une « talle » d'armoïse, la langue pendante, rouge, presque au ras du sol, la débusque. Un « wah ! wah ! » retentissant, et la vache, après deux sauts ridicules et quelques pas lourds, ambulants, le pis en cloche, battant un Angélu endiablé, rejoint les autres... Alors, celle qui la précède, tachetée rouge et blanc, s'arrête une seconde et, d'un coup, envoie sa queue sur son échine chasser un taon.

Mais, mon Dieu, que ces vaches sont lentes à descendre à la maison ! Je rage. L'ours doit être,

maintenant, au village. Et Prudent Dufour qui est là, avec les autres ; tous ceux et celles de l'école qui ont entendu le son du cor en haut de la Descente ! Sans doute, le montreur d'ours, avant que le soleil ait tout à fait basculé, va donner une représentation des exploits de sa bête des Pyrénées. Il me semble ouïr sa mélopée, entendue déjà, deux ans auparavant :... « Ti, la-boun, la-boun... eh doudaye ! »... Et la voix montait, montait, jusqu'au fausset. Je m'étais passionné de cette représentation de l'ours, et c'est ce qui me faisait rager de voir les vaches si lentes à descendre...

Une quatrième sonnerie du clairon me fit un cœur pesant. Les vaches ont le pis aussi vraiment trop lourd pour descendre vite. Comme elle est loin encore, la maison ! Les champs s'en vont, en pente, arrêtés par une croupe qu'il faudra monter puis descendre ; et il y aura, après, des chaumes à traverser, un pacage, – où les vaches auraient bien dû rester toute la journée, – puis, un grand potager, que longe le chemin aux charrettes avant d'arriver au « clos des vaches », tout mangé d'herbes... Couleur de foins, les champs, en

conque, descendent vers les maisons dont je n'aperçois que les toits, vieux toits à lucarnes françaises qui semblent se hausser pour mieux voir, au loin, en haut, les trécarrés des terres, et qui ont, malgré tout, en cette fin de jour, une espèce de dignité, de bonté...

Le ciel, à ce moment, est frais, comme une voie bleue ; l'herbe, les feuilles et les mils, et les épis vibrent obliquement dans l'air agile. Comme le soleil baisse, baisse, en arrière, au ras des plus hautes branches du taillis du trécarré ! Tout prend, à présent, comme un vieil air dans ce coin de campagne. De temps en temps, un coup de brise claque, fort et frais. Passant près d'un bosquet de cerisiers,... un guilléri d'oiseau qui s'endorment, déjà... Miro vient près de moi, comme impatienté, lui aussi, par la lenteur des vaches, malgré les efforts de sa voix et de ses crocs. Il me regarde. Ses yeux sont clairs, presque jaunes, comme l'eau du ruisseau de la Coulée fuyant sous les coudriers et les fougères dentelées... Au ciel, des nuages d'un blanc onctueux s'effilent lentement. L'air, à présent, étourdit le cœur. En arrivant au champ de patates,

une pie vint s'abattre près de moi, hochant sa longue queue...

Alors, c'était tout au baisser du soleil. Dans le calme, qui s'étendait aussi loin que le vide de l'air, voilà encore :

« Ta, ra, tata ; ta, ta, ratata !... »

Cela vient à présent de la place de l'église. Le montreur d'ours est là, et sa bête. Je suis encore loin et, bientôt, les raies de la lune vont s'épandre par les pentes et les combes de la terre trempée d'argent !...

Et Prudent Dufour qui est là, sûrement, depuis longtemps, sur la place, à attendre l'ours et son homme ! Malheur de moi !

De rage, j'enferme le troupeau des laitières dans son enclos.



« Allons, Jean-Pierre, illl faut fairrre com-me tong perrre, quand illl allait dans les forêts pour

chasser le grrrosse gibier !... »

La voix de l'homme était retentissante dans l'air sonore de la place de l'église, silencieuse, à cette heure de l'Angélus du soir. J'ai pu arriver à temps pour assister à la dernière partie des exploits de l'ours des Pyrénées, un gros ours brun, pattu, l'air ennuyé et maussade, grognant perpétuellement, semblant toujours sur le point de dévorer son maître. Celui-ci est un grand et solide gaillard, au col maigre, très long, avec une armature de tendons entre lesquels une pomme d'Adam qui monte et descend à chaque mot qu'il dit, au corps nerveux, sec, aux membres de quadrumane. Sa tête crépue est couverte d'un large chapeau de « cow-boy » et ses pieds chaussés de bottes rouges. Il est habillé d'un veston et d'un pantalon de bouracan marron. Il porte en bandoulière un cor de chasse au cuivre défraîchi, et sur une épaule oscille un long bâton rond et usé à force de se promener sur le poil rude de la bête. De l'homme et de la bête se dégageait, du rayon où ils se mouvaient, une âcre odeur de fauve et de sueurs.

Nous étions là, une trentaine de gamins et de fillettes qui faisons cercle et qui n'avions d'yeux que pour la bête continuellement grognant et tournant, à petits pas lourds et rapides, au bout de sa chaîne cliquetante, et pour l'homme dont toute l'attitude pour nous dégageait du mystère.

Le souper était fini dans les maisons du village, et nos parents, les hommes surtout, arrivaient à pas nonchalants, fatigués, les mains dans les poches, la pipe serrée aux commissures, la physionomie visiblement, eux aussi, amusée du spectacle. La rude journée aux champs est finie et l'on n'est pas fâché de se payer une petite récréation, entre chien et loup... et ours, avant le lourd sommeil de la nuit.

Le jour va s'éteindre bientôt. Sournoisement, le soir à pas feutrés, comme ceux de l'ours, rôde autour de la place. Des champs, qui dévalent le long de la Descente, monte une brume impalpable, estompant graduellement les formes, arrondissant les reliefs des maisons et de l'église, enveloppant les choses de souples velours gris. La campagne, à cette heure, est pleine de

mystère. Des arbres, indistincts maintenant, dorment déjà profondément dans la mollesse du soir. Le ciel se drape de voiles soigneux où l'on voit poindre déjà quelques cédilles d'or. De son pas de félin, la nuit va bientôt atteindre le groupe. Et la voix de l'homme retentit, traînante, faisant résonner d'un accent étrange des mots impératifs :

« Allons... Jean-Pierre !... illl faut mon-ntrer à ces messieurs et dames com-me tou sais fairrre le culbute... »

Et la lourde bête, docile, grognant plus fort dans l'air plus calme de la nuit tombante, se pelotonne en boule et, roulant, fait le tour du rond, frôlant notre cercle de sa masse silencieuse et retombant sur ses courtes pattes velues à l'endroit précis où elle s'est ramassée, énergique, pour son dernier exploit.

L'homme tire de sa musette un quignon de pain sec qu'il donne à grignoter à la bête, puis demande à des spectateurs une allumette pour griller une cigarette qu'il fume béatement, les bras croisés sur son bâton solidement fiché en

terre.

Nous regardons l'ours, accroupi, mordre à pleines dents son croûton, et fumer l'homme, les pieds rasant le museau de la bête. Dans l'obscurité grandissante, il me semble voir là, dans ce rond, quelque chose qui n'est pas naturel, d'anormal, de monstrueux ; cette bête aux sinistres grognements, si forte, si puissante, humblement soumise à ce gaillard dont elle pourrait faire deux bouchées... Et l'ours montre, à ce moment, pour mordre son quignon, des crocs effroyables.

Prudent Dufour me fait signe et me les fait voir du doigt... L'homme paraît fier des exploits de son Jean-Pierre et tout rit dans sa sombre face pourtant lassée. À quoi peut-il bien penser, cet homme vivant perpétuellement en la compagnie de ce fauve, terreur de notre jeunesse ? Debout, de pose héraldique, la bête écrasée à ses pieds, il me semblait un Dieu redoutable et mystérieux ; et je reculais de crainte et d'un peu de respect... Prudent Dufour était, sans doute, moins émotionné que je l'étais.

Le malheureux ! Enhardi par la tranquillité de la bête, presque en léthargie après son maigre repas, il s'approcha d'elle, à un moment, au point que l'homme dut le faire rentrer dans le cercle d'une légère inclinaison de son bâton.

La nuit bleue maintenant berce la nature endormie. Les étoiles, là-haut, brillent ; quelques-unes, filantes, glissent en pente, dans le ciel ; on est à la mi-août où tard, le soir, il y a, là-haut, des courses folles d'étoiles, un « free for all » de constellations. – Quelques coups de brise apportent au village ces bruits de fermes qui, depuis toujours, emplissent le calme des nuits chaudes. Mais ils semblent si lointains et si assourdis qu'ils troublent à peine le silence de ces gens, qui forment le groupe de la place de l'église... J'ai comme un malaise, là, au cœur, en ce moment, en ce soir que je sens, aujourd'hui, à de nombreuses années de distance pourtant, presque unique dans ma vie. La sérénité de ce commencement pacifique d'une belle nuit m'effraie un peu... Il y aurait des pressentiments ! Dans une échancrure, la lune paraît, en haut de la Descente, par où sont venus l'ours et son maître.

Elle répand une cendre bleutée sur tout le village et sur l'église, presque irréelle. Le silence, alors, est franchement inquiétant.

Mais que font donc l'homme et sa bête ?... Et, nous, figés, fichés en terre, comme son bâton, à lui, à les regarder !...

Malheur !... une fois encore s'est approché de trop près du fauve Prudent Dufour. – Prudent, – what's in a name ? – et l'homme l'a repoussé, cette fois, presque brutalement.

Il a été décidé, après conciliabule entre les notables du village, le maire et les conseillers, que l'homme et l'ours coucheraient dans la grange du père de Prudent Dufour. Celui-ci s'en montre tout fier. Quel honneur, quelle gloire ! Nous l'envions. Je suis fier aussi, la terre des Dufour est voisine de la nôtre. Aussitôt, l'homme s'en va suivi de sa bête, au pas dolent, vers le gîte officiellement désigné. Nous suivons, l'ours brun ne nous apparaissant plus, dans la noirceur, que comme un être informe, et le montreur avec son bâton, comme un épouvantail pour les poules, dans nos potagers.

Un à un, nous regagnons nos logis quand l'homme et la bête se sont enfermés dans la grange des Dufour... Chez moi, avant d'entrer, j'ai regardé le voisin et j'ai vu Prudent Dufour rôdailler devant la grange. La lune aussi, qui était haute, a vu Prudent rôdailler là. Mais pourquoi ses parents ne lui commandent-ils pas d'entrer et de se coucher ?... Je rage, je suis énervé, inquiet à cause de ce silence de la nuit faillie auquel je n'ai encore jamais assisté et par ce voisinage d'une bête terrible dont j'ai les oreilles encore pleines des grognements et la vue traversée des crocs énormes et blancs... J'entre. J'ouvre la fenêtre de la chambrette où je couche et je regarde, à pupille dilatée, du côté des Dufour. J'écoute aussi. C'est en vain que bat le rappel des crapauds aux bords du ruisseau de la coulée et que se frottent, près des murs de la maison, les élytres des grillons, – je n'entends rien.

La lune est montée haut à présent, et toute sa large face plonge sur le village. On voit comme en plein jour. Et la lune voit tout aussi... Elle voit Prudent Dufour quitter, enfin, les abords de la grange et se diriger vers le « fourni » où il entre.

Puis, elle le voit sortir aussitôt, quelque chose serré dans ses bras, comme un gros quartier de pain, un demi-pain au moins... Et, de ma fenêtre, immobile, horrifié, je vois, moi, et la lune aussi, Prudent Dufour pénétrer dans la grange où doivent dormir l'homme et l'ours.

Les nerfs agacés, ne pouvant rien supporter, je fermai les yeux... et c'est comme si je me serais endormi pour toujours.

Tout à coup, je sentis comme si je lançais un cri, en ayant entendu un autre, horrible, venant de la grange des Dufour. Le temps de réaliser que j'avais bien crié, et mon père et ma mère étaient près de moi, tout dolents, tout soins. Je leur racontais, comme un rêve, ce que j'avais vu et entendu.

L'on courut chez Dufour, on réveilla la famille endormie. Prudent n'était pas à la maison...

Dans la grange, à la lueur d'un fanal, l'on vit ce spectacle : l'homme avait presque assommé la bête d'un coup de son bâton sur la tête. Sa bête qui le faisait vivre, elle gisait là, presque inconsciente, la tête posée sur une botte de paille

et le museau collé sur des miettes de pain, pendant que l'homme était penché sur un petit garçon... et pleurait, cherchant à éteindre le sang qui s'échappait d'une large blessure à la gorge de l'enfant.

Prudent Dufour mourut, le lendemain, à l'heure de l'Angélus du soir, à la minute même où, la veille, la bête homicide dévorait son misérable quignon.

Dans la brume

C'était un de ces beaux paysages de mer qui remplissent les yeux, pleinement, le cœur, l'âme, mais que l'on se sent impuissant à décrire parce qu'ils sont trop grands ; inexprimables avec les mots dont on se sert d'ordinaire pour les choses que nous voyons souvent et qui accompagnent le traintrain de notre vie journalière. Tout d'abord, de toute part surgissaient aux alentours de gigantesques profils de pierre, des figures énigmatiques et colossales, une irrégulière dentelure de rochers et de crans couronnés de sapins que saupoudrait une neige récente. Il y avait, en arrière, tout un demi-cercle de ces choses grises, vert sombre et blanches. Puis, en avant, c'était toute une immensité de vieux bleu et de glauque : la mer.

La chaloupe de pêche, la « Sainte-Anne » sortait en belle allure du port de Percé. La mer

était belle et la brise, soufflant de l'ouest, enflait la voile du bateau qui filait vers la haute mer. Des vols de mouettes tourbillonnaient ainsi qu'une neige vivante, dans la transparence ambrée de l'atmosphère :

« Nous aurons du beau temps, Jos., fit Jean Blais, le capitaine de la barque, qui ayant fini de fixer à l'arrière la drisse de la voile, bourrait sa pipe dans un sac rebondi de tabac.

– De fait que l'beau temps s'continue qu'c'en est une bénédiction ; mais vous avez pas peur d'la brume, patron ?

– Bah ! ça mange pas l'monde ; on connaît ça, la brume, Jos. N'importe, on a au moins pour trois bonnes journées de pêche et on va pouvoir entrer chez nous pour Noël, la chaloupe pleine de poissons.

À la pêche !... à Noël ? C'est l'un des privilèges du climat de cette charmante région de la Baie-des-Chaleurs de prolonger souvent, par les beaux automnes, la saison de la pêche jusqu'aux derniers jours de décembre. Il semble que durant la belle saison la baie prend plaisir à

emmagasiner dans ses vastes profondeurs le trop-plein de la chaleur des beaux jours qu'elle rend ensuite, par petites doses, lorsque sont revenus sur les côtes les grands froids de l'hiver. Et les pêcheurs de cette partie du golfe savent bénéficier de ce caprice de la nature qui veut que quand règne l'hiver dans toute sa rigueur, tout le long des deux rives du Saint-Laurent, un étrange été illumine la baie. C'est comme une réplique de l'été de la Saint-Martin. Mais gare aux brouillards durant cette saison intempestive ! Ils sont terribles, meurtriers ; ils enveloppent comme un suaire. Ils se collent à la peau ainsi que des sangsues et gèlent le sang.

Cet automne-là avait été particulièrement doux. Sur les côtes, l'on avait joui, fin d'octobre, de véritables journées d'été. Les premières neiges n'étaient venues que vers le milieu de décembre. Aussi, la saison de la pêche se prolongeait-elle, dans la baie, à croire que jamais plus elle ne s'arrêterait...

Maintenant le Rocher Percé, qui garde avec tant de fidélité le petit port où s'abrite la flotte de

pêche, était éloigné au point qu'il ne paraissait plus, du large, que comme un minuscule canon de campagne sur son affût. L'âpre échine de la côte et les Murailles, à l'ouest, paraissaient en noir sur le ciel pâli au fond duquel se dessinait encore très nette la silhouette du Mont Sainte-Anne. La chaloupe avait dépassé l'île Bonaventure, asile-mère des oiseaux du golfe, et qui maintenant, au loin, ressemblait à une Salamine bretonne. Vers septentrion, l'on voyait s'égrener, comme les têtes débandées d'un troupeau à la nage, d'innombrables récifs épars le long de la côte et des Barachois, mais dont l'éloignement semblait tenter un rassemblement. Un calme délicieux baignait toutes choses. La houle elle-même roulait par grandes ondes, lentes et pacifiques. Le ciel profond, d'une amplitude immense, se recourbait en voûte, semblait-il, au-dessus de la baie.

La « Sainte-Anne » maintenant filait d'une allure égale, un peu inclinée sur son flanc gauche, traînant derrière elle un fin sillage que le soleil déjà haut faisait reluire comme une coulée d'or, et projetant en avant de la proue, la silhouette

élégante de la voile harmonieusement gonflée.

Jean Blais, béatement, tout en manœuvrant par légers coups de barre, fumait sa pipe, assis à l'arrière, pendant que son compagnon, Jos. Thibault, se tenait accroupi dans l'ombre de la voile, les coudes appuyés au plat-bord. Pour l'instant tous deux se taisaient. À vivre constamment dans les mystérieuses solitudes du large, les pêcheurs de la côte, fils, d'ailleurs, d'une race taciturne, prennent à la longue des habitudes quasi monastiques de silence. Durant tout un jour, deux pêcheurs, à part les indications nécessaires pour la manœuvre, ne prononceront peut-être pas cinq paroles.

Mais le temps est si beau, si joyeux, qu'il finit par délier les langues.

« M'est avis qu'on va faire une belle pêche, Jos... On va aller aussi au large que possible, si tu veux, hein ?

– Comme vous voudrez, patron... Mais faudra aussi prendre garde à la brume, vous savez. Ça prend, des fois, comme un coup de fouet.

– Le diable t’emporte avec ta brume ! On dirait qu’t’as peur, ma foi ! »



Depuis douze heures, la « Sainte-Anne » se laisse faiblement dériver par les flots, tout au large de la baie. Jean Blais et Jos. Thibault ont localisé un abondant banc de morue et pêchent sans arrêt. Partout, de chaque côté, c’est du bleu, infiniment. L’air est d’un calme plat, étonnant en ces parages, et doux, comme au printemps dans le petit port de Percé. De temps en temps, Jean Blais donne un brusque coup de barre qui ramène la chaloupe éloignée, au point choisi. Arrivés le soir au « banc », ils ont fait tout de suite une grosse pêche, et, pour passer la nuit, ils ont dormi à tour de rôle dans la « cambuse » de la chaloupe. La pêche du matin a été également bonne. Au fond du bateau, le poisson capturé palpète vaguement encore avec un bruit doux d’écailles gluantes et de nageoires soulevées, d’efforts impuissants et mous, et de bâillements dans l’air

mortel... La palpitation d'agonie des derniers capturés s'accroît au moindre roulement du bateau ; et de ce flot d'argent de bêtes une odeur forte, une saine puanteur de marée monte du fond de l'embarcation. Les deux pêcheurs la hument comme on sent un bouquet de roses...

Sur la mer plate, tendue comme une étoffe bleue, luisante, aux reflets d'or et de feu, s'élève, là-bas, du côté de l'océan un nuage noirâtre sur le ciel rosé. Et, au-dessous, les pêcheurs distinguent un steamer qui paraît tout petit, et si loin... Mais il semble maintenant, tout à coup, que l'horizon n'a plus de forme. Des quatre côtés, il se déroule comme une lourde étoffe. Ici et là, sur la mer, il y a comme des fumées que le vent refuse d'emporter. On dirait une mer morte, déjà entourée d'un suaire blanc. Vers dix heures, ce fut, par toute l'étendue de l'eau, une clarté triste, infinie ; une lumière si pâle qu'on l'eût dit éteinte. Au fond du ciel, le soleil avait l'air d'une figure de l'autre monde ; et il n'avait plus ni forme ni couleur. Il semblait que ce fut comme un spectre de soleil. La mer et le ciel étaient comme fondus l'un dans l'autre. On aurait cru, en

ce moment, qu'on n'eut pu voir, à deux encablures, un navire passer. Pourtant, en écarquillant bien les yeux, en réalité, l'on pouvait encore apercevoir, mais si loin, si écrasé, le Mont Sainte-Anne. Mais on ne le vit plus bientôt ; et ce ne fut pas long. Visiblement, des brumes se mirent à onduler devant, qui le cachèrent. Ici et là, de sveltes colonnes blanches surgirent de l'eau, de tous les côtés, longues et pâles, dans la solitude endormie de la baie et du fleuve.

« Patron, j'm'en doutais, v'la la brume !... Ça dure, des fois, longtemps, en hiver.

– T'as raison, Jos., c'est le brouillard... La sacrée brume, elle nous prend en traître. Faut espérer que ça sera pas long. »

Maintenant, des centaines et des centaines de colonnes blanches jaillissaient des eaux, tout alentour, montaient droit au ciel, retombaient en s'élargissant et s'étendaient sur la mer dans toutes les directions, glissaient de part et d'autre, comme des rideaux sur des tringles.

« Ça y est ! Nous v'la d'dans, fit entendre Jean Blais.

– Et ç'en est une rude, répondit le compagnon. Je me sens déjà gelé...

Leurs grasses voix, rauques et traînantes, éveillaient dans les creux sonores de l'espace des bruits étranges, des échos inusités, comme sortant du fond des eaux, répétant chaque parole. Ou bien, c'était comme si l'on eut parlé, la bouche dans une ouate floconneuse. Et de fait, l'ouate transparaissait autour des pêcheurs, avec des effets de mirage. Elle formait au-dessus d'eux comme une voûte opaque et molle, très profonde.

Et alors, ce ne fut pas drôle.

De minute en minute, le brouillard s'intensifia, devenant bientôt à « couper au couteau ». Tout devint blanc, partout, couleur de lait. On ne voyait plus même l'eau. Et la chaloupe semblait comme suspendue dans l'air ; une barque endormie dans la nuit ; un vaisseau fantôme glissant dans l'immensité. À peine si les deux pêcheurs, pourtant rapprochés, se voyaient l'un l'autre. Et les voilà tout à coup transis, grelottants, malgré les larges capots de cuir doublés de fourrure qui les recouvrent. Le

brouillard devint âcre comme une fumée dans de la terre neuve ; et il fait tousser les deux hommes. C'est grave. Dans le peuple des marins du golfe, un homme que la brume fait tousser est un homme fini. Jean Blais et son compagnon eurent le sentiment de ce dicton désagréable.

Est-ce le brouillard éternel qui s'est ainsi étendu sur la Baie des Chaleurs ? Est-ce le néant qui les prend, puisqu'il n'y a plus rien qu'eux seuls, dans l'air ? – ils ne voient plus même leur barque dans l'infini silence et le vide infini. – Est-ce le jour encore ou la nuit déjà ? Ils ne savent. Ils ont perdu peu à peu le sentiment du temps et ils se sentent comme hors de la vie réelle. Ce qu'ils se disaient encore, de temps à autre, était comme des mots vides de sens qui tombaient dans un silence si vaste, si absolu, qu'ils en avaient peur. Les légères trépidations de la chaloupe, au passage des flots, leur étaient à peine perceptibles. On eut dit le bateau figé sur place. Ils avaient cargué la voile. Et le brouillard maintenant pénétrait leurs vêtements de cuir. Des filets d'eau glacée dégouлинаient le long de leur corps. Bientôt, ils sentirent comme une sorte

d'ivresse leur gagner le cœur : l'ivresse du froid, du silence. Ils entendaient, tantôt des plaintes, des cris, des meuglements, de grands appels rauques, des bruits immenses et mystérieux ; et tantôt il leur semblait que la barque oscillât, tournât sur elle-même, comme en détresse, sur une mer démontée ; et leurs mâchoires claquaient de peur. Tout leur corps, pris d'un frisson de fièvre, se mettait à trembler.

Jean Blais, depuis longtemps, n'avait plus la force de donner le coup de barre instinctif pour remettre le bateau en place. Et celui-ci s'en allait à la dérive, on ne sait où. Plus de jalon, plus de point de repère ; pas plus pour la distance que pour le temps. C'était le néant de toutes choses. Ni jour, ni nuit ! Ni terre, ni eau ! Depuis combien d'heures, combien de jours était-on anéanti dans ce gouffre d'air gelé ? Une heure seulement ? Un jour, deux jours, peut-être ? On ne sait. La « Sainte-Anne » dérivait comme dans une éternité...

Est-ce encore une hallucination ? Sous le souffle très léger d'un coup de brise subit, l'on

vient d'entendre le son d'une cloche. C'est comme un glas de songe. Les tintements tombaient, espacés, monotones, avec de lourdes vibrations qui allaient se perdre, au loin, dans la profondeur de l'immensité vide.

« Là !... Là !... râla Jos. Thibault, levant vaguement un bras dans le blanc.

– Aux rames, Jos. ! » fit Jean Blais qui grelottait de tous ses membres.

Et les deux hommes, fiévreux, tremblants, se mirent à ramer au hasard dans la direction d'où venait le son de cloche que l'on continuait d'entendre vaguement. Il s'arrêta bientôt, puis, ce fut, de nouveau, le silence, énorme, lourd, assommant. Les deux pêcheurs continuèrent de ramer machinalement, sans but. L'exercice physique qu'ils déployaient les réchauffait, leur faisait du bien ; et ils ramaient pour permettre au sang que le brouillard figeait dans leurs veines de circuler...

« Ah !...encore ! Tu entends, Jos. ? » fit le patron.

Le même son de cloche se faisait entendre, mais plus clair, plus distinct, comme plus rapproché. Cela venait de l'est, évidemment, il n'y avait plus à douter. Mais c'était encore comme un angélus voilé. Dans ce silence, ce son de bronze clair était comme une chose insolite, une espèce de sacrilège. On lui pardonnait parce qu'il était un son de cloche auquel on prête l'oreille toujours avec complaisance.

À cet appel répété d'une cloche inconnue, il y avait maintenant sur les visages ravagés des deux malheureux pêcheurs une expression de joie qui n'était pas seulement due à la tiédeur qui se répandait dans leurs veines sous l'effort physique. Non, ce qui éclairait ainsi, d'un air de fête, ces mines harassées, c'était surtout ce bruit de cloche, entendu là, dans ce silence des eaux et de la brume. Comme il y a dans les mots les plus simples une vertu de contentement ou de tristesse, l'on éprouve dans des sons ouïs à certaines minutes, en certains lieux, des sentiments analogues qui nous font représenter toutes sortes de choses aimées. En cette veillée de Noël, – ou l'avant-veille, on ne savait, – cette

cloche évoquait une modeste chapelle où se déroulait parmi les vieux chants, le mystère de la messe de la Nativité. Mais on ignorait s'il était nuit ou jour, toujours plongé dans ce lac de lait.

Et Jean Blais et Jos. Thibault ramaient toujours, à tour de bras maintenant, les forces étant revenues avec le sang plus chaud, avec l'espoir d'une réalité.

Et voilà que tout à coup un saut de brise froide les frappe au visage. Ils ont l'impression de sortir d'un souterrain humide dans l'air du dehors ; ou bien, ils se sentent comme réveillé d'un long sommeil. Le blanc qui les enveloppe depuis si longtemps se dilue, devient gris. Ils aperçoivent des ombres, en avant d'eux. Puis, là, ô miracle, des lumières pâles, voilées, qui semblent lointaines ! Et la cloche, la bienheureuse cloche, une troisième fois se fait entendre, mais, cette fois, claire, réelle.

« Troisième coup de la messe ! » fit sentencieusement Jos. Thibault.

Et c'était vrai. La chaloupe des malheureux pêcheurs de Percé, à la dérive pendant trois jours

dans la Baie des Chaleurs, perdue dans le brouillard, abordait le rivage de la pointe extrême du Nouveau-Brunswick, juste au moment où la cloche de l'église du village de Miscou, appelait pour la troisième fois, dans la nuit noire, les fidèles à la messe de minuit.

Le vieux cheval

« Fait beau, hein, père Dufour ? »

Une énorme bouffée de tabac vert qui faillit m'asphyxier s'échappait de la bouche du bonhomme tournant la tête pour répondre sans presque me regarder :

« Oui, mé on est pas loin sans qu'i mouille ; l'air est nordet ; r'gardez l'coq du clocher, là-bas... »

Dans le flou de l'horizon, on voyait pointer, comme au milieu de la route qui filait tout droit devant nous, la flèche effilée du clocher d'Albanel ; et le coq, effectivement, tournait le panache de sa large queue de bronze doré à l'opposé du « nordet ».

C'était un beau matin de fin de juin. Encore que le soleil fut déjà assez haut, la fraîcheur nocturne était sensible et toute la campagne

semblait un lac frais aux ondes bienfaisantes. Mais on sentait qu'il allait faire chaud durant le jour. La pureté d'un grand ciel pâle s'épandait par toute l'étendue des champs jusqu'aux lointains un peu brumeux que masquaient des coteaux finement dentelés. Tout était vert partout ; vert foncé ou vert pâle selon la nature des semences qui sortaient de la terre.

Le père François Dufour était appuyé au chambranle de la porte basse de l'étable et fumait, à petits coups secs des lèvres, une âcre « verrine » dont il venait de bourrer son brûle-gueule de plâtre et qui répandait, dans un rayon de dix pieds alentour, une odeur de feuilles de blé d'inde roussies. Il regardait, droit devant lui, sans voir, sur la route. Il ne m'entendit pas approcher sur le sol durci, feutré de fumier. Il ne se « blousa » pas ni ne tressauta de surprise quand, parvenu dans la zone de la « verrine », je l'interpellai sur le temps qu'il faisait. Nos paysans bas-canadiens, qui en ont vu de toutes les couleurs et de toutes les formes, ne s'excitent pas facilement. Ils savent, en toute occasion, garder leur sang-froid et ils sont les dignes descendants

de ces Gaulois qui ne craignaient qu'une chose : que le ciel ne leur tombât sur la tête. La grêle et les gelées d'août, qui gâtent leurs récoltes, seules peuvent les émouvoir à moins que ce ne soient les pluies prolongées pendant la fenaison.

À quelques pieds devant nous, au bord de la route, la terre brune d'un champ de labour frais disparaissait presque sous le tapis vert pâle d'une herbe qui était de l'avoine en puissance, déjà longue d'un bon quart de pouce. Une clôture de perches de cèdre mettait brusquement fin, de notre côté, au domaine des avoines ; et, à partir de là, jusqu'à nous, c'était la cour de l'étable où le fumier faisait, sur l'herbe qui s'obstinait à pointer quand même, des taches jaunes et brunes. Près de la clôture, une charrue gisait sur le flanc et les rayons du soleil, qui surgissait en arrière des bâtiments, faisaient reluire de mille feux, son soc usé par le frottement de la terre. Un jeune veau blanc marqué de taches rousses s'amusait, pour l'instant, à « faire ses dents » sur l'un des marcherons de la charrue. Au milieu de la cour, une grosse poule jaune s'avavançait vers nous avec méfiance, les yeux curieux et inquiets, voulant

atteindre, sans accident, un tas de fumier sec tacheté de grains d'avoine ; avançant pas à pas, avec d'infinies précautions, elle posait avec prudence sur le sol, tantôt une patte, tantôt l'autre, l'une après l'autre un instant repliée. De temps en temps, elle frappait la terre d'un coup de bec brutal pour saisir un grain invisible...

Le veau se mit à ronger avec tant de rage le bois de la charrue que le père François, pris d'inquiétude, se baissa, ramassa à ses pieds une motte de terre dure et la lança vers l'animal. En trois ou quatre bonds fous, celui-ci, la queue horizontale au dos, dévala et disparut derrière l'étable tandis que la poule jaune s'ensauvait aussi, buttant à chaque pas, striant l'air de cris de gonds de porte mal graissée, ce qui fit grogner d'inquiétude une « portée » de goretts qui s'empiffraient, d'un autre côté de la cour, dans l'auge maternelle.

Le père Dufour secoua sa pipe sur le rebord de la porte qu'il n'avait pas quittée, la fourra encore chaude dans une poche de sa veste de grosse laine brune, puis m'invita à visiter son domaine.

C'était l'étable, la grange, la porcherie, la bergerie et les cours qu'il entretenait avec un soin particulier. Il y passait tout son temps depuis plus d'un an. L'été, il rôdait sans cesse d'une bâtisse à une autre, soignant les poules, les porcs et les veaux. L'hiver, pendant de longues journées, il s'enfermait dans la tiédeur de l'étable. Il y retournait, parfois, le soir, parler à ses bêtes comme à des êtres humains, leur confiant les peines et les regrets que lui causait l'usure de son vieux corps qui s'affaiblissait avec l'âge. Les bonnes bêtes de l'étable semblaient comprendre le maître et l'une d'elles, des fois, tournait lentement la tête vers lui et répondait par un meuglement attendri qui remuait comme une plainte humaine. Et, dans cette atmosphère d'où s'échappaient de chaudes odeurs de litières et où l'on ne percevait que le son mât et rythmé des mâchoires qui rinchaient et le bruit des chaînes aux anneaux luisants sur le rebord des mangeoires, le père Dufour était heureux et son âme de vieux terrien goûtait des moments d'ivresse.

Nous traversâmes la « batterie » de la grange.

Les « tasserries » étaient vides, pour le moment, du grain et du foin que devaient remplacer, jusqu'au prochain engrangeage, des instruments aratoires et des voitures d'hiver tournées sens dessus dessous, les timons en l'air. Puis, après avoir passé à travers la bergerie déserte d'où s'échappait une odeur âcre de fumier moisi, nous nous trouvâmes en arrière des bâtiments.

Dans un enclos grand comme un drap de lit, séparant les bâtisses d'une prairie qui s'étendait jusqu'au milieu de la terre dont le « trécarré » de taillis vert marquait, au loin, le bout, j'aperçus comme un fantôme de cheval. L'apparition se tenait debout dans un coin de l'enclos. On eut dit une brassée de fagots placée sur quatre piquets fichés en terre.

« Il vit ?... demandai-je au père Dufour, par manière de plaisanterie.

– Oui, mé j'cré ben qu'i en a pas pour longtemps à vivre, l'pauv' vieux Blond », répondit sérieusement le bonhomme.

Et, comme je lui fis remarquer qu'il ferait acte d'humanité en mettant fin aux jours de cette

pauvre bête, le père Dufour s'arrêta soudain et me regardant fixement dans les yeux :

« Tuer l'Blond ; ah ! mon ami, vous savez pas c'que vous dites là... Tuer l'Blond !... »

Et le vieux s'approcha du squelette équestre. Il arracha, au passage, une touffe de mil mêlé de trèfle alciue qu'il lui tendit, après quoi il lui caressa amoureusement les quelques longs et rudes poils qui restaient encore de la crinière ; puis il murmura, ému :

« Ais pas peur, va, mon pauv' vieux Blond ; tu mourras d'ta belle mort... Tu souffres pas, hein, icitte... Tu sais comme j'ai ben soin d'toé... » Et se tournant vers moi :

« C'é pour l'Blond qu'j'ai fait c'p'tit clos ; c'é ben à lui ; il est ben, icitte, à l'ombre d'la grange. Y a du soleil seulement in peu l'matin. L'hiver passé, c'é lui qu'avait la meilleure place dans l'écurie ; i avait la « barrure » du fond. J'lui donnais tous les jours sa portion d'avoine. Il est pas capable d'en manger, asteur, à cause qu'i a presque pu d'dents... »

Et le père Dufour donna quelques petites tapes amicales sur la croupe étique de la bête :

« Pauv' Blond, va... dire qu'j'ai voulu, in jour, l'tuer, comme on m'l'conseille encore aujourd'hui... Ça, c'é-t-ane histoire, ajouta-t-il, en se tournant vers moi ; j'm'en vas vous la conter, si vous voulez... »

Nous allâmes nous asseoir sur une pagée de clôture de l'enclos à Blond. Le père Dufour reprit sa pipe, la rebourra de son odorante « verrine », l'alluma et, après avoir, en quelques petits coups rapides des lèvres, tiré une abondante fumée bleue, commença :

« C'était l'année dernière, au commencement d'l'été, il y avait longtemps qu'les enfants m'tannaient avec l'Blond qu'était comme vous l'voyez ; ils prétendaient qu'i était bon à rien, qu'i prenait d'la place dans l'étable et qu'i était embarrassant. La femme s'en mêlait aussi : « C'est pas chrétien, qu'elle m'disait, d'laisser vivre plus longtemps c'te pauv' bête qui serait bin mieux morte, j't'assure. » J'résistais tant que j'pouvais ; l'idée d'tuer Blond m'chavirait

l'esprit et j'en étais malade rien qu'à y penser. Toujours est-il qu'un bon matin, à force d'm'faire bâdrer par la créature et l's'enfants, j'm'suis décidé à la chose.

« I faisait un temps quasiment pareil comme aujourd'hui, même qu'l'air était nordet puisqu'j'm'rappelle avoir r'gardé l'coq avant d'partir... Comme un homme qu'allait commettre un crime, j'voulais pas qu'personne ait connaissance d'la chose et j'avais décidé d'm'en aller jusqu'au trécarré avec Blond. D'fait, nous v'là tous les deux partis d'l'étable, moé en avant avec mon fusil su l'épaule ; lui, i m'suivait comme un enfant ; j'marchais pas vite à cause qu'la pauv' bête butait quasiment à chaque motte de terre qu'on rencontrait...

« Comme on marchait, j'm'amusais à r'garder partout alentour. I faisait un vré beau temps ; l'grain dans les champs était d'jà long comme l'doigt et quand on a traversé ma prairie du Ruisseau, l'harbe était si drue qu'on semblait pas, en marchant, toucher la terre. J'm'rappelle que, comme je m'retournais, pour voir si l'Blond

suivait, j'ai vu la pauv' bête essayer d'happer une gueulée de c'te bonne harbe... D'fait qu'l'année dernière, on a eu une récolte sans pareille de foin...

« On marcha encore pendant qu'que temps, l'long des champs, et on est arrivé au trécarré. Là, c'est du bois vert. I a, entre c'bois et mon dernier champ, un' p'tite clairière ous'que j'mets, l'été, les veaux en pacage. J'mis Blond au bord du bois et j'm'en sui' tallé à l'aut' bout d'la clairière. Blond s'tenait dret su ses pattes, comme vous voyez là. J'pris mon fusil que j'mis pas mal de temps à charger et à ajuster, comme vous pouvez bin l'penser. Mais i fallait bin en finir... J'tremblais comme une feuille ; j'épaule et j'vise... J'étais à vingt-cinq pas quasiment de Blond. Par quel adon, j'm'l'demande, mais v'la-ti pas qu'mon ch'val, juste à c'moment-là, tourne la tête d'mon côté et qu'i m'regarde juste comme j'allais tirer. J'vois ces deux bons grands yeux vitreux qui m'r'gardaient. On aurait dit que la pauv' bête pleurait... Ah ! quand j'y pense ! J'ai vu, dans ces yeux-là, toute l'histoire d'ma terre ; et j'm'mis à pleurer quasiment, moé itou...

« L'Blond avait alors vingt-cinq ans et il y avait eu juste vingt-cinq ans, l'année passée, qu'j'ai acheté ma terre qu'était en bois d'bout et su laquelle j'voulais établir mes garçons ; et c'est pour ça qu'j'avais vendu ma terre du village, qu'était faite d'in bout à l'autre. J'ai élevé Blond ; c'était, dans ce temps-là, un beau poulain et c'est avec lui qu'j'ai ouvert c'te terre. J'étais déjà pas une jeunesse et j'vous assure qu'on en a arraché. C'était une terre dure ; du bois partout, des savanes, des fardoques, des aulnes d'in bout à l'autre. I a fallu tout arracher ça, tout égoutter ça, labourer ça, semer ça... R'gardez la maison là-bas, c'est fait du tré carré à la route. C'qui en a du travail là-d'dans ! Et c'est avec Blond qu'j'ai fait tout ça. L'été, on faisait d'la terre, on labourait, on harsait. Puis, on faisait les foins et les récoltes ; ensuite, v'naient les labours d'l'automne et on faisait encore d'la terre jusqu'aux premières neiges. L'hiver, on charriait du bois ou ben on mettait Blond sur le haspor du moulin à battre et marche, marche, marche toute la sainte journée, pour batte l'grain d'la récolte. Pendant c'temps-là, les jeunesses avaient grandi ;

les garçons s'étaient mis à aller voir les filles au village.. Des soirs, après une grosse journée de battage ou de charriage de bois, i fallait atteler Blond encore et descendre à l'église. C'est avé Blond qu'les garçons ont fait leur jeunesse. I en a deux qui sont mariés, asteur, et c'est avé lui encore qu'on a la terre c'qu'elle est ; all'a travaillé, la pauv' bête, pendant vingt-cinq ans, jour et nuit, on peut l'dire. Tous ces champs qu'vous voyez jusqu'à la maison, c'est Blond qu'a fait ça ; la maison, la grange, l'étable, c'est lui qu'en a charrié l'bois ; c'est lui qu'a marié mes deux garçons qu'ont des enfants ; c'grand champ d'blé qu'vous voyez s'étendre jusqu'à la route, c'est l'Blond qui l'a essouché pendant quasiment trois ans de suite. J'l'attelais su'l'grappin aux souches à cinq heures du matin et j'l'dét'lais à huit heures du soir quand on voyait pus rien... et tire don, mon Blond, tire don, toute la journée ! Faut dire aussi que j'lui ai jamais donné un coup d'fouet mal à propos. Des fois, j'ai vu qu'i y avait pus d'avoine dans la grange pour lui donner, le soir, après sa journée ; eh, ben ! j'en avais tellement pitié qu'j'allais lui

porter des tranches d'mon pain que j'gardais pour lui au souper. Avec un bon botillon d'foin, ça lui f'sait passer la nuit et i était prêt à r'commencer l'lendemain matin...

« Eh ! ben, c'est tout ça qu'j'ai vu dans les deux grands yeux d'mon Blond quand i s'est r'tourné envers moi pendant que j'visais pour l'tuer.

« Qu'est-ce qu'vous auriez fait à ma place ?

« Mon fusil est tombé d'mes bras ; j'avais les yeux mouillés... J'ai été prendre Blond par la crinière et j'ai descendu avec lui jusqu'à la maison. La femme, les enfants, les voisins ont ri d'moé, mais j'en ai pas fait d'cas. Eux aute's savaient pas c'qui s'était passé, en haut, au tré carré. J'leur ai jamais conté ça. Moé, j'savais c'qui s'était passé et c'est pour ça qu'j'ai juré qu'Blond mourrait d'sa belle mort... »

Et le père Dufour s'approcha de nouveau de ce fantôme de cheval qu'était devenu Blond. Il lui caressa, pendant quelques minutes, sa longue tête exsangue et murmura :

« Entends-tu ? on voudrait encore que j'te tue,
pauv' vieille bête. »

Une chasse-galerie moderne

La fête de Noël menaçait d'être triste au Camp-au-Bouleau, sis au bord du lac de la Belle-Rivière, dans les limites saguenayennes de la compagnie Price Bros. Là, depuis deux ans, vu l'importance centrale de l'endroit, l'on avait établi une base d'hydravions pour les fins de protection des immenses « limites » de la compagnie, dans le Haut-Saguenay.

L'on avait déjà annoncé, au début de l'hiver, que la messe de minuit allait être célébré au Camp-au-Bouleau et, depuis une semaine, l'on se préparait à ce grand événement qui devait amener des hommes de tous les camps environnants. Dans la journée, en effet, il en était arrivé même de la Rivière-aux-Écorces. Mais voilà qu'au milieu de l'après-midi de la veille de Noël, on avait appris que le missionnaire, tombé subitement malade dans un camp de la

Métabetchouan, se trouvait dans l'impossibilité de se rendre au Camp-au-Bouleau pour la messe de la Nativité.

Aussitôt, un nuage de tristesse avait plané sur le « campe »... Ce soir-là, après le souper, ils étaient là, une quarantaine qui, assis autour du poêle, fumaient silencieusement leur pipe, les plus « jassants » exprimant en leur rude langage la désillusion que tous ressentaient. Oui, en effet, la Noël allait être bien triste. Pas de messe de minuit, partant, pas de réveillon ! Un soir comme les autres soirs, quoi ! La rentrée de bonne heure au « bunck room », le sommeil tardif, coupé de ronflements sonores et peuplé de rêves, cette nuit, probablement plus joyeux, parce que la réalité était plus triste.

L'on s'était pourtant bien préparé.

La veille, deux claireurs du « campe » qui, depuis le matin, étaient occupés à layer une futaie, avaient tué un jeune orignal qui vagabondait joyeusement à la lisière d'un hallier de sapins, et l'avaient traîné au camp où ils avaient été reçus par les cris de joie de tous les

hommes. Ce beau coup de fusil avait été, en effet, d'autant plus apprécié que, cet hiver-là, l'original était rare dans cette partie du Haut-Saguenay et que cet animal, aux formes élégantes et à la robe d'un beau brun tirant sur le gris vers les flancs, tombait dans le camp, la veille de Noël. Quel succulent réveillon alors ! Ce coup de fusil était providentiel. Comme il allait faire oublier les salaisons du menu ordinaire et les « frigousses » au lièvre dont on était, à la fin, ennuyé.

Et l'on avait aussitôt donné au « cook », le père Phydime, l'ordre de « débiter » l'animal. Le « cook » ne s'était pas fait prier longtemps, du reste, et, le matin même, l'opération s'était prestement faite.

Puis, dans la journée, des hommes restés au camp pendant que les autres bûchaient, étaient allés chercher des brassées de branches de sapin, tant qu'ils pouvaient en apporter. Le soir, quand les bûcheurs arrivèrent, ils avaient eu de la misère à reconnaître leur « campe ». Les quatre pans et les plafonds étaient littéralement tapissés de rameaux de sapin qui odoraient, remplissant la

gorge d'une saveur violente. L'on se serait cru sous le couvert d'un fourré de résineux. Au fond de la pièce, l'on avait dressé un autel fait d'une table surélevée et surmontée d'un banc accoté au mur, le tout couvert comme d'une épaisse tapisserie de branchettes de résineux pressées, tassées comme une toile de lin tendue sur le cylindre d'un métier à tisser. Du milieu du banc, formant étagère pour les cierges, s'élevait jusqu'au plafond une grande croix brune composée de longues ramilles de bouleau, fines comme des pailles de blé et artistement tressées, pur chef-d'œuvre de vannerie fabriqué par l'habile père Phydime. Enfin, formant demi-cercle au-dessus de l'autel, étaient pendues, en guise de lampions, des boîtes de conserves vides dans lesquelles l'on avait fiché des bouts de cierge, que l'on devait allumer seulement à l'heure de la messe de minuit...

Et tout cela était maintenant peine perdue. Vrai ! les hommes du Camp-au-Bouleau ont raison d'être tristes et de ne plus finir de bourrer et de mélancoliquement rebourrer leurs pipes !



Il y avait là, parmi ces quarante hommes, le père Toine Gauthier et le père Joe Morin, deux vieux bûcheurs qui n'avaient presque jamais de leur vie quitté les forêts du Saguenay. Ils avaient bûché dans tous les camps, depuis le haut de l'Asshuapmouchouan jusqu'aux dernières limites des Bergeronnes. Comme ce silence lourd des hommes leur pesait au cœur, ils s'étaient mis à raconter leurs souvenirs de jeunesse dans les chantiers, autrefois, alors que toute la région était couverte par la forêt et qu'il n'y avait pas seulement trace d'une paroisse ; « excepté peut-être à Chicoutimi et à Roberval, racontaient-ils, on ne voyait, ici et là, que quelques cambuses de colons ».

« En ce temps-là, contait le père Toine Gauthier, dans les chanquiers, nous aut's, les jeunes, on croyait dur comme fer à la chasse-galerie, vous savez ; c'te manière d'voyager dans l'air avec des canots d'écorce que le

« guabe » menait à la pince, soi-disant entre nous aut's. Vous savez, c'était des blagues, tout ça. Quant à moé, y a ben trente ans que j'cré pu à ces affaires-là...

– Eh ! ben, moé, Toine, j'y cré encore, avait tout à coup lancé le père Joe Morin, au grand amusement des hommes qui commençaient à se déridier. Y a d'la chasse-galerie 'core, au jour d'aujourd'hui, continuait Joe Morin ; en tout cas c'qu'on peut voir, c'est pire que d'la chasse-galerie du temps passé qu'on veut pu croire à cause qu'on s'pense trop fin. »

Et le père Joe Morin lança un jet de salive au loin, sur le parquet du « campe » pendant qu'il jetait un regard de défi du côté de Toine Gauthier.

Les hommes, prévoyant quelques bonnes histoires, approuvaient de la voix le père Joe Morin.

« On peut toujours pas nié c'qu'on a vu, quoi ! continua ce dernier. Et moé, j'vous dis qu'j'en ai vu, allez, des affaires de chasse-galerie... Tenez, un jour, non, un soir d'la Sainte-Catherine, dans un « campe » ous qu'nous étions, l'long d'la

rivière Shipshaw qui s'trouve, asteur, dans l'comté d'Chicoutimi, on s'est-ti pas mis en frais d'aller cri nos blondes à Chicoutimi, en canot, dans les airs !... On a dansé anne grand' partie d'la nuite dans le « campe » et on est ensuite allé r'conduire les demoiselles ; çà, creyez-moé, ou creyez-moé pas, c'est la pure vérité. »

Et le père Joe Morin, tout fier de l'intérêt qu'il portait, alluma tranquillement sa pipe qui s'était éteinte.

Les révélations stupéfiantes du père Joe avait provoqué un grand silence dans tout le camp. Mais voilà que, tout à coup, l'on entendit une voix :

« J'vous crois, moi, père Joe ; il y a des choses bien plus étonnantes aujourd'hui... »

Tous les hommes se retournèrent vers Tommy Smith qui semblait parler très sérieusement.

Tommy Smith était un aviateur qui, ses randonnées aériennes terminées au camp Borden, dans l'Ontario, avait été engagé par la compagnie Price pour venir mettre ses machines en

hivernement à la station du Lac-de-la-Belle-Rivière. Il était arrivé au Camp-au-Bouleau depuis quelques jours, et, sa besogne terminée, il avait décidé de passer l'hiver au Camp-au-Bouleau, en s'engageant en qualité de « time keeper ».

Comment Tommy Smith, un garçon intelligent, qui avait de l'instruction et qui avait vécu longtemps dans les villes, pouvait-il approuver les lubies du père Joe Morin ?... C'est ce que les hommes se demandaient.

Joe Morin se sentait fier d'être appuyé par l'esprit le plus cultivé du « campe ». Aussi, est-ce encore avec plus d'énergie qu'il professa sa foi en la chasse-galerie, malgré les airs scandalisés de Toine Gauthier et les lazzis des autres.

Comme il était huit heures seulement et que personne n'avait sommeil, avec la permission du « foreman », l'on décida de veiller tout comme si l'on avait à attendre la messe de minuit, et même de réveillonner ensuite... L'on proposa de jouer aux cartes, et aussitôt on organisa plusieurs tables de « quat' sept », ceux qui ne savaient pas ce jeu

se contentant de la « brisque à quatre ».

Pendant le remue-menage que provoqua la mise en place des joueurs de cartes, trois hommes sortirent du camp sans que l'on s'en aperçût. C'étaient Tommy Smith et deux claireurs, Fredy Grosleau et Pit Lamarche, à qui l'aviateur avait fait signe de le suivre dehors.

Tommy Smith avait un plan qu'il communiqua aussitôt à ses deux compagnons :

« Il y aura, leur dit-il, une fois dehors, la messe de minuit, ici, ce soir, au Camp-au-Bouleau. J'ai un plan, et vous allez m'aider à le réaliser... Vous voyez le lac ; il est gelé et comme de l'asphalte. J'ai au hangar un aéroplane qui porte trois personnes. Nous pouvons facilement partir du lac, ici, et aller à Saint-Jérôme chercher un prêtre que nous amènerons au camp pour nous chanter la messe de minuit... Ça, mes vieux, c'est de la chasse-galerie !... Nous allons épater les copains et surtout donner raison au père Joe contre Toine Gauthier. »

Les deux claireurs, effrayés d'abord, finirent par approuver le plan de Tommy Smith. Il fut

entendu que Grosleau accompagnerait l'aviateur, pendant que Lamarche resterait au hangar pour aider à l'arrivage des voyageurs.

« C'est l'affaire d'une heure au plus, avait assuré Tommy Smith. La machine est en ordre ; l'air est calme et la lune éclaire comme en plein jour... »

Quelques minutes après, les hommes, acharnés à leur partie de cartes, entendirent un bruit étrange au-dessus du lac. Ils ne s'en effrayèrent pas, croyant à un coup de vent subit.



La nuit était si claire qu'on y voyait, en effet, comme en plein jour. C'était une nuit pleine de lune et glaciale ; une de ces nuits d'hiver sans neige qu'on dirait plus vaste que les autres, où les étoiles sont plus hautes. Le ciel, profond, net et dur, était criblé d'étoiles qu'on eût dites pâlies par la gelée. Elles scintillaient non pas comme des feux, mais comme des cristallisations

brillantes.

Il en était ainsi depuis le commencement de l'hiver. Depuis novembre, à peine s'il était tombé deux pouces d'une neige qui avait aussitôt durcie sous le froid, formant comme un tuf crayeux, dur et rude sous la lisse des traîneaux. Les lacs et les rivières étaient couverts d'une glace épaisse, rude, unie, sans la moindre aspérité.

On conçoit que la machine aérienne de Tommy Smith avait pu démarrer dans les meilleures conditions. Et maintenant elle filait, dans le ciel clair, droit vers Saint-Jérôme. Dans la vaste nuit glaciale et sonore, le vrombissement du moteur faisait un bruit strident dont les bois vides, en bas, répercutaient au loin les échos. Des gens qui circulaient, sur les routes, d'autres qui veillaient dans la tranquillité des fermes, à ce bruit étrange qui venait du ciel, sans doute frissonnèrent d'effroi en interrogeant l'espace où, au milieu d'une semaille infinie de grains luisants et sous le regard narquois d'une lune défaillante au bord de l'horizon, filait en droiture l'aéro de Tommy Smith.

Au bout de vingt minutes, l'aviateur apercevait, au-dessous de lui, les points brillants qui étaient les lumières des maisons du village de Saint-Jérôme. L'atterrissage, au bord du lac, près du village, se fit aussi facilement que le démarrage au Camp-au-Bouleau. Pas une seule aspérité, ni le moindre banc de neige sur la glace du lac Saint-Jean, unie comme un parc d'asphalte...

Quelques minutes après, Tommy Smith et Fredy Grosleau sonnaient à la porte du presbytère de Saint-Jérôme. Trois prêtres veillaient en attendant l'heure des confessions qui précède la messe de minuit :

« Monsieur le curé, fit Tommy Smith au plus âgé des prêtres, il y a là-bas, à cinquante mille d'ici, dans un « campe » du Lac-de-la-Belle-Rivière, quarante hommes qui veulent se confesser et assister à la messe de minuit. Le missionnaire est malade... Qui veut venir le remplacer au Camp-au-Bouleau ? Tout est prêt pour la messe ; nous partons à l'instant... »

On juge de la stupéfaction du curé et de ses

deux compagnons à ces propos étranges de Tommy Smith, qu'ils prirent pour un fou :

« La messe de minuit !... ce soir !... à cinquante milles d'ici ?... ne put que balbutier le vieux curé.

– Vous savez, fit plaisamment l'un des plus jeunes prêtres, en s'adressant à Tommy Smith, nous ne sommes plus au temps de la chasse-galerie dans les chantiers...

– C'est ce qui vous trompe, M. l'abbé... la chasse-galerie d'autrefois a vécu, c'est vrai... Mais il y a la chasse-galerie moderne... M. l'abbé, ajouta gracieusement l'aviateur en s'inclinant devant le jeune prêtre, mon aéro vous attend, ici, tout près... Vous y montez ?... La nuit est belle et, dans vingt minutes, vous comblerez de joie et de bonheur quarante bons bougres de chantiers... »

Les trois prêtres avaient compris. Ils devisèrent pendant quelques minutes entre eux, et le jeune prêtre à qui Tommy Smith s'était adressé, s'offrit à partir.

« Dès demain matin, fit l'aviateur, je vous ramène ici, sain et sauf ; mais, vous savez, il fait froid là-haut et il faut vous envelopper de vos plus épaisses fourrures... Allons, en route, il passe neuf heures et demie ; à dix heures, nous serons au Camp-au-Bouleau. »

Dix minutes plus tard, dans la même sérénité de la nuit glaciale, l'aéro de Tommy Smith passait à mille pieds au-dessus du ruban blanc de la Métabetchouan, filant vers le Lac-de-la-Belle-Rivière.



Les hommes du Camp-au-Bouleau continuaient avec acharnement leurs parties de « quat' sept ». Les physionomies s'étaient quelque peu éclairées et la nervosité d'après souper était disparue. L'on était tout aux cartes et aux pipes, et, sous la fumée de ces dernières, l'on eût pu couper au couteau l'atmosphère de l'intérieur du « campe ».

Un peu avant dix heures, l'on parla de cesser le jeu pour conter des histoires, après quoi l'on réveillonnerait. Car il ne fallait pas penser à faire servir à autre chose qu'au réveillon les rôtis dorés et les « steaks » croustillants du jeune orignal tué par les claireurs.

« Père Joe, cria une voix, une histoire de chasse-galerie là !... »

– Oui, oui, c'est ça... all right !... crièrent tous les hommes... Une histoire de chasse-galerie !...

– Mais, à propos, fit un bûcheur, où est donc Tommy Smith ?...

– Et Fredy Grosleau ? demanda le « cook ».

– Et Pit Lamarche ? interrogea un claireur.

Il y eut un moment d'étonnement parmi les hommes.

L'un dit :

« Je les ai vu sortir quand on commençait à jouer aux cartes... »

– Bah ! fit le « cook », ils sont allés voir à leurs collets aux lièvres.

– Père Joe !... la chasse-galerie !... la chasse-galerie !... » firent tous les hommes.

Et l'un d'eux ajouta :

« Tommy Smith qui cré à ça, et qui s'ra pas icitte ! tant pire pour lui ! »

Le père Joe Morin ne se faisait jamais prier quand il s'agissait de parler des choses du temps passé.

« Mes vieux, dit-il en bourrant sa pipe, vous savez, on voyait pas toujours des choses ben drôles dans la chasse-galerie, non, j'vous assure. Des fois, c'était terrible, allez ! Tenez, j'm'appelle d'une ben triste affaire. C'était comme si c'était hier, et y a ben quarante ans de d'ça pourtant. Pour lors, on faisait un gros bûchage su l'Saint-Maurice, au Camp-de-la-Loutre. J'avais vingt-cinq ans, et y avait ben dix ans qu'j'hivernais dans les chanquiers. J'étais déjà passablement « tough », mais y en avaient qui l'étaient encore ben plus qu'moé. Je m'appelle, par exemple, un nommé Pit Gagné, qu'était pas un « marlot » ordinaire. Dieu ! qu'c'était « tough », c't'animal-là. C'est lui

qu'organisait les parties de chasse-galerie. In bon soir que l'« foreman » était absent, le v'la-ti pas qui dit aux autres : « Faut aller s'charcher une cruche de whisky à Trois-Rivières, et y a pas d'temps à perdre, vous savez... Vous v'nez tout's avec moé, ma bande de poules mouillées !... Y a qu'Tit Joe Morin qui va rester icite pour garder l'campe. Allons, ouste !... »

« Ti Joe Morin, vous savez, c'était moé. J'restis et les v'la partis, 'turellement, dans les airs...

« Su' les onze heures, j'étais sorti prendre l'air à la porte du campe, quand tout d'in coup, v'la qu'j'entends dans l'air un vacarme effrayant. J'lève la tête et j'vois anne tache noire, longue, qui filait en zigzaguant et que des bras en l'air, avec des avirons, m'paraissaient faire toutes sortes de simagrées. C'était l'canot, mes vieux ! I s'en allait dret su anne grosse épinette rouge ébranchée qu'était plantée su in bord du p'tit Lac-à-la-Loutre. Batêche ! que j'm'dis, i vont s'tuer, les bonguignes !...

« En disant ça, paf !... J'ai jamais entendu un

charivari pareil !...

« I paraît, mes vieux, que j'm'étais « ébarroui », à cause que l'endemain, i m'ont dit qu'on m'avait trouvé couché à la porte du campe. Quand j'm'reveillis, l'matin, les hommes déjeûnaient tranquillement, sans dire in mot. Après l'déjeûner, on s'en est allé au bûchage... Savez-vous c'qu'on a trouvé au pied d'l'épinette rouge par ous qu'i fallait passer pour aller bûcher ?... Vous devinez pas ?... Eh ! ben ! vré comme j'sut'icite, vré comme on aura pas la messe de minnute à soir !... Pit Gagné, mes vieux, raide mort !... »

On eût pu, dans le camp, entendre tomber une épingle. Mais voilà que tout à coup éclata au-dessus du camp un bruit formidable, comme qui dirait des milliers de coups de carabine. En un instant, les hommes furent debout et dehors. La pétarade crépitait avec sonorité dans l'air blême et calme. Les hommes, effrayés, levant la tête, aperçurent la silhouette de deux grandes ailes passer sur la face de la lune, planer un instant, à quelques centaines de pieds au-dessus du lac,

puis descendre en une courbe gracieuse, et s'abattre mollement sur la glace du bord du lac où elle s'arrêta, plus loin, après avoir glissé la longueur d'un demi arpent.

Les hommes étaient muets d'étonnement.

« Mais c'est Tommy Smith avec sa machine ! cria un bûcheur, j'm'demande d'ous qu'i devient ?... »

– Hein ? vous y creyez, asteur, à la chasse-galerie, vous aut's ? fit le père Joe Morin ; hein ! Toine Gauthier... quand j't'l'disais... Tommy Smith pouvait ben y crère, lui, l'pendard !... »

Quelques instants après, quatre ombres débouchaient du lac, venant vers le camp. Les hommes poussèrent un cri de joie. Ils venaient de reconnaître, marchant aux côtés de Tommy Smith, de Fredy Grosleau et de Pit Lamarche, un prêtre...

Ce fut un beau branle-bas dans le camp, où la joie éclatait de toute part.

« Moé, c'est drôle, dit Toine Gauthier, ça m'disait qu'on aurait la messe de minnuite, icitte, »

à soir...

– Hein, Toine ?... faisait pour la dixième fois Joe Morin, c'est-ti d'la chasse-galerie ou ben si c'en est pas ?...

– Oui, répondit à la fin Toine Gauthier, mais c'est pas pour aller, comme dans vot'temps, charcher du whisky ou ben vos blondes ; c'est, asteur, pour aller cri l'curé... Hein, c'est pas la même chose, hein, Joe ?... »

Harry Bernard
(1898-1979)

Le roman d'Hercule

Le hasard a des jeux de mot terribles. Parce qu'il était malingre, chétif, sans épaules, il s'appelait Hercule Lefort. Beaucoup de gens n'ont pas le sens du ridicule ; pour cette raison, Hercule grandit paisiblement, sans beaucoup d'intelligence ni de jugement, jusqu'au jour où son père mourut, d'une bronchite mal soignée.

Hercule avait trente-deux ans. Élevé par une mère faible qui l'avait laissé pousser à sa guise, une fatuité détestable s'était développée en lui. Enfant unique, il avait de fortes tendances à l'égoïsme. Son père le laissa riche. L'argent atténua les imperfections et Hercule, à certain moment, vit les amis se presser autour de lui. Hercule était méfiant. Il était aussi économe. L'idée que ses amis pouvaient priser ses billets de banque plus que le commerce de sa personne lui fit horreur. Systématiquement, il écarta de lui tout

ce qui ressemblait à un parasite. Il se trouva bientôt seul, propriétaire de l'épicerie paternelle, sans autres amours que celles de sa mère et d'une vieille chatte presque aveugle.

Débarrassé de ses amis, Hercule ne fut pas tranquille. L'épicerie lui pesait. Il sentait en lui l'instinct de choses plus relevées et la perspective de mesurer toute sa vie de la farine et du sucre lui était odieuse. Sans consulter personne, il prit un jour une résolution énergique, vendit la boutique qui l'avait nourri jusque-là, avec ses boîtes de conserve et ses tonnes de mélasse. Un mois plus tard, il détaillait dans un magasin de nouveautés de la dentelle et de la soie, du coton et du velours.

Il n'était pas resté longtemps oisif. L'oisiveté est mère des vices ; mieux vaut prévenir que guérir. Et l'on mange, même si l'on ne travaille point. Hercule ne songeait nullement à dévorer ses rentes ; sa conception de la richesse n'entendait rien de tel. Il se mit donc à la recherche d'un emploi.

Comme il ne pouvait songer tout de suite à une ambassade, non qu'il ne se crût les qualités

nécessaires, mais faute d'influences assez considérables à faire manœuvrer, il se décida pour les étoffes. Fils de marchand, le comptoir l'accueillit. Il ne fut pas dépaysé. C'était encore le commerce, mais ce n'était pas l'épicerie ; il en éprouva une grande satisfaction. De ce jour, la vie lui parut plus ensoleillée.

Le matin du 1^{er} février 1922, il faisait froid. Cela contrastait avec la température des semaines précédentes, l'hiver jusque-là ayant été très doux.

Hercule se leva vers sept heures. Il déjeuna et partit pour le magasin, son lorgnon sur le nez, le front plein d'agréables pensées.

En face du Château Laurier, du côté de la gare Union, il remarqua que le trottoir était glissant. Il y avait çà et là glace vive recouverte de neige salie et en grains. Il soufflait un vent froid de l'ouest qui mordait sournoisement au visage, venant de Hull et de la rivière Ottawa, s'engouffrant dans le passage ouvert qu'est le canal Rideau. Hercule porta les mains à ses oreilles et les frota vigoureusement.

Ce geste lui fit courber la tête, qu'il portait

haut habituellement, et il aperçut, à quelque pas devant lui, un pied de femme bien chaussé. Cela ne l'intéressa pas précisément mais provoqua chez lui un certain mouvement, inconscient, de curiosité. Machinalement, il se demanda qui pouvait être cette femme ? Il ne prit pas la peine de lever les yeux et se dit que tout cela, en somme, lui était indifférent.

À ce moment, un cri aigu traversa l'air. Hercule se précipita. La jeune fille qui marchait devant lui avait glissé, était étendue de tout son long sur le trottoir. Énervé, empêtré, avec de petits gestes saccadés, il l'aida à se remettre sur pied. Poliment, riant tout de même, elle remercia. Elle le regarda attentivement et réprima avec difficulté l'envie de cligner de l'œil aux autres passants. Hercule, dans son excitation, avait laissé tomber son lorgnon ; comme il était fortement atteint de presbytie, il ne vit rien des traits de son interlocutrice. Sur le moment, il le regretta. Quand enfin il eut découvert son binocle, la demoiselle avait disparu.

Toute la journée, Hercule fut hanté par des

idées profanes. Pendant qu'il faisait l'article à ses clientes, énumérant les mérites d'une mousseline à pois ou d'une gaze brochée, une voix gaie, au timbre clair, aux intonations chaudes, vibrait à son oreille. À plusieurs reprises il essaya de penser à autre chose. Mais le souvenir de la voix jolie ne lui laissa pas de répit. Il eut même des distractions graves et manqua, une fois ou deux, de se couper les doigts avec ses ciseaux.



Quand Jeanne-Marie Dubois, un peu avant une heure, eût fait claquer la porte derrière elle et embrassé sa mère, elle jeta son chapeau et ses gants sur une chaise et, gardant son manteau, s'assit dans l'escalier. Elle raconta son aventure du matin, la chute sur le trottoir, comment un passant galant, un peu drôle d'allure et plus estomaqué qu'elle-même de l'accident, l'avait aidée à se relever.

– Seulement, dit-elle, il ne doit pas avoir

l'habitude des dames. Si vous l'aviez vu, me touchant du bout des doigts !! Le pauvre homme, il a dû m'en vouloir d'être tombée !

Et elle mima avec un air digne, les yeux baissés, les gestes d'Hercule héroïque et gêné.

Jeanne-Marie était une petite personne fébrile de vie nerveuse, boute-en-train, n'ayant jamais le temps de rien et faisant mille choses, avec parfois des moments de tristesse que chassait vite un fond naturel de gaieté. Comme la plupart des jeunes filles d'Ottawa, ville de fonctionnaires, elle avait obtenu une position dans un des innombrables bureaux du gouvernement, où, quand elle ne travaillait pas, elle parlait mode et trouvait à redire sur le compte des supérieurs. Cette conduite était conforme à l'usage et personne n'eût songé à la lui reprocher. Elle avait conscience d'être une dactylo modèle et de remplir en tous points ses devoirs d'état.

Naturellement elle ne fit grâce à personne, amis intimes ou éloignés, des détails de son accident. La figure d'Hercule, en moins de cinq heures, fut connue. Tout le troisième étage de

l'édifice Hunter, angle des rues O'Connor et Queen, connaissait le soir la couleur de son chapeau et la gaucherie un peu lourde de son maintien. Hercule n'en sut rien, sa quiétude ordinaire ne fut pas troublée.

Plusieurs jours passèrent, jours lents d'hiver, agrémentés çà et là d'un peu de neige. Jeanne-Marie eut tôt fait d'oublier Hercule. Le vieux garçon sauveur l'avait amusée un moment ; elle n'y pensa plus.



Il ne faut, en ce monde, s'étonner de rien. Hercule rencontra de nouveau Jeanne-Marie. Il ne la rechercha point, il ne savait son nom ni où elle demeurait ; elle se révéla à lui un dimanche après-midi, comme il pensait à tout autre chose. Elle se trouva sur son chemin et il n'eut pas le temps de se sauver.

Les dimanches ontariens ne sont faits que pour une espèce spéciale de gens. Il faut pour les subir

une longue période d'acclimatation. Les théâtres sont fermés, la plupart des restaurants, tous les endroits susceptibles de procurer aux individus un instant d'amusement ou de distraction. Il est aussi défendu d'acheter des cigarettes que de vendre un cheval. Dans certaines villes de l'Ontario, les tramways n'osent même pas circuler.

Hercule, seul comme un gant dépareillé, arpentait la rue Sparks. À Ottawa, ceux qui ne font pas de ski, les dimanches d'hiver, se promènent. Les skieurs, hommes et femmes, s'éparpillent dans le parc de Rockcliffe, dévalant des diverses buttes avec des cris et des rires, vont faire des chutes élégantes à la Ferme Expérimentale ou dans les pentes de la vallée de la Gatineau. Les gens moins remuants se baladent au soleil, quand il y en a, se réunissant en troupeau sur les rues commerciales.

Hercule méprisant le ski, à cause des dépenses qu'entraîne ce sport ou des dangers qu'il comporte pour la carcasse humaine, marchait. Aucune autre alternative ne s'offrait. Il longeait

les vitrines de la rue en vogue quand une voix l'interpella :

– Bonjour, monsieur mon sauveur ! Vous vous promenez... ?

Hercule se demanda si c'était bien à lui qu'on parlait. Il salua à tout hasard.

La voix reprit :

– Je vous ai laissé bien vite, ce fameux matin. C'est que j'étais pressée... Vous m'avez pardonnée ? D'ailleurs, il me semblait que je vous reverrais.

C'était Jeanne-Marie. Ses yeux brillants, le nez fureteur dans une voilette de toile d'araignée, crâne et jolie, elle tâchait d'observer, sans rien laisser paraître, l'effet que produisait sur Hercule son entrée en matière. Celui-ci répondit tant bien que mal, sans trop manger ses mots. Jeanne-Marie dit son nom, lui demanda le sien, présenta les deux amies qui l'accompagnaient. On causa quelques minutes, ce qui eut pour effet de gêner la circulation, puis Jeanne-Marie s'excusa de sa hardiesse, dit bonjour, et, plantant là Hercule,

continua sa route en entraînant ses compagnes.

Elle demanda après quelques pas :

– Que pensez-vous de mon héros ? Quand je l’ai aperçu, je n’ai pu résister à la tentation de le mettre dans l’embarras. Avait-il l’air...

Puis, tout à coup, fronçant les sourcils :

– J’ai une idée !

Elle exposa aux autres, soulignant ses phrases de gestes vifs, un plan qui devait être très drôle car elles rirent toutes trois bruyamment.

Le soir, Hercule se coucha de bonne heure. Était-ce la mauvaise digestion, mais il eut le cauchemar. Il rêva même que quelqu’un rêvait de lui.



Ils se revirent. Il ne fut plus question de rencontres fortuites seulement, d’entrevues préparées par le hasard et le bon vouloir des circonstances. Sur invitation de Jeanne-Marie,

Hercule alla chez elle. Ils sortirent ensemble. Elle le promena par la ville, l'exhiba à tous les regards, lui fit faire le pied de grue, chaque fois qu'il obtenait un bout de congé, à la porte des magasins où elle bavardait avec les commis, sans acheter. Il ne dansait pas, elle lui montra à danser. Il n'allait jamais au théâtre, il l'y accompagna. Il fallait qu'il fût joliment sous le charme pour en arriver à délier ainsi les cordons de sa bourse.

L'hiver tirait à sa fin. Le printemps s'annonçait par le soleil plus chaud, les jours devenus plus longs, les rues plus sales. Hercule roulait et déroulait toujours ses pièces d'étoffe pour le plaisir des belles dames qui, se rengorgeant quand elles voyaient venir une connaissance, achetaient deux verges de calicot après lui en avoir fait montrer deux cents de tous les tissus. Jeanne-Marie, plus vivante et endiablée que jamais, le menait au doigt et à l'œil. Elle s'amusait énormément. Lui faisait le petit chien, et, sans en rien soupçonner, y réussissait parfaitement.

Pourtant, en deux ou trois occasions, Hercule

se demanda ce qu'il devait penser. Il avait comme une intuition que quelque chose clochait, mais ne pouvait déterminer ce qui lui était une cause d'inquiétude. Peu analyste, les subtilités de la psychologie étaient d'un domaine où il n'avait pas accès. Jeanne-Marie se moquait de lui ; il ne le voyait pas mais le sentait vaguement. Il se disait aussi, parfois, qu'il créait lui-même sa souffrance sans motif, et qu'il avait tort de se torturer.

Ces pensées le rassérénaient. Il voyait bientôt se lever sur toutes choses un soleil resplendissant. L'amour est aveugle, l'illusion de l'amour l'est doublement.

Madame Lefort, en qui la lourdeur de l'esprit s'alliait agréablement à une obésité florissante, n'avait pas été sans s'inquiéter des transformations qui s'étaient produites chez son fils. Elle avait d'abord gardé pour elle ses observations. Peu à peu, elle avait risqué quelques questions. Comme tous les célibataires en voie de le demeurer, Hercule était chatouilleux sur le chapitre des femmes, surtout quand il se

trouvait directement en cause. Il avait bien parlé à la maison de Jeanne-Marie, mais un peu de la façon dont on parle d'un animal gentil, qui ne peut avoir dans la vie beaucoup d'importance. Quand sa mère l'interrogea sur la nature de relations qui l'intriguaient, il prit une tangente. Il ne pouvait pas d'ailleurs éclaircir pour d'autres ce qui lui était encore obscur à lui-même. Il regretta toutefois de paraître cacher quelque chose.

À l'édifice Hunter, masse de pierres et de briques carrée et pesante, tout le monde connaissait le roman d'Hercule. Les langues avaient fait leur besogne. Jeanne-Marie du reste s'était chargée de les mettre en branle. Hercule, quand il pouvait quitter le magasin sur les cinq heures, venait l'attendre à la sortie du bureau. Il la reconduisait chez elle ou l'accompagnait au restaurant. Quand l'ouvrage pressait et qu'il lui fallait rester à son poste, d'autres se chargeaient pour lui de ces devoirs. Jeanne-Marie accueillait les uns et les autres avec le même sourire, mangeait toute la crème glacée qu'on voulait bien lui offrir, ayant pour principe de ne rien perdre de

ce qui s'offre dans la vie.

Hercule eut vent de ces infidélités répétées ; il sentit dans son cœur le démon rongeur de la jalousie. Il en éprouva du malaise. De sage, égoïste et casanier qu'il avait été toute sa vie, il se voyait devenir dépensier, amoureux et jaloux.



Jeanne-Marie achevait de se coiffer. Assise devant sa glace, elle donnait un dernier coup de pouce à quelques mèches folâtres. Elle avait frisé les cheveux noirs, les ramenant sur le front en petites ondulations bien ordonnées. Elle était contente de son œuvre. Le timbre de la porte sonna.

Lentement, elle descendit les marches de l'escalier. Hercule, introduit par madame Dubois, l'attendait au salon. Brossé, lavé, parfumé, les cheveux qui lui restaient bien en place, une calvitie déjà avancée les repoussant par delà les oreilles, il esquissait le geste de se moucher

quand Jeanne-Marie entra. Il enfouit précipitamment son mouchoir dans sa poche. Elle lui tendit la main.

– Vous êtes bien ?... On ne vous a pas vu depuis quatre jours... Qu’avez-vous donc fait ?

Elle ne dit point qu’elle n’avait pas mis les pieds à la maison de ces quatre jours, hors pour se coucher, qu’elle avait été à deux bals, une fois au théâtre, qu’elle avait passé la nuit d’avant chez une amie.

Ils s’assirent sur la causeuse. Jeanne-Marie avait d’abord éteint les lampes électriques du plafond, trop aveuglantes, pour n’allumer qu’une grande lampe sur pied. La lumière en était adoucie par un abat-jour de soie bleue claire et la pièce se trouvait plongée dans une pénombre douce.

Les jambes croisées, tenant son genou gauche des deux mains, Jeanne-Marie écoutait Hercule. Moins économe de paroles que de sous, il pouvait, une fois lancé, parler des heures durant. Comme la majorité des ignorants, il avait une opinion sur tout, jugeait les hommes et les

événements avec une assurance suffisante qui ne permettait pas de réplique. Timide en public, mouton avec les hommes, il se donnait, en présence de cette petite fille plus espiègle que sérieuse, des airs de supériorité ridicule. Jeanne-Marie n'était pas dupe et savait, à l'occasion, se dédommager amplement.

– Vous comprenez, dit-il, comme il quittait avec peine le labyrinthe d'une période interminable, qu'un homme de mon âge est destiné, à brève échéance, au mariage.

Après maints tâtonnements, il avait amené la conversation de ce côté. Quelqu'un lui avait mis la puce à l'oreille au sujet des assiduités, auprès de Jeanne-Marie, de certains jeunes gens. Il voulait en avoir le cœur net. Jeanne-Marie l'avait vu venir et tenté de le retenir sur un terrain plus frivole. Il ne songeait pas encore à convoler, mais désirait faire quelques avances qui, n'étant pas absolument compromettantes pour lui, mettraient la jeune fille dans une position un peu dépendante. Il aurait voulu lui ôter une partie de sa liberté sans qu'aucune atteinte ne fût portée à

la sienne.

– Mais je me demande toujours, continua-t-il, comment serait accueillie par ma mère la nouvelle d'un mariage possible. Je ne crois pas qu'elle ait jamais songé sérieusement à nous voir séparés, elle et moi.

– Vous êtes assez âgé, il me semble pour savoir ce que vous voulez ? – certainement... certainement... Je suis libre, très libre, mais maman et moi nous sommes des inséparables. Et puis, je n'ai jamais rien fait, – à part la vente de l'épicerie, – sans la consulter.

Il s'enhardit.

Comme elle avait baissé les yeux vers le tapis et paraissait songeuse, il crut le moment propice. Doucereux, la voix mielleuse, s'approchant d'elle comme involontairement, il essaya de lui prendre la main. Ce fut sa perte. Elle la retira vivement, avec un mouvement caractéristique de répugnance.

– Qu'est-ce qu'il vous prend ? demanda-t-elle, vibrante de surprise indignée.



Alors il perdit contenance. Il oublia la prudence et les précautions oratoires, sa mère et le passé, la cherté de la vie, le magasin, le coton et les serges, les clientes jacassières. Il ne vit plus que l'enfant maussade devant lui et, tombant à genoux comme un benêt, caressant un dernier espoir, il lui dit qu'il l'aimait, qu'il l'adorait, qu'il la voulait pour femme, que la vie sans elle n'était pas la vie, mais le vide, le néant, la mort, l'enfer.

Jeanne-Marie, devant ce flot de paroles, resta figée. Puis le ridicule de la scène lui apparaissant soudain, regardant le pauvre Hercule piteux, toujours agenouillé, balbutiant et suppliant, elle éclata de rire.

Hercule se leva. Il passa la main sur les genoux de son pantalon, dont les plis avaient couru des risques si graves. Jeanne-Marie ne riait plus. Elle lui dit qu'il s'était illusionné ; elle ne

devait ni ne pouvait l'aimer. Elle lui expliqua que, pour sa part, il l'avait amusée, qu'elle n'éprouvait pour lui ni amour ni haine, mais bien le sentiment d'une indifférence profonde.

– Enfin, conclut-elle, j'ai voulu plaisanter... La plaisanterie a trop duré...

Et elle ajouta, profitant d'un sourire pour montrer ses dents :

– Je n'aurais pas cru que vous fussiez aussi naïf.

Hercule en eut suffisamment. Il décida de partir.

En chemin, il reconstitua le drame dans son esprit. Quelle subtile perversité avait fait agir Jeanne-Marie ? Elle l'avait piétiné, humilié, lui qui avait été prêt à tout lui donner, lui qui n'avait rien ménagé pour elle, ni les sacrifices qu'exigeaient d'un homme de son âge ses caprices d'enfant gâté, ni l'argent, l'argent qu'elle lui avait fait jeter, partout où elle l'avait traîné à sa remorque. Quelle femme était-elle donc, pour se jouer d'un amour comme le sien,

pour avoir provoqué cet amour et le briser ensuite ? Connaissait-elle vraiment le bouleversement dont elle était cause chez lui. Il ne savait que se répondre et se trouva bien malheureux.

Il était sur la rue Bank. Il lui fallait marcher jusqu'à la Côte de Sable. On le voyait rarement embarquer dans un tramway ; le tramway n'est pas dispendieux, mais c'est avec des sous qu'on édifie une fortune. Hercule n'admettait pas la dépense inutile.

Il prit l'avenue Laurier et marcha plus vite. Des rires et des bruits de piano partaient des maisons devant lesquelles il passait. Il y avait encore des femmes et des hommes heureux.

Puis il se raisonna, Jeanne-Marie était-elle digne qu'on pleurât sur elle ? Elle était une écervelée, à qui il pouvait être fier d'avoir échappé. Des souvenirs du collège lui revinrent. Des phrases toutes faites sur la vanité des choses humaines se présentèrent à lui avec une couleur saisissante de vérité. Il plaignit ensuite Jeanne-Marie de manquer un beau parti.

Quand il passa devant l'ancienne épicerie de son père, il sentit que le calme se faisait peu à peu dans son âme. La fraîcheur de la nuit avait refroidi son enthousiasme premier et la colère qui avait suivi. La nature reprenait le dessus. Il se demanda à la fin, dépité devenu sage, s'il n'avait pas échappé à un malheur. En montant les marches du perron, il se retrouva tout à fait lui-même :

– J'aurais certainement fait une sottise, murmura-t-il. Le coût de la vie est encore si élevé. Et puis, maman n'aurait jamais consenti....

Michelle Le Normand

Michelle Le Normand (pseud. de Marie-Antoinette Tardif) naît à Québec en 1895. Elle collabore au *Nationaliste*, par des récits de souvenirs réunis en recueil sous le titre : *Autour de la maison* (1915), et au *Devoir*, où elle est rédactrice de la page féminine. Elle est l'auteure de chroniques de souvenirs, de contes, de nouvelles et de romans, dont *Couleur du temps* (1919), *Le nom dans le bronze* (1933) et *La plus belle chose du monde* (1937). Elle meurt en 1964.

La maison aux phlox

C'était une toute petite maison en retrait, à côté du dos nu, blanchi à la chaux, d'un hangar de couvent. Une toute petite maison qui regardait la rue avec des yeux cernés de vert ; la rue où il ne passait rien ni personne.

La petite maison, d'ailleurs, à cœur de jour semblait dormir. Pour découvrir sa vie, ses habitudes, ses habitants, il fallait un peu plus loin pousser la porte de la cour, aller en arrière où s'ouvrait, accueillante, la cuisine au plancher jaune, brillant comme un lac de soleil traversé par des ponts de catalogue pâle.

Mais avant de pousser la porte de la cour, toujours Lise se penchait au-dessus de la grille à claire-voie du parterre et mettait son visage dans les phlox parfumés et vivants, qui décoraient l'abord de cette façade trop propre et trop immobile.

Parfois, la tentation étant forte, Lise arrachait une tige, mais alors elle n'entrait pas ensuite dans la cuisine, et elle s'en allait plus loin effeuiller et respirer à son goût la grappe de corolles satinées et blanches qu'elle avait volée.

Il serait toujours temps de revenir voir Marraine. Marraine qui n'était pas sa marraine, mais celle d'un autre enfant. Marraine et Parrain. Tout le monde appelait ainsi ces rentiers d'un beau village où les gens étaient naturellement distingués et de race pure.

Ce couple, qui avait grand air, menait une vie simple, modeste, paisible. Jamais un mot plus haut que l'autre, jamais une impolitesse, une impatience, même si leurs filleuls improvisés dérangeaient leurs meubles si bien rangés, ou marquaient de boue leurs planchers si bien vernis.

Lise, du fond des années enfuies, revoit surtout Parrain avec son haut de forme, sa canne, sa redingote des jours de grand'messe. Il était beau avec ses cheveux blancs, mais Lise aurait juré qu'il était aussi vieux que le bonhomme Hiver. Marraine était grande, élégante et belle

aussi, sans un seul fil gris dans sa lourde chevelure. Lise la voit encore avec ses matinées de soie noire, ses jupes de taffetas ou de moire, ou dans une robe gris pâle, à col baleiné. Marraine devait être très jeune, mais Lise la croyait vieille, également.

Elle ne l'était pas. Aujourd'hui, elle dépasse à peine soixante ans, et c'est il y a tant d'années que Lise volait à la bordure de son parterre, des phlox dont elle suçait le cœur sucré.

Jamais, presque, Lise n'avait revu Marraine. Elle n'avait donc jamais compris que Marraine n'était qu'une jeune femme quand elle-même était petite.

Lise la croyait si loin d'elle, si passée, et soudain elle l'a vue, bien vivante auprès de sa mère dormant son dernier sommeil. Marraine avec elle pleurait la morte. Une espèce de parenté surgit alors des années reculées, les bras de Marraine se refermèrent sur Lise qui sentit soudain que Marraine seule connaissait tout, que Marraine était bien plus importante et réelle et proche de son âme que toutes les autres qui

défilaient, lui parlaient, l'aimaient aussi.

Lise la retrouvait pareille à l'image nette de ses souvenirs. Marraine pouvait penser avec regret à l'enfant que Lise avait été, mais Lise n'évoquait rien de différent, sauf la robe, le manteau.

Lise avait autrefois cru Marraine très vieille. Aujourd'hui, elle ne la trouvait même pas vieillie, et elle l'aimait tout à coup aussi tendrement. Inconsciemment, Lise chérissait en cette femme son enfance revenue au moment où, justement, elle cessait d'être ici-bas l'enfant de quelqu'un, à l'heure où brusquement elle se rendait compte que, dans l'esprit de ses jeunes fils, déjà sans doute, elle passait elle-même pour une vieille femme.

Marraine, pourtant, du passé survivant se dressait et l'appelait encore : « Ma pauvre petite », comme autrefois, quand Lise se faisait mal, quand elle s'était fendu le front en tombant de son tricycle. Dans la buée de larmes qui brouillait ses yeux, Lise voyait se lever son village natal, et sous un ciel tout bleu, près des

saules, près de la rivière azurée, dans la rue paisible, la petite maison aux phlox.

La petite maison aux phlox, blanche et verte, au parterre odorant, ordonné, la maison si calme, si muette, telle que si longtemps Lise l'avait vue tous les matins, par la fenêtre de sa chambre ouverte sur l'été.

De la façade muette s'échappait, coloré, un long ruban de souvenirs, qui revêtait Lise de ses robes à carreaux roses, de ses chapeaux ridicules, trop grands, trop fleuris ; qui ressuscitait sa petite tête brune aux cheveux coupés en garçon.

Quand son fils vint l'embrasser, Lise vit mieux ensuite à quel point il lui ressemblait. C'était l'incarnation de Lise, le jour où, pour satisfaire un caprice, on l'avait habillée d'un costume de ses frères. Marraine seule se souvenait sans doute. Ce matin-là, Lise avait poussé la grille du parterre sans s'arrêter aux phlox, et troublant la façade somnolente, elle avait audacieusement sonné à la porte d'en avant.

Hélas ! de tout cela, seule était maintenant intacte et retrouvable la frêle odeur des phlox.

Le piano

Demain il partira.

Demain. Depuis des années, elle voulait le vendre. Elle ne l'ouvrait plus, il embarrassait inutilement le salon. Ce pan qu'il occupait, elle rêvait de le couvrir de rayons de livres.

Demain, il partait. Elle pourrait réaliser ce rêve.

Mais voilà. Maintenant que la chose est décidée, maintenant qu'elle ne peut plus reprendre sa parole, maintenant qu'il lui faudra demain laisser les camionneurs emporter le vieil instrument, elle se sent bouleversée, le cœur étreint de regrets, la gorge serrée.

Elle s'abreuve même de reproches. Il lui semble à présent criminel de couper ainsi volontairement un des rares liens qui la retiennent encore à son passé. Tout à coup, c'est comme si

sa mère et sa vieille sœur mouraient pour la seconde fois. Et cette fois-ci, par sa faute, parce que, prosaïque femme moderne, elle a cessé de jouer du piano, et n'a personne à qui l'enseigner, et trouve inutile de garder plus longtemps un meuble sans usage.

Un meuble sans usage. Elle le regarde. Elle le regarde et l'aime soudain beaucoup parce qu'il s'en va. Elle savait bien qu'il était beau, qu'il avait de la ligne, que les sculptures qui l'ornaient étaient délicates et parfaites, que le temps n'avait fait qu'embellir la couleur chaude de son beau noyer sans éraflures. Elle savait tout cela mais n'y pensait jamais. Et voilà qu'elle y pense, et qu'en plus elle constate à quel point il est à sa place, dans ce coin, bien appuyé au mur vert. Il n'embarrasse véritablement pas. Si seulement il servait, elle l'aurait gardé.

Mais toujours il reste muet. La dernière fois qu'elle l'a ouvert, c'est qu'elle avait failli le vendre. Poussée par la crainte de le voir partir, elle avait pris ses cahiers de Beethoven, de Bach, de Mozart et tenté de jouer de nouveau les choses

qu'elle savait autrefois.

Hélas ! ses doigts ne couraient plus très vite.

Des parties plus faciles lui revenaient à la mémoire, mais quand il lui fallait déchiffrer, si une note était trop au-dessus, ou trop en dessous de la portée, elle butait. Elle devait compter comme une commençante : première, deuxième, troisième, quatrième ligne au-dessus de la portée ; premier espace, deuxième, troisième, quatrième espace en dessous ! Elle s'amusa du jeu une demi-heure, puis elle abandonna l'instrument, prit un livre.

Puis, il fut décidé qu'elle gardait son piano. Alors, elle n'eut plus du tout envie d'en jouer. Il se tut définitivement.

Cette fois, tout de même, il s'en va demain. Et ce soir, même s'il reste fermé, muet, elle réentend d'anciens airs qui lui gonflent le cœur, lui mouillent les yeux. Sournoisement, il reprend une énorme valeur sentimentale.

Sa mère et sa vieille sœur lui avaient dit : « C'est ton piano, tu l'emporteras ». Puis la mort

avait frappé deux fois à la maison paternelle, qui s'était ensuite à jamais close.

C'était elle qui avait eu le piano.

Sa mère, sa vieille sœur avaient espéré jusqu'à la fin que sa petite fille, plus tard, deviendrait une enfant comme les autres, et commencerait à son tour un bon matin à jouer do, ré, mi, fa, à faire des gammes, du Czerny.

Hélas, les années coulaient rapides, nombreuses, depuis le deuil. La petite fille n'avait pas guéri.

Elle ne jouait même pas avec la poupée que sa mère lui avait apportée du lointain de sa propre enfance ; elle ne jouerait pas du piano que sa grand'mère et sa tante lui destinaient. Le spécialiste avait pourtant dit : « Ces enfants-là sont très sensibles à la musique ».

Mais le piano, s'il restait, demeurerait éternellement muet.

Ce soir, pourtant, il lui parle de toute sa vie.

Depuis ce premier matin où, juchée sur le tabouret monté le plus haut possible, on lui avait

montré à mettre son petit doigt sur le do du milieu ; et jusqu'aux longs jours de son adolescence où, à chaque retour de classe, elle s'enfermait avec ce piano et jouait des heures et des heures.

Chez elle et chez les voisins, on disait qu'elle était musicienne.

Elle, savait fort bien qu'elle ne l'était pas, en dépit de ces diplômes qu'elle accumulait d'année en année, et qui représentaient tant d'émotion, tant d'énervement, et tant de dépenses pour ses parents, tant de fierté, aussi, pour eux, heureusement.

Aucune fierté pour elle. Elle sentait trop que son talent n'était que de la facilité, du travail, de l'intelligence.

Et quand, plus tard, à dix-huit ans, elle s'était mis en tête d'étudier autre chose, qu'elle avait négligé le vieil instrument, elle avait laissé dire autour d'elle, – non par les siens, jamais ils ne lui avaient rien reproché, – mais par les parents, les amis, les voisins :

– Tout ce temps perdu, et elle ne veut même plus jouer une note pour nous.

– Ni pour vous, ni pour moi, disait-elle.

Elle riait. Elle était si jeune et avec des joues si rondes, si fraîches et creusées de fossettes, qu'on lui pardonnait. Elle aurait d'ailleurs pu se défendre. Ses yeux brillaient de rêves, de résolutions, et déjà elle savait que ses études musicales n'avaient été ni du temps perdu, ni même de l'argent perdu.

Le piano aurait pu le dire. Le piano savait ce qu'il avait été pour elle. C'était pendant les heures qu'elle avait passées dans la solitude du salon, à jouer et rejouer inlassablement, qu'elle avait formé son intelligence et son cœur à cette vie intérieure qui peu à peu mûrissait son âme, la préparait à cette autre vocation qu'elle allait ensuite se découvrir, et poursuivre avec une ténacité qui tiendrait jusqu'à sa mort, elle en était sûre.

Au lieu de ne songer comme les autres qu'à s'amuser, elle demeurait des heures toute seule, devant son piano, et devant ses problèmes et les

problèmes des autres. Les soucis parsemaient déjà sa route. Elle soupçonna tout de suite les pièges, les cruautés de l'existence terrestre, et comprit qu'il fallait de la volonté pour sortir de l'ornière facile de la banalité, de la médiocrité ; et qu'il fallait ordonner sa pensée comme un jardin, la sarcler, la nourrir, lui donner de l'air, du soleil.

Tout cela pendant que ses doigts allaient sur le clavier. C'est cette vélocité qu'elle atteignit qui fit croire au premier abord qu'elle était musicienne. Quand elle regarde à présent ces impétueuses tarentelles, qu'elle pouvait jouer sans s'accrocher une seule fois, elle se demande comment elle a pu faire. Tant de notes, et si rapides...

Et dire qu'elle les apprenait tout en faisant par cœur, dans sa tête, des pages et des pages de composition française.

– Faites-nous voir, demandait le professeur, la vérité de cette phrase d'Amiel : Un paysage est un état d'âme.

– Racontez l'histoire d'un livre.

– Donnez-nous les impressions d'un homme qui s'étant endormi au commencement du XIX^e siècle, se réveillerait maintenant.

Et sa tête bouillonnait en cadence avec les notes des tarentelles.

Ou elle jouait avec désespoir la Sonate à la lune, si le professeur avait demandé d'écrire une lettre comme si l'on était Jean Racine, ou Boileau, ou Voiture, ou La Fontaine. Elle jouait alors et ne trouvait rien.

Tandis qu'autrement, elle trouvait tout ; et Mozart, ou Chopin auraient été bien étonnés des idées qu'ils aidaient à naître...

Non, ses études musicales n'avaient pas servi la musique, mais elles n'avaient été ni du temps, ni de l'argent perdus. Son adolescence s'était enrichie, avait été sauvegardée, était entrée définitivement dans le royaume des joies spirituelles.

Et puis, toutes ces heures diverses, vécues dans cette solitude ; des heures de félicité secrète et indéfinissable, qu'il fallait cacher à tout le

monde, puisqu'elle ne pouvait pas les expliquer ; des moments profonds et sonores comme la musique ; des grands rêves fous, des chimères qui soudain la possédaient tout entière, volaient autour d'elle, aussi réelles que ces grands oiseaux qui se poursuivaient, sur la frise de la tapisserie du salon où elle était alors enfermée.

À d'autres jours, il y avait des déceptions, des chagrins fantastiques, des inquiétudes, des angoisses cruelles et violentes. Tant de choses, dans ce monde, menacent la sécurité même d'une toute jeune vie. La jeune vie est censée ne rien voir, ne rien entendre, ne rien souffrir. On veille bien à ce qu'elle ne devine aucune des peines maternelles, qu'elle ne connaisse pas les revers, qu'elle ne soupçonne pas la gravité des maladies.

Mais l'adolescente qui semblait avec froideur et vélocité ne pratiquer que les fugues de Bach, l'adolescente n'allumant pas la lampe, martelait de plus en plus fougueusement les touches de bel ivoire et, à l'abri de ce rempart de notes, les larmes coulaient, coulaient comme une source. Si un sanglot s'échappait, personne ne l'entendrait.

Elle préparait son « lauréat ». La consigne était sévère. Personne ne devait la déranger pendant ses heures d'étude. Elle avait deux heures pour pleurer.

Et les soirs où, au contraire, elle était trop heureuse, c'était encore la même chose.

Deux heures bien à elle pour laisser éclater sa joie, pour sa transfiguration !

Personne ne l'épierait, personne ne la dérangerait. Personne, voyant ses yeux trop éclairés, ne lui dirait :

– Mais, dans le monde, qu'est-ce que tu as ? Pourquoi parais-tu si contente ?

Le piano, c'est tout cela qu'il emportera demain ? Tout cela et tant d'autres choses.

Rien d'étonnant, si soudain le départ du vieil instrument lui fait tant de peine.

Elle ne regrette amèrement rien, Dieu merci. Elle ne regrette rien. Ce qui est fait est fait. C'est autant de pas accomplis dans la route qui la mène à l'éternité.

Elle ne regrette rien, mais peut-elle être tout à

fait insensible, en coupant volontairement un pareil lien ? quand elle s'aperçoit à quel point elle est attachée à ce meuble qui s'en va ?

– Je suis sentimentale, c'est ridicule, se dit-elle. Si, encore, maman et ma vieille sœur m'avaient recommandé de le conserver.

Mais non. Elles l'avaient vue ne plus jamais toucher au clavier, elles pressentaient que l'avenir chambarderait les anciennes coutumes, et qu'un piano, meuble autrefois indispensable, devenait un meuble inutile.

– Si ta petite n'apprend pas, ce sera au moins toi qui le vendras. Il t'appartient.

Alors, c'est tout. Elle le vend. Il s'en va. Plus de piano dans sa vie. Dans sa vie dont il ne lui reste plus que le tiers à vivre, si elle n'atteint que l'âge qu'elle veut atteindre.

Car elle dit à qui veut l'entendre :

– Je ne veux pas vivre vieille. Je ne veux pas être malade, impotente.

Elle dit : je ne veux pas. Et nul ne sait pourtant mieux qu'elle, à quel point c'est la vie qui décide

tout. C'est Dieu plutôt. Et il faut rester souriant, accepter, offrir.

– Ainsi pour la petite enfant qui ne guérira pas.

Elle accepte. Elle offre. Mais, hélas ! son sourire n'est plus celui qu'elle arborait, pour attendre à la porte de la vie, en jouant de belles ballades et des nocturnes émouvants. Les fossettes, les joues rondes sont l'apanage de la jeunesse, du bonheur.

Même si elle gardait son piano, elle ne retrouverait ni l'un ni l'autre.

Le piano s'en va. Et la vie aussi, peu à peu.

Le bouquet d'iris

À tout instant, Monique distraite cesse de lire. Son livre, sans doute, n'est guère passionnant. Ses yeux le quittent et se posent plutôt sur cette superbe gerbe d'iris, bien en lumière devant une grande glace. Monique se réjouit de cette illusion de posséder deux bouquets.

– Nos iris, se dit-elle. Nos iris. Les iris de notre jardin. Les premiers qui soient vraiment à nous, à nous avant leur naissance, comme nos enfants !

Ce sont de beaux iris presque violets et très grands. Toutes les amies de Monique ont déclaré :

– On dirait de véritables orchidées.

Aussi, ne se lasse-t-elle pas de les admirer, et d'admirer comment elle a su les disposer. Et tout bas elle se répète ce vers que les Anglais citent si

volontiers :

A thing of beauty is a joy for ever...

Ce qui est vrai, consolant, pense Monique. Dans un monde trop souvent triste ou laid, toujours, avec de la volonté et des yeux, on découvre a *thing of beauty*. La disposition de ces iris, leur couleur, celle du vase qui les contient, leur réflexion dans la glace, n'est-ce pas une joie ? Les yeux sont ravis, l'âme touchée et reconnaissante. L'intellectuelle Monique jongle un long moment avec ces idées. Elle aime bien s'écouter penser.

Après les premières années trop remplies qui se sont écoulées depuis son mariage, Monique vient seulement de se ressaisir. Devenir épouse, devenir mère, vous transforme tellement que d'abord vous ne retrouvez presque rien en vous de la jeune fille que vous étiez auparavant. Aussi, se ressaisissant enfin, Monique apprécie-t-elle la vie comme jamais autrefois elle n'avait su l'apprécier. Jeune fille, elle désirait trop de choses. Elle espérait mers et mondes. Les plus belles poésies lui semblaient intégralement

vraies. Sa jeunesse, elle la croyait la porte ouvrant sur une félicité unique, qu'on lui devait. C'était une fatigante course au bonheur, à un bonheur qui reculait toujours.

Aujourd'hui le bonheur est plus simple. Il a rétréci et elle n'en souffre pas trop. Elle commence à pouvoir prendre de la vie une mesure plus exacte ; à en envisager plus froidement les déceptions. Elle se console en espérant voir ressusciter, plus tard, dans l'éternité en préparation, ses beaux rêves parfaits.

Pour ici-bas, elle s'est résignée. Elle n'attend plus rien de fulgurant. Du bonheur, elle s'en compose d'un mot gentil, d'un geste de ses enfants, de la douceur de leurs fines petites mains, de leurs yeux si lumineux, si francs, si tendres. Et pourvu que son mari soit heureux, elle est heureuse.

Cela ne peut pas être tous les jours. Mais le bonheur, c'est aussi de savoir couvrir ses inquiétudes, ses ennuis, de savoir les diminuer avec la joie qu'elle ressent par exemple, à regarder ses iris au miroir. Le livre repris tombe

de nouveau. Monique songe à ce miroir. Tout ce qu'elle y reverrait s'il devenait magique. Il a réfléchi tant de chambres, tant de figures et d'expressions différentes.

Elle l'apporta en se mariant du foyer paternel. Quand Monique était petite, elle montait sur une chaise pour s'y voir, y lisser ses boucles, ou grimacer, se tirer la langue. À seize ans, à dix-sept, elle s'y regarda plus sérieusement. Ressemblait-elle à une héroïne de roman ? Ses cils étaient-ils assez longs ? Le soir, elle les enduisit quelque temps de vaseline ou de beurre de cacao. Mais les lendemains, elle avait beau s'examiner, elle ne découvrait pas qu'ils avaient poussé pour la peine.

Elle rit bien, maintenant, en se souvenant du soir où, après d'infinies hésitations, elle s'était décidée à entrer dans une pharmacie et à demander un produit recommandé dans un courrier féminin. Le produit se vendait un dollar. Elle n'avait que cinquante sous. Sur la petite boîte, elle eut le temps de lire en toutes lettres : « Pour faire pousser cils et sourcils ». Impossible

de faire croire au commis qu'elle avait demandé un remède pour son grand-père ou pour son frère. Rougissante, penaude, elle marmotta n'importe quoi et sortit précipitamment. Longtemps ensuite, elle ne retourna plus à cette pharmacie. Et aujourd'hui, tout ce que l'on achète sans rougir, sans blêmir...

Monique se lève, s'approche des iris, plonge sa figure dans leur calice au parfum sucré. En même temps, dans la glace elle s'aperçoit. Mais se voit-elle réellement ? telle qu'elle est ? Pourquoi voit-on les iris tels qu'ils sont, et pourquoi ne voit-on pas sa propre figure avec la même lucidité ? Monique est maigre, mais elle sait qu'elle ne se trouve pas aussi maigre qu'on le dit. Elle vieillit et elle est sûre de ne pas savoir jusqu'à quel point elle a vieilli. C'est si imperceptiblement qu'un visage change. Sera-t-elle exactement comme sa mère, un jour ? Parfois ses cousines lui disent :

– C'est extraordinaire, Monique, comme tu te mets à ressembler à ma tante.

– Heureusement, maman a beaucoup de

charme, soupire Monique, mais que la vie passe...

Et elle voit qu'une des fleurs du bouquet d'iris s'est déjà à demi fanée. Les autres se sont au contraire épanouies et cachent la vieillesse de leur sœur. Monique reprend son livre, se réinstalle. Mais avant de se rapprocher de ces gens plus ou moins sympathiques que les romanciers contemporains sortent de l'ombre, elle jette un nouveau regard de complaisance sur ses fleurs, sur son salon. Tout lui paraît agréable. Ce n'est pas riche, mais il y a de l'atmosphère. Aujourd'hui, quand on a dit qu'il y a de l'atmosphère, on a tout dit. Monique, de ce fait, est satisfaite et heureuse. Satisfaite et heureuse, parce qu'elle a de beaux iris, une glace presque magique, – son enfance, sa jeunesse ne sont-elles pas restées derrière le tain ? – et un salon où il y a de l'atmosphère.

Ses amies le lui ont répété, comme elles lui ont répété que ses iris ressemblaient à des orchidées.

Monique, heureuse, baignée de consolantes réflexions personnelles, puérides et importantes à

la fois, se replonge dans son livre, avec l'espoir d'apprendre le secret d'autres âmes, d'autres pays...

Enthousiasme

Quand Mathilde s'en va devant vous sans chapeau, vous souhaitez tout de suite qu'elle se détourne, pour vous montrer le visage qu'encadre une pareille chevelure : une chevelure brun clair, assez courte, toute en reflets dorés, et bouclée et souple comme celle des enfants ; une chevelure qui mousse au dessus de vagues ondoyantes et longues, qui semblent naturelles et sont l'œuvre d'un bon coiffeur.

Mais l'œuvre de Mathilde, aussi. Car c'est Mathilde, en vérité, qui brosse, brosse, brosse à tour de bras et sans pitié ses fins cheveux, et les dégage de la mise en plis sévère et collée, et obtient ce merveilleux résultat. C'est d'ailleurs sa seule coquetterie, cette coupe qui donne à sa chevelure cet air heureux de flotter au vent, cet air de jeunesse et de santé, cet air de printemps !

Aussi, quand au concert, des gens derrière elle

guettent, intéressés, le mouvement qui leur permettra de voir la figure que cache cette coiffure à la fois si naturelle et si artistique ; quand, dans la rue, les gens qui la suivent éprouvent pour sa tête nue la même curiosité, il arrive que, sentant sur sa nuque des yeux qui se fixent, elle se retourne brusquement. Et ces gens, au premier abord, sont un peu désappointés. Le nez est coupé trop court. Le teint n'a rien d'extraordinaire. Oh ! comme les autres, elle pourrait l'améliorer, mais elle ne s'en préoccupe pas tous les jours. Souvent même, ses lèvres sont à peine rougies. Elle leur a bien passé le bâton, avant de quitter sa chambre, mais depuis – comme elle le dit en riant – Mathilde a eu le temps de manger tout ce qu'elle en avait mis !

Non, de profil, surtout à cause de ce nez coupé court, Mathilde n'est vraiment pas à son avantage. Il faut lui faire faire volte-face, et la voir parler ; là, elle reprend le dessus.

La boucle de cheveux mordorés sur le front, les yeux gris larges ouverts, les cils, les sourcils noirs, les dents très blanches, et l'expression

surtout, achèvent n'importe quelle conquête. En somme, la beauté de Mathilde c'est un peu celle d'une Simone Simon. Intelligence, vivacité, enthousiasme logés sous un minois un peu trop chiffonné.

Mais Simone Simon sur l'écran, joue la candeur, la joie, l'élan. Mathilde ne joue pas, elle est ainsi et plus naturelle enfant ne vit jamais le jour ! En elle, l'enthousiasme et l'ardeur dominant tout. Aussi, à la maison se moque-t-on généreusement d'elle. Un éclat de rire des trois frères arrête son éloge dithyrambique du pianiste ou du chanteur qu'elle vient d'entendre. On accueille avec une amicale ironie sa passion pour certains livres, certains tableaux, certains héros de roman, certains jeux même. Malgré les rires, cependant, tout le monde est bien forcé de reconnaître que son ardeur réchauffe l'atmosphère.

Et Mathilde la réchaufferait encore plus, si elle ne dissimulait pas certaines de ses exaltations !

Ainsi, elle n'a presque pas dit comment elle trouve cette année que le printemps est beau.

Mais l'avait-elle assez espéré ! Elle qui pourtant, adore l'hiver, elle s'était mise à rêver dès le premier dégel, aux routes sans neige, parce qu'elle avait tant hâte d'étreindre cette bicyclette neuve qui attendait dans la maison depuis le jour de l'An.

Quand Mathilde était petite, elle refusait qu'on lui offrît ainsi au premier janvier, un cadeau qui ne pourrait servir qu'à l'été. Cette fois, elle avait demandé elle-même, pourtant, cette bécane qui était en décembre la seule trouvable dans la grande ville. Il y avait disette. Il ne fallait pas laisser échapper la chance. Depuis trop longtemps, elle pédalait sur les bicyclettes empruntées à ses frères, elle voulait enfin la sienne.

Elle l'avait eue. Au sous-sol, la bécane semblait attendre bien patiemment le bon état des routes. Mathilde, elle, s'énervait un peu. À tout instant, si l'amour-propre ne l'avait pas retenue, elle serait descendue voir sa bicyclette, la palper, l'admirer, même si elle n'avait rien d'admirable. Quand, par bonheur, tout le monde sortait,

Mathilde laissait vite le travail en train, dégringolait l'escalier. Ouvrant la porte du garage, pour en avoir plus grand où circuler, elle enfourchait son Pégase nouveau genre, et faisait quatre ou cinq fois le tour du sous-sol. Mais ce n'était guère satisfaisant. Ce n'était ni beau, ni agréable, car elle n'aimait pas à pédaler pour pédaler, mais pour avancer, respirer du bon air, voir du pays, admirer, découvrir.

Les tempêtes de neige semblaient enfin finies. Le printemps était en chemin. Le soir, parfois, quand Mathilde allait reconduire quelqu'un jusqu'à la porte, une gorgée d'air frais lui paraissait soudain parfumée comme une bouffée de lilas ! Mais les lilas étaient encore loin et, dans sa rue, les bancs de neige gardaient leur formidable hauteur.

Le temps avait tout de même passé, et un bon midi, rayonnante, elle avait annoncé :

- Tout à l'heure, je prends la route.
- Tu n'iras pas loin, par ce froid.
- Il ne fait pas froid. Le soleil est chaud.

– Hum ! il doit être brûlant en effet..., en mars...

– Mais oui, en mars, le soleil est chaud.

Le repas fini, elle avait couru s'habiller... en conséquence, pendant qu'un frère complaisant gonflait les pneus sous l'œil critique d'un autre frère.

Quand Mathilde reparut devant eux, elle était en costume de skis, elle avait des chaussettes de laine et un foulard au cou, et elle tenait à la main... deux paires de mitaines. Mais elle était nu-tête.

C'était là que frapperait le printemps !

Elle fut accueillie par les habituels rires moqueurs.

– Ne prétendais-tu pas qu'il faisait chaud ? que le soleil brûlait ?

– Veux-tu ma paire de cache-oreilles en poil, pour compléter ton accoutrement ?

Et le troisième frère survenant dit à son tour :

– Est-ce que tu ne serais pas un tout petit peu

folle ?

Elle acquiesça à cette juste remarque, parce que le ton n'avait rien de péjoratif, et qu'il décelait même une certaine admiration pour la petite sœur qui avait le courage d'aller à bicyclette, à un moment où tout le monde en était encore à pester contre l'hiver. Et ce bon frère ne pouvait pas ne pas admirer le cran que Mathilde avait de braver l'opinion des autres qui diraient d'elle, mais d'un ton convaincu : « Non, mais elle est folle vraiment ! »

Sage ou folle, que lui importait ? Elle partit à la rencontre du printemps. Dans la ruelle elle dut à son grand regret salir les pneus neufs de sa rutilante bécane. Elle l'aurait bien portée, pour ne pas risquer de l'abîmer ! Mais elle n'osa pas, elle monta, fit gicler l'eau boueuse qui restait dans les mares, puis tout de suite fut au beau milieu de la rue, sur l'asphalte et dans le soleil.

À partir de là, elle fila, fredonnant, et arborant un air de triomphe et d'orgueil que n'égalerait plus tard que cette expression de fierté qu'elle aurait, devenue mère, poussant dans la rue pour la

première fois, le carrosse de son premier bébé !

Enfin, elle avait pris la route. Et la bécane aussi heureuse était douce et tendre et rapide. Mathilde, par les boulevards bien nettoyés, gagna Côte-de-Liesse, où déjà c'était la campagne. Le soleil faisait fumer la terre et les bancs de neige qui bordaient encore le chemin baissaient à vue d'œil. Les branches rousses des peupliers paraissaient en bourgeons. Mais en approchant, Mathilde était bien forcée de constater que ce n'était que leur écorce encore nue dont la couleur fauve ressortait à côté du gros tronc rugueux et gris.

Mais le printemps était tout de même arrivé. En cela, personne ici n'aurait pu la contredire. Un mouvement d'eau s'entendait sous cette neige défraîchie qui couvrait encore la terre. La route était bien débarrassée ; et si les champs presque partout restaient cachés, par ci, par là, se montrait quelque grande plaque de sol, ou tout de suite poussait un duvet vert.

Ah ! c'était bien le printemps, et grâce à sa bécane, Mathilde pouvait ainsi venir à sa

rencontre !

De plus en plus elle se sentait exaltée et heureuse. Son nez trop court n'avait plus aucune importance. Elle pédalait, détendant l'une après l'autre ses jambes avec une vraie béatitude. Parfois, donnant des coups plus forts, elle pouvait ensuite se laisser aller... Ou bien, elle se levait, et dressée, se sentait soudain aussi grande que si elle eût monté un cheval... et son air, et sa tête, avec ses cheveux flottants, exprimait plus que tous les V du monde, la Victoire...

Mathilde était venue au devant du printemps, et prématurément, Mathilde fêtait la victoire du printemps sur l'hiver définitivement condamné à mort... Un vent délicieux lui caressait les oreilles, faisant un bruit de coquillage ; des odeurs de verdure embaumaient, même si nul arbre n'était encore en fleurs. Mais un susurrement de source, de rigole permettait tous les espoirs. Sous les bancs de neige qui bordaient la route, le ruisseau, aussi joyeux que Mathilde, chantait avec force.

Elle le suivit fredonnant, ne songeant qu'au doux présent, ne pensant pas à la fatigue qu'elle

allait peut-être ressentir au retour. Elle s'en alla jusqu'au bord du lac Saint-Louis, où elle retrouva soudain, avec la glace qui n'était qu'entamée l'odeur de l'hiver.

Malgré le grand morceau de flot bien bleu qui coulait, miroitant, triomphant lui aussi, Mathilde eut froid et vite retourna vers la terre fumante et plus chaude.

Elle dut tout de même finir par rentrer. Morte de fatigue, mais souriante et enthousiaste, elle remit en place d'un rude coup de brosse sa vivante chevelure, puis elle raconta ce qu'elle avait vu. Elle était transfigurée par la joie, mais elle croyait taire la profondeur de son enchantement.

Les jours suivants, il y eut des giboulées, du mauvais temps. Mais Mathilde, elle, savait que le printemps était arrivé et que sournoisement il progressait. Ne l'avait-elle pas vu, en personne, planer là-bas sur les champs ?

En effet, sous l'écran des giboulées, le printemps s'installait. Mathilde – comme on sort tous les jours beau temps, mauvais temps, le

cheval de race qui a besoin d'exercice – Mathilde, maintenant que l'asphalte était nu, sortait sa bécane chaque après-midi sous prétexte de commissions à faire. Elle vit ainsi reverdir les gazons, malgré les tenaces chutes de neige molle, et bientôt pousser au fond des parterres, les crocus bleus, jaunes, et les tulipes au grand cœur ! Elle vit la montagne passer du blanc rayé par les arbres, à une couleur noirâtre uniforme et triste.

Mais là aussi l'écran des giboulées trompait l'œil et soudain, un matin, le soleil rosit en se levant la haute tour de l'Université, puis comme un réflecteur, promena ses rayons sur une montagne toute tachée de la couleur différente des bourgeons. Chênes, érables, bouleaux mêlaient leur roux, leur vert pâle et tendre, leurs bruns légers. Peu à peu commençait à se tisser la tapisserie qui serait achevée par l'été...

Au début de mai, Mathilde qui avait pédalé jusqu'au boulevard Mont-Royal, aperçut sous bois les premiers trilles et attachant sa bicyclette à un arbre, elle s'enfonça dans les ronces pour les

cueillir.

Elle revint, le petit panier de métal accroché au guidon de la bécane, disparaissant sous les fleurs blanches. Enfin, il y aurait dans la maison et dans sa chambre, des bouquets qui n'auraient pas coûté une fortune !

Désormais, pour courir les routes, elle n'avait plus besoin de gros bas et de mitaines. En chandail, en jupe légère, elle allait, laissant le soleil dorer sa figure et aérer ses cheveux. Elle buvait le printemps. Elle n'en perdait pas une parcelle. Personne ne l'aurait mieux vu qu'elle ! Par les petites routes dont les ramifications aboutissent à Côte-de-Liesse, elle allait même le soir, maintenant que le jour durait si longtemps. Elle connut bientôt tous les champs, tous les talus, toutes les maisons de la côte des Bois Francs, de celle de Vertu, et aussi la jolie Montée des Sources et celle de Sainte-Geneviève. Elle vit chez les maraîchers, pousser dans les couches chaudes, les premières salades, et sortir la désaltérante rhubarbe. Le petit panier de métal qui avait rapporté les précoces fleurs de mai, se

garnissait maintenant de radis, de laitues que Mathilde pouvait se vanter d'avoir eu pour une chanson. Plus tard, un gros bouquet de lilas cacha souvent un pot de vraie crème achetée à quelque cultivateur.

Que pédaler était amusant ! Que Mathilde aimait le printemps et le bon Dieu qui le faisait si beau ! Et sa bécane, qui lui avait fourni ce moyen de le voir si bien ! Parfois, une amie partageait avec elle les délices de la promenade dans l'air odorant et plein de promesse. Mais jamais un instant Mathilde n'hésitait à partir seule si l'amie qu'elle demandait se faisait prier. Il n'était tout de même pas normal à son âge de goûter sans mesure une pareille solitude. Un jour, pour rencontrer le printemps, elle ne serait plus seule, sans doute. Et tout en roulant, il était bien permis de se bercer de rêves, d'échafauder des projets d'avenir... En attendant, pédaler même avec le vent comme unique compagnon de route, pédaler était un délice. Voir son élan déplacer tout le paysage, voir les forêts lointaines qui paraissaient la suivre pendant que les arbres plus proches se laissaient dépasser et semblaient reculer. Pédaler,

et regarder dans les yeux chaque maison ouverte sur la route. Pédaler et guetter amicalement les pousses des lilas, puis les feuilles, puis les grappes des fleurs formées, puis leur épanouissement qui embaumait le monde, telle avait été sa joie depuis ce jour, où, enfourchant la bécane neuve, elle était partie au devant du printemps.

Repassant tant de félicité, elle se rappelait soudain les pépiements joyeux des moineaux à sa porte, quand dès février, l'air s'était adouci. Ce qu'elle ressentait en aspirant à pleins poumons et en admirant de tous ses yeux, le doux printemps, et le beau, le joli mai, c'était ce que les pauvres gamins de moineaux essayaient ces jours-là d'exprimer à leur façon !

Parfois, la voyant revenir, et apprenant, qu'elle arrivait de si loin, une voisine disait :

– Que vous êtes courageuse !

Mathilde n'osait pas répondre que le courage aurait été de rester enfermée et de laisser le printemps arriver dans le monde sans elle... Mais elle saisissait ainsi à quel point on ne devinait

rien de cette exaltation qui l'envahissait lorsqu'elle prenait la route... Était-ce donc qu'elle devait particulièrement rendre gloire à Dieu, qui lui avait fait cadeau d'un tel don de joie et d'enthousiasme.

– Que je le conserve toute ma vie, priait-elle...

Les voisines admiraient le courage qu'elle avait eu d'aller jusqu'au lac Saint-Louis, ...mais ce n'était pas une seule fois qu'elle y était allée, depuis ce jour de mars, où elle avait reçu son souffle encore glacé par l'hiver !

Maintenant, le lac brillait à pleins bords et chaque fois qu'elle suivait la route sinueuse qui le borde, malgré elle, elle pensait à la baie des Chaleurs. Moins l'air salin, il lui ressemblait, surtout avant que les grands arbres aient repris leur feuillage, d'une luxuriance inconnue des bois de la Gaspésie : cette façon qu'avait le village de Pointe-Claire de présenter son clocher, c'était comme l'église à Saint-Siméon de Caplan, là-bas ; et le lac lui-même, quand un brouillard léger en voilait l'autre rive et que des vagues battaient sa plage, c'était comme la baie des Chaleurs, sur

les dépliants qui l'annoncent ; tendres couleurs de pastel, même bleu de l'eau, du ciel.

Mathilde s'arrêtait pour admirer et, appuyée au guidon, regardait rêveuse filer l'aile blanche d'un bateau. Des feuilles mortes que l'on brûlait, remplissaient la campagne de leur savoureuse odeur.

Dans les jardins, les gens travaillaient. Les bourgeons commençaient partout à crever leur enveloppe. Mathilde arracha une tige d'orme, déplia une minuscule feuille exactement pareille à ce qu'elle serait en grand dans quelques semaines, toute velue et finement dentelée, lilliputienne mais parfaite.

Tout était extraordinaire et beau. Mathilde reprit la route. Qu'importait son nez trop court. Elle était ravie, ravie de notre printemps à nous qui n'est pas comme les autres, qui vient de loin avec ses contrastes, ses explosions soudaines de verdure ! On voyait vraiment pousser l'herbe et les rhubarbes, quand il faisait un pareil temps. Ce qui était haut d'un pouce à l'aller, l'était de deux au retour.

– Parole d’honneur ! serait-elle obligée de dire, pour qu’on la prenne au sérieux, quand ce soir à la table de famille, elle aurait raconté ce qu’elle avait observé des touffes de pivoines. À deux heures, elles étaient comme des pointes d’asperges vieux rose, et maintenant, à quatre heures, elles avaient la tête plus haute de quelques pouces et ébouriffée d’une touffe de feuilles ouvertes !

L’air se réchauffait. Elle enleva son chandail, sans cesser de pédaler, et sans perdre son équilibre, et soudain, elle sursauta, parce qu’à côté d’elle, une voix masculine disait :

– Les enfants sont heureux aujourd’hui !

Encore un qui la prenait de dos pour une petite fille !

Elle tourna la tête vers la voix, avant de répondre.

C’était un jeune homme d’au moins vingt-cinq ans. Il avait une bicyclette de luxe chromée et brillante, des roues jusqu’au guidon où rétroviseur et cloche rutilaient aussi à qui mieux

mieux. Son coupe-vent, sa casquette étaient de vrai grenfell, cela se voyait tout de suite. Ses yeux très noirs exprimèrent l'étonnement ordinaire quand elle le regarda. Une fois encore, les enfantins cheveux trop fins, avaient fait espérer un visage de chérubin ! Pour prouver qu'elle le savait, elle dit légèrement ironique :

– Les grandes personnes aussi sont heureuses !

Puisqu'ils devaient continuer à pédaler de front, sur la bande d'asphalte réservée là aux cyclistes, comment ne pas maintenant continuer à se parler ? Il risqua une autre réflexion. Et puis, sans plus de préambule, Mathilde lui versa son enthousiasme pour tout ; pivoines, lac, bourgeons d'orme, couleur de l'eau, odeur des feuilles qui brûlaient, et description du lac tel qu'elle l'avait vu à sa première promenade, le vingt mars, entre ses bords enneigés.

– Vous aussi, vous y étiez le vingt mars, et je ne vous ai pas rencontrée ! s'exclama-t-il.

– Y étiez-vous donc vraiment ?

– Mais oui. Je suis toujours le premier en ville

à sortir ma bécane pour une excursion !

– Moi, je serai aussi toujours la première. Je dis : Je serai, parce que je n'ai ma bécane que depuis le jour de l'an.

Plus tard, une occasion se présenta de lui demander son nom. Il venait de parler d'un étudiant qu'elle connaissait.

– François-Marie-Julien Saint-Laurent, sur mon extrait de baptême. Domicilié en plus à Ville Saint-Laurent...

– Ah ! Marie Saint-Laurent, est-elle votre sœur ? C'était ma compagne au couvent.

– Ma cousine. Mais, dites-moi aussi comment vous vous nommez pour que je lui parle de vous.

– Fait-elle aussi de la bicyclette ?

– Oh ! non, ma cousine suit toutes les modes excepté celle-là. Parce qu'elle n'aime pas le vent qui déplace les ondulations, enlève la poudre, efface le rouge...

– Ah, c'est désappointant. Je cherche une amie qui serait infatigable comme moi...

– Il y a moi. On pourrait former un club...

– Non, un homme n'est jamais libre de se promener tous les après-midi...

– Ah ! pourquoi me faites vous penser à ce que vous étiez en train de me faire oublier ; à savoir, que je devrais être à ma chambre à potasser les matières de l'examen qui commence demain...

– Et si vous le manquez ?

– Je ne le manquerai pas. Ma mère va prier pour moi. Et puis, je l'ai préparé. Et vous aussi, vous prierez pour moi, si je vous le demande ? Et mes examens finis je prendrai la route avec vous l'après-midi, si cela ne vous déplaît pas...

– Beau temps, mauvais temps ?

– Beau temps, mauvais temps, jusqu'au dix-huit de juin, jour fatal, où je prendrai la route moins belle de Farnham, pour mon service militaire...

Quand ils se quittèrent, Mathilde lui avait dit son âge, son nom, son numéro de téléphone et dans son exubérance, bien d'autres choses

encore. Lui, avant de continuer, la regarda un instant s'en aller, pendant qu'elle traversait le rond-point Monkland, où il prenait lui, une direction opposée.

Elle souriait parce que l'aventure l'amusait. Il était intelligent, et un peu emballé, lui aussi... Il l'avait prouvé en parlant de certaines rééditions de livres... Elle souriait aussi à l'idée de faire avec lui des randonnées...

Seule, elle avait été heureuse d'aller à la rencontre du printemps... Irait-elle, à deux, au devant de l'été ?

Les fleurs des pommiers partaient au vent. Bientôt ce serait juin.

Elle regarda vers la ville, et elle vit que le printemps avait beaucoup travaillé à sa tapisserie ; des nuances de tous les verts couvraient à présent la montagne...

Mousseline

Je me demande ce qu'est devenue Mousseline, Mousseline qui a délibérément refusé d'améliorer son sort, Mousseline qui a préféré l'amitié et un pré rasé et sec, à la solitude dorée d'un gras et vert pâturage.

C'est une assez longue histoire.

Habitant le banc de sable que l'eau lisse du barachois sépare du village, nous étions, tous les étés, dans une situation laitière misérable.

Un cheval maigre, tirant une voiture cahotante, nous apportait chaque jour autour de midi, des bouteilles à moitié remplies et qui se chauffaient au fort soleil de la Gaspésie depuis six heures du matin. Le cheval avait parcouru une dizaine de milles, desservant sans se hâter deux villages accotés l'un sur l'autre. Il nous apportait ensuite les restes.

Il faut dire que le vieil Irlandais, son maître, qui faisait la tournée, était pittoresque et amusant. Mais ses propos galants ou rosses n'empêchaient pas notre lait de surir aussitôt que sa haridelle avait tourné le dos. C'était désastreux. Il nous aurait fallu manger à la journée du lait caillé. Par exception, une des bouteilles daignait, par-ci, par-là, se conserver jusqu'au soir. Mais ordinairement le breuvage avait toujours un « petit goût ».

Tous nos enfants protestaient ; les ménagères se plaignaient de ne pouvoir faire aucun dessert, et les grands buveurs de lait étaient bien malheureux. C'était plus que lamentable, vraiment, c'était intenable ! Et cela durait depuis des années.

Notre amie Marie qui avait charge d'une grosse maisonnée, pouvait se croire la plus à plaindre. Elle se mit à parler d'acheter une vache pour l'été et de la prêter l'hiver à quelque fermier des environs. C'était une chose faisable. Une autre saison passa sur ce projet quand notre vieux laitier mourut. Ses fils négligèrent l'entreprise, et la situation lamentable devint insupportable.

Certains matins, la haridelle ne venait même plus...

L'hiver suivant, comme nous ressassions ensemble le trésor inépuisable de nos joies gaspésiennes, Marie dit :

– Mais l'été prochain, c'est le bout, j'achète une vache. Je suis décidée. Je verrai à ça en mai, quand j'irai pour le jardin.

Elle partit le trente avril pour un voyage de trois jours à la mer. Elle revint enthousiasmée. Il faisait déjà beau là-bas. L'eau avait un peu plus rongé le banc de sable, mais elle n'avait emporté aucune de nos maisons. Elles étaient toutes là, attristées par leurs yeux clos, et elles nous attendaient au plus vite. Marie avait donné des ordres très précis pour le jardin. Il y aurait beaucoup de fraises. Mais ce qui était mieux que tout, c'est qu'elle avait trouvé une vache, et une belle. C'était une petite jersey café au lait, avec un beau cœur blanc sur le front, des yeux et des cils enviabiles, vraiment, et si fine d'allure que Marie l'avait tout de suite baptisée Mousseline.

Mousseline l'attendrait, comme nos maisons,

jusqu'en juin. Mais après, quelle bénédiction ! Nous aurions du beau lait gras et frais et de la crème tous les jours. Il fut bien entendu que je serais la première servie, mais notre unique voisine aurait aussi sa part. Nul cheval maigre ne traînerait plus, sur notre petite route, une voiture cahotant des bouteilles.

C'était une question réglée. Pour pacage, Mousseline aurait à elle seule les longs arpents touffus qui allaient de chez nous au pont et qui appartenaient à Marie. De quoi engraisser, sûrement !

Tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes.

J'arrivai à la campagne la première. Je ne retins pas les bons offices du laitier qui avait remplacé notre vieil Irlandais. Je m'enquis aux premières maisons du village pour obtenir pendant quelques jours un peu de lait chaque matin. À bicyclette, j'irais le prendre en allant chercher le courrier. Un jour sur deux, nous en manquions, mais ce n'était rien. Nous vivions d'espérance. Dans une semaine, Mousseline

serait là, et Mousseline était garantie, Mousseline devait donner beaucoup de lait.

Enfin, on ouvrit la villa chez Marie. Quand Nazaire, l'homme de peine, en aurait fini avec les panneaux et l'installation, en revenant de chez lui, le matin, il ramènerait Mousseline la belle. En attendant, Marie et moi, nous en parlions déjà avec beaucoup de tendresse.

– Comme cela, dis-je aussi, je puis prévenir au village, que l'on ne me garde plus de lait ?

– Ah ! sûrement, vous pensez bien !

Et nous vîmes enfin venir Nazaire traînant une vache qui était en effet fort jolie. Mais elle meuglait à fendre l'âme. Marie décida que pour la première journée, on la garderait auprès de la maison. On sacrifierait la propreté de la partie éclaircie du bois où poussaient des fraises sauvages succulentes. On attacherait Mousseline à un sapin. Pour distraction, Mousseline verrait passer, par-dessus la haie, les deux trains du jour. On pourrait la surveiller et l'admirer aussi, car elle était belle, il n'y avait pas à le nier, elle était même très belle. Ces grands yeux, ces longs cils,

ce petit cœur blanc entre les jeunes cornes, vraiment c'était merveille !

Mais elle meuglait, meuglait, meuglait à cœur fendre.

Tout l'après-midi, Marie fut sur le qui-vive. Les autres pouvaient jouer au tennis, ou se baigner, ou flâner sur la plage, Marie ne connaissait pas de repos. Ce cri, qui reprenait comme la sirène d'un bateau en détresse la rejoignait partout. Elle accourait au petit bois. Mousseline beuglait de plus belle, tournait sur elle-même, et finalement avait une patte ou deux prises dans sa corde.

Marie appelait à l'aide. Une des joueuses, laissant le tennis, venait dérouler la corde, pendant que Marie levait et tenait en l'air la patte de Mousseline. Ce faisant, elle la morigénait doucement.

– Allons ! Mousseline, tu t'ennuies ? mais pourquoi ? regarde cette herbe belle et tendre, mange, va, et tu t'habitueras à nous... Elle caressait le cou, le dos café au lait ; Mousseline semblait se consoler, mais dès que Marie

s'éloignait, les meuglements reprenaient.

Tout le monde disait :

– De grâce, ne vous en occupez plus, elle va s'accoutumer.

Mais Mousseline, continuant à penser à son pré rasé, sec, où elle avait laissé des amies, et surtout une compagne qu'elle aimait comme une mère et suivait comme une ombre, Mousseline persistait dans ses lamentations. Que lui importaient tous ces succulents arbustes, et les petites fraises roses, et l'abri agréable des sapins odorants, et l'air de la mer si proche, et le passage des deux trains ? Mousseline avait décidé qu'elle s'ennuyait.

Sa journée finie, avant de repartir pour le village, Nazaire devait la traire. Après le souper, nous reviendrions pour la prière à la chapelle et pour chercher notre part du lait. Car cette vache privilégiée et ingrate paissait non seulement à l'ombre d'une maison hospitalière, mais encore à l'ombre d'une chapelle et d'un ravissant clocheton, d'une chapelle où par une faveur insigne, le bon Dieu demeurait tout l'été.

Tout cela ne sembla guère influencer Mousseline.

Le soir, portant une bouteille vide bien brillante, je m'approchais, quand Marie courut au-devant de moi :

– C'est une catastrophe ! Mousseline n'a donné qu'une pinte de lait !

Nous étions tous, sans pot cassé, comme Perrette !

Mais je prodiguai à la propriétaire – qui avait donné soixante-quinze dollars pour acheter Mousseline – mes encouragements les plus convaincus. Mousseline était trop dépaysée. Mousseline demain serait accoutumée. Demain elle mangerait et recommencerait à donner du lait.

En attendant, elle beuglait, beuglait. Marie pour la consoler ne l'embrassait pas, mais c'était tout juste. Elle la suivait, s'embarrassant avec elle dans sa corde, trébuchant, se déprenant, après avoir désenroulé les pattes de la belle Mousseline !

Il avait été décidé qu'on la laisserait dormir dehors. On l'avait tout le jour changée de place, pour voir si, d'un arbre à l'autre, elle finirait par trouver un coin à son goût. Je restais à veiller. Nous aurions pu être tranquilles, au coin du feu, et parler du dernier livre arrivé. Mais ce beuglement qui dominait le bruit des vagues et nous poursuivait, c'était trop. Marie à la fin déclara :

– Je vais la mettre dans l'étable. Qui vient m'aider ? Elle se consolera peut-être, entre quatre murs !

Nous n'étions à ce moment-là que des femmes. Quelques-unes, comme moi, absolument sans allure avec les animaux. Julianna et Marie étant les seules à avoir le don, nous les laissâmes se débrouiller, nous contentant de rire en les regardant. Il faisait presque noir. Seul du rouge demeurait allumé derrière les montagnes du barachois. Nos deux minces femmes se profilèrent dans cette lueur, tirant la vache doucement, tout en essayant de l'envoûter de leurs belles voix. Une bête moins têtue, devant

tant d'égards, aurait cessé au moins de pleurer. Mais à toutes leurs phrases répondait le même tenace beuglement.

Cette écurie, depuis longtemps, n'était plus qu'un garage. Il y avait au fond le box du cheval. C'est dans cette boîte de beau bois nu et propre que Mousseline finalement fut laissée. Nous lui apportâmes chacune deux grosses brassées de beau foin cueillies à même le champ. Et puis, bonsoir ! La porte fermée, l'écurie étant loin de la maison, tout le monde pourrait l'oublier.

Tout de même, il fut très difficile de parler d'autre chose. Toute la soirée se passa à rire des deux demoiselles aux ongles polis et aux fines mains, qui avaient presque porté Mousseline jusqu'au box ! et comme avec des gants blancs.

Eh bien, Nazaire, quand il dut le lendemain la sortir de ce box, ce n'était pas de gants blancs dont il aurait eu besoin, mais, ma foi, d'un costume de scaphandrier ! Si Mousseline, toute la journée de la veille, avait retenu son lait, toute la nuit, elle n'avait pas retenu autre chose ! et sans litière, il fallait la voir. Elle n'était plus belle. Et

Nazaire n'était pas ravi, tout, habitué qu'il fût aux odeurs d'écurie.

C'est lui qui me raconta cela, le lendemain, assez tôt. Je venais de le voir passer notre barrière, traînant Mousseline pour aller la mettre dans ce champ qui de tout temps lui était destiné.

Et il m'avait demandé le baquet que j'avais promis, et de l'eau pour mettre dedans.

Le malheur, peut-être, c'était qu'il fallait attacher Mousseline D'un côté, une clôture longeait la voie ferrée ; mais du côté de la mer, rien ne cernait ce champ qu'une douce pente reliait à la plage. Libre, qu'aurait pu faire une vache aussi désespérée ? Il y avait tout à redouter, même le suicide.

Mousseline fut d'ailleurs attachée avec une corde d'une longueur démesurée ; et son baquet fut mis à l'ombre de six ou sept belles épinettes qui formaient au bout du pacage, un boqueteau charmant. Marie survint bientôt pour voir l'installation, voir si la brique de sel était au bon endroit et si Mousseline paraissait contente.

Hélas, Mousseline ne paraissait pas contente. Mousseline beuglait, se cachait la tête sous les arbres et ne prenait même pas une bouchée du beau foin haut comme un enfant.

– Elle est gênée, dis-je. Allons-nous-en !

Nous nous en allâmes, marchant en mesure, nos pas rythmés par les beuglements fidèles. Mais Marie riait. Marie ne désespérait plus. Mousseline, toute crottée qu'elle était, avait donné quatre pintes et demie de lait ce matin. Mousseline s'amendait. Et dans ce champ, on ne pouvait pas dire qu'elle ne serait pas bien !

Allez-y voir ! Mousseline ne se trouva pas bien. Pour ma part, quand j'y repense, j'imagine que Mousseline, qui toute sa vie n'avait connu que prés rasés et pauvres, ne savait que faire de l'abondance de ce champ. Sa couleur aussi avait pu la déconcerter. Car le foin ne poussait pas tout seul ; en juillet, cette prairie était une merveille ; les grosses fleurs rouges des trèfles, les grappes bleues du jargeau, les collerettes des innombrables marguerites en faisaient un jardin dont j'ai cent fois vanté la splendeur.

Mousseline le regardait et beuglait.

Sur ce champ passait, parfumé de sel et d'iode, le grand air du large. Aucun lieu ne semblait plus édénique.

Il n'empêcha pas Mousseline de beugler toute la journée. Le soir Nazaire vint la chercher pour la ramener à la maison. Tout le monde supposait qu'entre les beuglements, elle avait tout de même eu le temps de prendre une bouchée, et qu'elle donnerait de quoi abreuver les trois familles du banc.

Elle donna tout juste une pinte.

Cela devenait une tragédie.

Marie sortit l'auto et s'en fut voir monsieur Mégras qui lui avait vendu l'animal. Que devait-elle en faire ?

C'était un vendredi. Il promit de venir la voir le lendemain. Sans doute avait-il l'intention de la raisonner.

Mousseline beugla sa nuit entière, consciencieusement, mais dehors. Le matin, Nazaire la ramena à mon pâturage. Si je voulais

du lait, il me faudrait retourner au village. Elle n'en avait pas donné deux pintes !

Elle se colla de nouveau au boqueteau d'épinettes, dédaigna une fois de plus le foin, tourna le dos à la mer, ne regarda même pas le train qui passait et exhala toute la journée sa douloureuse plainte.

À quatre heures de l'après-midi, de ma véranda, je vis un homme et une femme en boghei, passer notre barrière et aller vers le champ. Le vent m'apporta la voix de Marie, assez claire pour dominer le bruit de la mer et les tenaces beuglements.

Monsieur Mégras venait voir son ancienne vache. Il eut beau l'examiner, il ne lui trouva rien de malade ; et il eut beau lui parler, elle ne lui répondit pas. Elle cessa de meugler, croyant son but atteint. Elle était intelligente dans son entêtement, et pourtant elle se trompait. Il n'allait pas tout de suite la ramener. Il conseilla de la mettre le soir dans l'écurie – mais avec une litière ! – et de l'y laisser deux jours. Ensuite, elle serait probablement contente de retrouver le vent

du large et elle serait habituée à sa solitude.

Une demi-heure plus tard, je vis revenir Marie avec Julianna. Nazaire, qui devait préparer la litière, était grognon. Elles avaient alors offert de venir toutes les deux chercher la vache. Les deux bonnes étaient des citadines – comme moi en ce qui regarde les animaux domestiques – il n’avait pas été question de leur confier cette tâche.

Je me réinstallais avec mon livre, tranquillement, quand j’entendis des cris. Me retournant, je vis Mousseline passer à l’épouvante et s’engager sur la voie ferrée, en route vers le village. Marie et Julianna couraient derrière. Pourtant sympathique à leur malheur, je les suivis en riant aux larmes, jusqu’à ce que j’aie pensé moi aussi que c’était l’heure du deuxième train de la journée. Au moment où j’envisageais, comme les autres, la possibilité d’un accident, j’aperçus Nazaire qui sautait au cou de la vache. Il était venu jusqu’au talus du chemin de fer pour chercher le fourrage de la litière, et il s’y trouvait juste à point.

Marie, pantelante, me dit :

– Je crois bien que je vais essayer de la revendre...

Mousseline rattachée, renfermée, donna deux petites pintes de lait et se remit à beugler.

Le lendemain, dimanche, Nazaire, qui ne venait pas d'habitude, avait dû accepter de revenir pour la traite. Comme il entendrait ensuite la messe dans la chapelle, cela ne le dérangerait pas plus, en somme, que d'aller jusqu'à l'église.

Mais allez-y voir ! Le lendemain, il pleuvait à boire debout – ce fut la seule pluie de tout l'été – il pleuvait à boire debout, et pas de Nazaire. La messe finie, Mousseline beuglait, et Nazaire ne paraissant toujours pas, Marie prit l'auto, même avant d'avoir déjeuné, et se rendit chez lui. Nazaire fut invisible. Une maladie diplomatique l'avait fait souffrir toute la nuit. Il ne pouvait pas se lever. Marie serait revenue bredouille, si elle n'avait pas rencontré son menuisier qui, entendant l'histoire, s'offrit à venir soulager Mousseline.

Mousseline donna trois pintes. Marie dut ensuite, toujours sans avoir mangé, aller

reconduire au village, l'âme charitable qui l'avait aidée.

La pluie continua, torrentielle ; Mousseline beugla, et la journée se passa. Non dans l'oisiveté, cependant, pour Marie et ses invitées. Revêtant leurs imperméables, chaussant des bottes, quatre ou cinq fois elles s'en furent cueillir des brassées de fourrage pour les offrir à Mousseline. Le plan de vie de cette bête, n'ayant pas d'abord comporté l'internement, la grange n'était pas pourvue de ce qu'il fallait pour la nourrir.

La journée passa et l'heure de la seconde traite arriva.

Une dernière épreuve fit pour Marie déborder la coupe. Retourner au village chercher quelqu'un serait ridicule. Elle avait décidé qu'elle traitait elle-même Mousseline. Après tout, elle n'était pas plus sotte qu'une autre.

Elle entra donc dans l'étable avec son seau et tout le tremblement. Elle n'avait jamais touché à un pis, de sa vie ! Mais elle avait vu faire les autres, et en prenant le thé, d'ailleurs, quelques

instants plus tôt, chacun lui avait donné son bon conseil. Il fallait tirer comme ceci, comme cela, paraît-il ; il fallait surtout bien égoutter..., etc...

Mais Marie réussirait, Marie n'aurait pas de mal, car si Mousseline s'était attachée à quelqu'un dans ces quelques jours, c'était sûrement à Marie, qui lui avait prodigué tant d'attentions, fait tant de beaux discours et de caresses, pour la convaincre qu'elle devait cesser de pleurer et donner du lait, et manger dans le beau champ rouge de trèfle, bleu de jargeau, blanc de marguerites.

Nous restâmes dans la porte pour le spectacle. Marie attacha la queue et la patte de Mousseline ensemble. C'était un des conseils qu'elle avait reçus ! Elle s'installa sur le petit banc, s'appuya le front au flanc de la bête et commença de tirer...

Cela ne sortait pas à flots. Elle tira une heure. Les plus douces paroles, les gestes les plus tendres ne changèrent pas grand-chose. Elle pinça, tira, massa, repinça et retira pendant une heure pour une pauvre pinte !

Ce fut après cela que Marie eut une

conférence avec les amies des alentours, les parents présents, et même les bonnes – qui étaient meilleures cuisinières que vachères ! – et tout le monde fut d'accord : boire du lait sûr, ou ne pas en boire du tout, valait mieux que tout ce tintouin. Puisque Mégras offrait de reprendre sa bête, il fallait accepter !

La pluie tombait encore. Il n'était pas question d'attacher Mousseline derrière l'auto ou derrière ma bicyclette et d'aller la reconduire. Il fallait patienter une nuit de plus.

Le lendemain, Nazaire guéri, ressuscité, arriva fouettant gaillardement son cheval, pour se donner une contenance. Marie qui avait eu l'idée de le congédier, pour son insurrection de la veille, se contenta de lui dire avec une ironie qui passa inaperçue :

– Ah ! vous êtes mieux !

et sans lui laisser le temps de dérouler le tissu de mensonges qui lui aurait composé une maladie acceptable, elle lui dit vite :

– Ne dételez pas. Vous allez reconduire

Mousseline chez elle et dire à Mégras que j'irai faire les arrangements dans la journée.

Les arrangements furent ce qu'il y avait de mieux. Marie avait bien fait de ne pas congédier Nazaire. Il passait avec son cheval tous les matins devant chez Mégras. Il apporterait le lait de Mousseline. À la fin de l'été, Mégras remettrait ce qui resterait dû du montant payé pour Mousseline.

En définitive, nous étions mieux que les années passées et tout le monde était content. Nous avons le lait de Mousseline, un lait propre, riche et gras, et Mousseline restait chez elle. Quand nous passions en voiture ou à bécane, nous l'apercevions avec ses compagnes, dans son pacage rasé à fond, et d'où elle ne pouvait même pas voir les trains ! Et elle ne beuglait plus, elle mâchait comme si vraiment elle arrachait sa subsistance de ce terrain rongé jusqu'aux racines.

Mousseline n'était pas uniquement belle. C'était une sentimentale qui préférait l'amitié et un pacage sec et poussiéreux, à la solitude du gras et vert pâturage !

Orange et bleu

Un énorme bouquet de delphiniums gros bleu et de lis jaune orange fleurissait la table. Toute la lumière du salon était absorbée par ces riches couleurs ; les yeux y revenaient, les yeux ne s'en détachaient pas.

– Vous aviez connu Christiane, dit quelqu'un. Ces fleurs me font penser à elle. Vous aviez vu son petit salon bleu et orangé ?

Si je l'avais vu, son petit salon !

Je regardais de nouveau le grand bouquet, je répondis :

– Mais oui !

Et puis, pendant que le thé finissait dans le brouhaha des opinions toujours entrecoupées, interrompues parce que tout le monde parle à la fois et veut aussi tout écouter et ne rien perdre, je partis en excursion dans ma boîte aux souvenirs

et je revis les jours de Christiane et tout un passé déjà très lointain.

J'arrivais en tramway, quand je venais la voir. Je sonnais. La bonne, – le tablier bien frais et la coiffe empesée, – m'ouvrait la porte et me disait :

– Madame descend tout de suite. Si vous voulez entrer vous asseoir.

J'entrais à droite dans le fameux petit salon et je me hâtais de me jeter dans le premier fauteuil, parce que mes semelles imprimaient mes pas en gris sur le beau velours indigo du tapis. C'était intimidant. Tout était si reluisant, si neuf, si propre, si bleu et si orangé !

Pourtant, quand plus tard, je fus avec Christiane plus intime, je sus que c'était la bonne qui était ainsi d'un soin méticuleux et d'un ordre impeccable. Christiane était comme nous volontiers heureuse dans un fouillis de livres, de journaux – entre un panier à raccommodage débordant, et une boîte de bonbons ouverte...

Christiane disait :

– Je ne suis pas jolie et je le sais. C'est ma

sœur qui a pris chez nous la beauté de toute la famille. On me l'a assez répété pour que je ne l'oublie jamais.

Christiane était blonde et elle avait les yeux bleus, sous des cils châains. Je la connus lorsqu'elle avait vingt-huit ou vingt-neuf ans. C'était vrai qu'on pouvait ne pas la trouver jolie, mais il fallait tout de suite s'exclamer qu'elle était aimable et intéressante. Sa figure était pâle et ses traits chiffonnés ; et ses dents étaient irrégulières mais blanches comme du lait ; elles donnaient un grand charme à son sourire.

Christiane était curieuse. Elle voulait tout savoir, mais avec intelligence et sans cesser d'être bien élevée. Elle prenait des airs auprès de son mari, mais gentiment, sans donner l'impression qu'elle posait. Elle soutenait contre lui les opinions les plus contradictoires, pour être bien sûre qu'il ne lui imposait pas ses idées. C'était, bien entendu, une comédie qu'elle se jouait, mais avec sincérité, voulant tant rester elle-même et personnelle – ou du moins, garder l'illusion qu'elle le restait : car quelle femme au

monde peut aimer, et au début de cet amour, ne pas se laisser influencer en tout ?

Le petit salon orangé et bleu, au fait, puisque le mari était architecte, il avait dû y mettre du sien. Ces fauteuils, ces tables, ces bibliothèques, – les premiers meubles que je vis qui ne venaient pas tout faits d'un magasin – il avait dû les dessiner au moins. Nos écoles d'art moderne, nos ateliers n'existaient pas encore. Mais il n'était pas question de la part du mari. C'était la composition de Christiane, le salon de Christiane, le goût de Christiane, les couleurs de Christiane ; orange et bleu ; orange très orangé comme les lis tigrés du bouquet, bleu bien bleu comme les delphiniums du bouquet.

Ce petit salon, les détails en sont effacés de ma mémoire. L'arrangement des fenêtres – les rideaux d'étamine bien blanche bordée d'un jour au fil jaune, les tentures, les fauteuils bas, c'est tout ce qui me reste. Il m'est absolument impossible de retrouver la couleur du mur. Mais en regardant le beau bouquet de lis et de delphiniums, Christiane est reparue bien vivante

dans son petit salon et je l'ai revue marquant à son tour le tapis moelleux de l'empreinte de ses pas. En vérité, ce n'était donc pas parce que j'arrivais du dehors et que mes pieds étaient poussiéreux que je le marquais ; c'était que la peluche en était trop épaisse et trop bleue.

Nous étions pendant l'autre guerre. Christiane avait son mari bien à elle et en sécurité malgré sa jeunesse. Il était grand et fort, mais il avait de si mauvais yeux qu'il n'était pas question d'en faire un soldat.

Christiane racontait comment, lorsqu'elle était encore élève au couvent Saint-Louis-de-Gonzague, et lui écolier du Mont Saint-Louis, il la suivait tous les jours silencieusement, rue Sherbrooke. Puis, enfin, il avait trouvé quelqu'un qui la lui avait officiellement présentée. Ensuite, il lui avait prodigué attentions et compliments. Il l'attendait non loin de la sortie, il l'accompagnait presque jusqu'à sa porte. Les compliments du collégien avaient eu un effet irrésistible et définitif sur la petite fille de seize ans, habituée à s'entendre dire :

– Tu ne te tiens pas bien.

– Mais c’est affreux comme tu ne grandis pas.
Ta sœur qui a une si belle taille.

Ou encore :

– Ma foi, ton visage n’est pas pareil des deux côtés. Laisse donc que je t’examine.

Christiane ne savait pas encore que cela s’appelait un visage asymétrique. Mais elle apprenait une fois de plus qu’elle n’était pas jolie ; qu’elle ne serait jamais belle comme sa sœur aînée. Ce refrain cessait d’être nouveau et ne l’affligeait plus.

Car, s’étant convaincue qu’elle était dénuée d’attraits physiques, Christiane ne s’était pas tenue pour battue. On lui avait par ailleurs souvent dit qu’elle était intelligente. Elle estimait que c’était le plus important de tous les biens, et avec cette richesse, elle avait entrepris l’édification de sa personnalité. C’était fort bien, elle n’était pas jolie, mais elle ne serait pas banale et on s’occuperait quand même d’elle. Elle aurait de l’instruction, elle serait intellectuelle, elle

serait intéressante. Elle avait une jolie voix de soprano, elle la développerait et elle développerait aussi ce goût qu'elle se sentait pour la décoration de maison. Elle connaîtrait en plus, la peinture, l'architecture, la littérature et... la mode.

Avec autant d'intérêts, un programme d'études aussi vaste, sa vie serait comble. Elle ne s'ennuierait pas. Elle n'ennuierait pas les autres. Il y aurait tant de choses, dans ses yeux bleus et derrière ce front – qu'on s'arrêterait pour y lire. Et puis, Christiane parlerait et elle parlerait bien. Christiane aurait toujours quelque chose à dire.

Si occupée, elle ne s'aperçut pas que ses dix-huit ans amélioreraient beaucoup son physique et corrigeaient presque tous les défauts qu'on lui avait jusque-là reprochés. Ses cheveux bouclés étaient naturellement de ce blond angélique que les coquettes de l'époque essayaient en vain d'obtenir par la teinture. Ils moussaient autour de sa figure beaucoup moins pâle, parce que Christiane rougissait à tout propos. En un mot, même avec ses traits chiffonnés, Christiane était

devenue jolie. En gris pâle, en vert jade, personne ne pouvait l'être davantage. Elle avait l'air d'un pastel où les couleurs se marient avec une douceur si harmonieuse, qu'on ne s'occupe pas de la perfection du dessin.

Le futur architecte voyait tout cela, lui, et de plus en plus, s'attachait à ses pas.

Comme il était riche, le roman ne traîna pas en longueur. Aussitôt admis à sa profession, il fit la grande demande, et Christiane se trouva bel et bien mariée avant d'avoir même entrepris les études spécialisées qu'elle avait décidé de faire.

Mais rien n'allait l'empêcher de remplir le programme établi. Les jeunes époux partirent pour Paris. Christiane y améliora son vocabulaire, prit des leçons de chant, affina ses manières. Elle cueillit à pleines mains des notions de tout. Elle apprit sans livre les divers âges de l'architecture : on commence par l'école romane avec Saint-Germain-des-Prés ; on continue avec le gothique de Notre-Dame et de la Sainte-Chapelle ; on passe à Saint-Étienne-du-Mont pour les caprices de la Renaissance, et ainsi de suite. C'était aisé et

inoubliable. Et que de choses, pareillement, vous enseignaient en peinture les musées ! Des Primitifs au XIX^e siècle, la marche du pinceau, la différence des fonds de toile, au Louvre cela sautait aux yeux d'une salle à l'autre. Au Luxembourg, on s'approchait du moderne ; au Grand Palais, on s'initiait aux ultra-modernes, au bizarre, aux laideurs mêmes. Christiane en critiquait bien quelques-unes, mais elle avait trop décidé d'être quelqu'un pour ne pas être d'avant-garde. Elle aimait d'ailleurs les couleurs vives, crues ; témoin le bleu à laver, l'orange brûlé de son salon.

La guerre avait interrompu la vie si palpitante d'intérêt du jeune ménage privilégié. Rentrés à Montréal, ils avaient acheté cette maison où Christiane avait installé cette pièce bien à elle, couleur de delphiniums et de lis jaunes !

Le jeune ménage privilégié subissait tout de même, comme les autres, le sort ordinaire des humains ; son bonheur clochait. La santé de Christiane était mauvaise, inquiétante. Un mal encore inconnu minait son jeune organisme. Son

front de cire en était le seul indice, pour les passants, car son entrain, son enthousiasme étaient d'une vigueur extrême. Ce qui ne l'empêchait pas d'être confinée au lit, ou au moins à la maison, des semaines complètes, et d'avoir à dissimuler de continuelles souffrances.

Je marquais souvent le tapis bleu de la poussière de mes semelles, parce que j'avais une santé de fer et pouvais aller par tous les vents, distraire Christiane malade, boire son délicieux thé de Chine, manger ses sandwiches, emprunter ses livres. Christiane me questionnait sur mes études encore en cours, sur mon professeur de littérature, mes ambitions, mes projets, mes amours. Christiane voulait savoir l'histoire de tous, et le moindre potin la ravissait. Elle buvait les nouvelles fraîches comme du bon lait, et d'ailleurs elle versait généreusement en échange tout ce qu'elle savait elle-même.

– Tu es bavarde, Christiane, tu es une vraie commère..., disait son jeune mari. Mais il mettait dans sa voix une indéniable admiration : ce que Christiane faisait, c'était amusant, c'était drôle. Il

ne s'ennuyait pas avec elle, et elle était adorable avec lui, lui réservant sa tendresse un peu enfantine, ses taquineries, ses meilleurs sourires. Elle jouait sans doute à la petite fille choyée, mais ce masque qui appelait protection et tendresse, lui servait à cacher une sournoise force de caractère.

Parce que son jeune mari n'acceptait rien sans elle, n'allait nulle part sans elle, Christiane maintes fois feignait de se sentir tout à fait mieux, se levait, se pomponnait, manifestait un irrésistible besoin de sortir, de voir du monde, de marcher... Pour cela, elle devait mépriser et vaincre de tenaces douleurs qui la tourmentaient sans répit.

Je ne marquai qu'un hiver, en somme, le tapis bleu, de mes pas gris. La guerre achevait, et après l'armistice, le jeune ménage partit aussitôt pour Paris.

Ce fut l'insistance de Christiane, qui me pressait dans ses lettres de les rejoindre, qui m'aida sans doute à organiser mon propre voyage. Ils n'étaient pas installés depuis bien

longtemps quand, à mon tour, je mis pied à Paris, puisque j'y arrivai pour fêter le premier anniversaire de l'armistice.

Ma malle à peine défaire, comme une Parisienne née, je pris le métro et j'allai voir Christiane.

Elle habitait un appartement confortable à Passy. J'y eus bientôt mes habitudes... et chaque fois que je descendais du tramway et que je marchais d'une rue à l'autre, jusque chez elle je traînais avec moi toute la série de héros de roman qui avaient vécu dans ce cadre et dont les vies avaient passionné mon adolescence...

Christiane semblait ressuscitée. Nous courûmes Paris ensemble. Le jeune ménage entreprenait de me civiliser, au fond... Nous allions de Saint-Denis à Fontainebleau, de la Madeleine à l'Opéra, du Louvre à Versailles et à Rambouillet. Nous avions la même façon de prendre en riant les mésaventures. Tout allait si bien que nous entreprîmes plus tard, après avoir traversé Paris en tous sens, de traverser ensemble toute la France.

Délicieux voyage ! et qui demeure parmi les plus beaux de mon existence. C'était le printemps, et si nous quittâmes Paris et les marronniers en fleurs, ce fut pour trouver sur la côte d'Argent, les grappes mauves des glycines et les roses qui grimpaient emmêlées sur tous les murs ; et ce fut pour retrouver la mer que nous aimions tant.

Saint-Jean-de-Luz ; Hôtel Beauséjour ! Le nom rappelait quelque modeste auberge de chez nous – en France, on manquait donc aussi parfois d'imagination ? – mais comme tout était nouveau, pittoresque, agréable et même élégant.

Je nous revois flânant au port, regardant de l'autre côté du pont, la petite ville de Ciboure et les hautes Pyrénées ; et puis, le phare de Socoa sur lequel venaient se briser les hautes lames de l'Océan. Le climat faisait du bien à Christiane. Elle était gaie ; d'ailleurs nous l'étions tous, et nos longues promenades en voiture dans les montagnes n'étaient pas silencieuses. Nous apportions avec nous des livres, et nous relûmes quelques pages de Ramuntcho sur la place même

où Loti fait vivre son héros.

De Saint-Jean-de-Luz, nous émigrâmes à Guéthary. Le matin, au réveil, nous nous passions sous la porte, de petits billets où nous écrivions nos impressions sur le petit déjeuner que l'on venait de nous apporter ; sur l'onctueux du chocolat, des croissants...

Mais Christiane, certains jours, fut moins bien. Elle riait apparemment du même cœur et rien ne décelait ses malaises, sauf qu'elle gardait le lit et que nous faisons salon autour ! Sur sa table, il y avait des revues d'art, de mode, et des revues purement littéraires. Il y avait les derniers livres. Les discussions commençaient. Les opinions du jeune ménage n'étaient pas toujours assez orthodoxes pour mon goût. Avec son grand besoin d'être d'avant-garde, Christiane m'étonnait et son mari s'appliquait à me scandaliser. Je n'abandonnais pas, malgré ma jeunesse, ma façon de penser, pour adopter aveuglément leur manière de voir ; à cause de leur petit droit d'aînesse, je ne recevais pas en silence ce que j'appelais leurs idées fausses. Le

feu de la discussion grandissait. Il finissait en éclats de rire.

Si Christiane, vers la fin du jour, se sentait mieux, nous allions avant le dîner prendre une consommation à la terrasse du prochain café. Nous ne nous blasons pas, sur ce plaisir d'être assis dehors, dégustant notre breuvage en regardant passer ce monde si nouveau pour nous. Des femmes revenaient du lavoir, le panier sur la tête ; des bœufs blonds traînaient des charrettes, et les Basques nous amusaient vifs, gesticulants, et le béret toujours bien enfoncé...

C'était un temps de belle et insouciantie vie. L'humeur égale, la gaîté du jeune ménage étaient pour moi un bel exemple de bonheur conjugal. Christiane reprochait souvent à son mari de n'avoir pas assez d'égards pour moi, mais j'aimais qu'il fût ainsi, empressé à la servir, à l'écouter, tout en prévenances ; cela enchantait le romanesque de mes vingt ans. La vie conjugale parfaite, c'était cela. Ah ! sûrement, il aurait pu être plus galant avec moi, tenir au moins mon manteau, quand nous nous vêtions pour sortir,

mais non, il était tout occupé à voir si Christiane se couvrait suffisamment !

Un jour, nous nous étions mis en route pour aller voir des grottes célèbres. Au dernier moment, Christiane ne se sentit pas assez bien pour y descendre et braver tant d'humidité. Mais puisque nous étions rendus, elle voulait que nous y allions quand même. Elle nous attendrait en haut. Justement, un groupe partait. Ce ne serait pas si long, après tout.

Lui ne voulut pas et il se mit à badiner sur l'insignifiance de retourner encore nous promener sous terre, pour contempler quelques stalactites quand déjà nous en avions tant vu. L'important, c'était d'avoir fait un beau tour de voiture. Et puisqu'il payait le cocher, je n'avais rien à lui reprocher. Et il prétendit que cela ne m'amuserait pas non plus ; et puis, j'étais libre d'y aller, ils m'attendraient tous les deux bien gentiment...

L'incident me fit réfléchir, et je remarquai ensuite avec quel soin il évitait toujours tout ce qui aurait pu faire de la peine à Christiane.

Christiane n'aurait pas de chagrin, Christiane ne se sentirait pas lésée. Christiane n'aurait rien de moins que ce que nous aurions...

C'est ainsi que je marchai tant de fois solitaire sur les routes qui bordaient la mer, à Guéthary et à Saint-Jean-de-Luz. Sous les beaux tamaris, face à l'Océan, je devais rêver à bien des choses que j'ai oubliées, mais sûrement je pensais que leur bonheur, leur façon de s'aimer, de se suffire, était une chose à envier, à désirer.

Tout de même, Christiane était malade ! Nous allâmes à Lourdes, et le temps d'y faire une neuvaine complète. Mais quand elle vit tant de misères physiques, tant d'infirmités sans nom, dans tout ce peuple de pèlerins, Christiane m'avoua qu'elle ne pouvait plus demander sa guérison, qu'elle se trouvait en comparaison trop heureuse, trop choyée, qu'il ne serait pas juste qu'elle eût un miracle... elle devait accepter de garder sa mauvaise santé.

Quand, en plus de la messe et d'exercices le matin, nous avons encore assisté à la procession et au salut de l'après-midi, fatigués d'avoir tant

prié, et d'avoir été si émues par les « Seigneur, guérissez-nous » qui montaient de la foule souffrante, nous nous arrêtions au retour, à une pâtisserie dont la terrasse s'avançait au-dessus du Gave. Nous buvions du café, nous mangions des gâteaux, mais ces jours-là, Christiane n'était plus aussi gaie. Si son mari n'était pas là, elle était même un peu triste. Ses paroles n'avaient plus rien d'enfantin, elle parlait avec compassion de toutes ces douleurs qui avaient défilé devant nous.

Ils étaient deux. Ils étaient riches. Ils étaient intelligents, cultivés, ils adoraient les livres, la peinture, la musique, tout ce qui fait le prix de la vie. Ils comprenaient la nature, ils jouissaient de tout ce qu'elle leur offrait, et voyageaient sans soucis financiers, sans regretter personne, complètement heureux ensemble. C'était un conte. Pourtant, à Lourdes, je soupçonnai que Christiane jouait à la femme heureuse et qu'au fond d'elle-même un pressentiment l'étouffait.

– Non, je ne peux pas prier pour ma guérison, répétait-elle, je ne peux pas devant tous ces gens

si dénués, si malades, je ne peux pas, je ne serai pas guérie, ce serait une injustice.

Nous continuâmes, les neuf jours finis, notre voyage. Il y a eu Cauterets, Gavarnie, il y eut Toulouse, Rocamadour, et tant d'émerveillement, de joies diverses...

Il y eut Paris retrouvé, leur appartement, toujours si accueillant, et les bons dîners que présidait la même Christiane rieuse et blonde...

Puis, un jour, il fallut bien nous quitter. Je revenais avant eux. J'embrassai Christiane, en lui disant au revoir... Je retournerais dans son petit salon bleu et orangé...

Dix jours en mer. Je lui écrivis l'enchantement de la Méditerranée, de Gibraltar, et de toute la traversée ; tempêtes, clairs de lune m'enthousiasmaient également.

Pendant que je lui racontais tout cela, étendue sur ma chaise longue et me berçant au rythme de la vague, Christiane, là-bas, mourait. À mon arrivée, le câble qui annonçait l'affreuse nouvelle était déjà là. Christiane était morte. Pourtant,

Christiane est restée vivante pour moi, parce que je ne l'ai pas vue les yeux fermés...

Le grand bouquet de delphiniums et de lis jaunes me rappelle son petit salon qui n'existe plus. Mais Christiane vit encore, Christiane vivra toujours. Et j'imagine si bien comment ce sera quand nous nous retrouverons. Je la vois sourire – oh ! l'heureuse qui n'a pas vieilli ! – et je l'entends demander :

– Vite, vite, racontez-moi ce qui s'est passé après mon départ. Qu'avez-vous fait ? Où êtes-vous allée ?

Il a neigé

Il a neigé et j'ai marché dans la rue blanche. Le ciel était gris-pâle ; le soleil se dessinait en boule, sans rayons ; la lumière était douce, comme voilée de fine gaze ; des flocons légers tombaient encore, lentement. L'air frappait les joues et je sentais du rose sur mon visage. En mon âme, j'avais aussi des rêves blancs, des fleurs de joie.

La belle neige immaculée et neuve, la neige froide, quelle chaleur intense jetait-elle dans mon cœur ? Le soleil faible, sans lueur, quelle clarté faisait-il donc en mon esprit ? Les mêmes peines qu'hier eussent dû m'attrister et les mêmes préoccupations, m'inquiéter ? Pourquoi avais-je confiance, pourquoi étais-je gaie quand le ciel au-dessus de moi s'étendait en grisaille ?

Miracle de la neige, de la belle neige blanche, de la neige qui vient vers la terre ainsi qu'une

purification et qui voltigeait devant mes yeux. Elle descend du ciel, la neige. Elle descend de même qu'une manne, ou qu'une pluie de grâces. Elle arrive de l'inconnu, du pays bleu...

J'allais les mains jointes dans mon manchon. Le vent battait mes joues. Je regardais la rue. J'écoutais, tous les bruits me paraissaient joyeux, cloches au loin, cris d'appel, train-train coutumier des voitures sur le sol durci.

Dans les carrés d'une clôture de broche, comme sur des balançoires, une noce de moineaux caquetait ; ils s'envolèrent à mon approche. Je marchai encore, dans la rue blanche ; il me semblait que moi aussi, j'avais des ailes.

En traîneau

Ils ont failli me jeter à terre dix fois, aujourd'hui, les petits gars avec leurs traîneaux. Mais ce n'est pas moi qui les chicanerai !

Si vous pensez que je ne me suis pas fait traîner dans mon temps, vous vous trompez. Quand la neige était ainsi que ce matin, neuve et dure, glissante à souhait, j'en ai donné, allez, bien des jambettes involontaires à des grandes personnes qui grognaient ! – ce qui se comprend, après tout. J'en ai fait des tours, bien assise, les jambes étendues, les pieds sur la barre, les mitaines rentrées dans les poignées du traîneau ; car j'avais des mitaines rouges dès que la neige apparaissait, et une tuque pareillement, et une ceinture à gros pompons, qui se détachait et passait souvent sous les lices.

Dans ma rue, lorsque j'avais douze ans, vivait un jeune nègre de mon âge, mais trois fois plus

grand que moi, une perche. C'était un noir très comme il faut ; il apprenait le français et, voulant bien prononcer et bien traduire, il venait ordinairement s'asseoir, après sa classe, dans les marches de l'escalier chez nous. Là, avec deux ou trois gamines de mon espèce, je lui montrais parfaitement sa leçon du lendemain. Tout ça, pensez-vous, m'éloigne des traîneaux ? Pas le moins du monde. Notre nègre donc était, ma foi, fort comme un nègre. En reconnaissance du petit service que nous lui rendions, – à titre gracieux et sans aucune idée intéressée, – son étude finie, il s'attelait à nos traîneaux et nous traînait sur le temps des pommes. Un vrai train éclair. D'abord, nous avions trois chars, chaque corde de traîneau se rattachant à une autre, jusqu'à Lee – tiens, son nom me revient – qui était je vous jure, bien assez noir pour être l'*engin* !

Mon Dieu, qu'on s'amusait ! Ça décollait, comme on dit dans ma rue, et quand on tournait, on faisait inmanquablement la culbute. C'était au coin, devant l'épicerie, qu'on revirait. Il y avait beaucoup d'allées et venues. Des petites Anglaises – j'habitais un quartier bilingue –

sortaient du magasin, un pain sous le bras, et demandaient : « *Give me a ride ?* » Alors, nous leur faisons des niches, nous poussons des cris de joie, et nous ordonnions à Lee de courir plus fort.

Il nous écoutait. Ce n'est pas les petites Anglaises qui auraient pu lui montrer sa leçon de français ! Il trottait doublement. Les traîneaux zigzaguaient, s'accrochaient aux perrons, repartaient en ligne droite et derrière Lee, qui criait : *track*, pour prévenir les piétons, nous lancions de sonores *clair de route* ! Nous venions de faire de la traduction, avec notre nègre, voyez-vous !

Malheureusement, ce n'était pas si rose, le lendemain, au couvent. Figurez-vous qu'il y avait toujours à point des porte-panier – des petites jalouses – qui allaient rapporter qu'on jouait avec les garçons et avec des garçons noirs, – ce n'était guère pardonnable ! En plus, ça s'adonnait que nous ne savions pas nos leçons...

Dire que pendant ce temps-là, notre ami Lee brillait à l'école par son talent pour la langue

française.

Feuille sèche

Entre les pages d'un cahier noirci de mon ancienne écriture, je trouve ce soir une feuille d'érable, rouge et sèche. Une de ses dentelures est repliée, et comme je veux la redresser, elle se brise. Sur la teinte brunie du tissu raidi une date est écrite : dix-neuf septembre !... De quelle année ?... et dans quelle rue ai-je ramassé cette feuille ? Pourquoi l'ai-je datée ? Simple plaisir de ma plume, grande barbouilleuse autrefois comme aujourd'hui ?... Rien ne me reste dans la mémoire. J'ai beau chercher – rien. Je ne me souviens d'aucun fait, d'aucune promenade.

Pourtant, je me rappelle une fois que nous étions allées dans la montagne à la seule fin de faire des bouquets de feuilles différentes. Nous étions quatre petites filles qui commençaient à allonger leurs robes. Nous n'étions pas très gaies malgré ça. Je ne sais pas bien pour quelle vague

raison, effet d'automne, sans doute. Je sais seulement que nous débitions des bêtises sur la vie. Jeanne en avait peur. Jeanne la regardait en se disant : à moi, elle ne donnera rien, elle ne peut rien donner, que du plaisir avec les fleurs, avec les nuages. Et savez-vous pourquoi Jeanne pensait cela ? Elle ne trouvait pas son nez à son goût, et elle croyait que la vie ne donne le bonheur qu'aux... nez grecs !

Berthe nous faisait rire en ce temps-là. Berthe posait peut-être un peu. Elle avait tout ce qu'il fallait pour cela : des yeux grands comme des piastres, bleus comme des pierres précieuses, et des cils longs et noirs comme ceux des héroïnes de roman. Elle constatait peut-être que son nez allongeait trop, mais il était mince et distingué ; et puis, Berthe avait des joues roses, une bouche rouge et des dents blanches. Berthe aimait bien la vie et elle nous blaguait sur ce qu'elle en attendait.

Georgette, brune, brune autant que les blés sont blonds, Georgette riait de ce que les autres disaient, de ses dents encore plus blanches et plus

belles que celles de Berthe. Fine et un peu sournoise, Georgette nous faisait croire sans peine qu'elle était plus raisonnable que nous : elle savait nous servir une douche à point, au bon moment, quand nous parlions avec ardeur de nos passions dans les étoiles. Pourtant, elle devait nourrir les mêmes rêves que nous. Elle s'en cachait, méprisait les hommes, et nous pensions pour cela qu'elle ferait une religieuse.

Moi, qu'est-ce que j'étais bien, en ce temps-là ?... J'avais des illusions nombreuses, mon nez étant presque grec et j'avais des peurs, comme mon amie Jeanne. Mais, j'étais tellement décidée et impétueuse quand il s'agissait de satisfaire mes ambitions, qu'il restait en moi une profonde tranquillité au sujet de l'avenir ; je savais que mes mains cueilleraient tous les fruits qui ne seraient pas défendus, le long de la route... Jeanne m'appelait « la paix ». J'étais plutôt la confiance.

Jeanne est toujours mon amie. Berthe aussi. Elles ont changé et si je sais encore beaucoup des pensées de Jeanne, Berthe me reste à certains égards mystérieuse. Georgette ne passe plus sur

mon chemin. J'ignore à quelle conception de la vie elle s'est arrêtée. Des milliers d'impressions nous attachaient l'une à l'autre, et nous nous sommes pourtant détachées !...

Tiens, cette feuille rouge et sèche qui me regarde, qui gît sur ce cahier ouvert, à quel sujet m'a-t-elle amenée ? Est-ce elle qui fait repasser devant mes yeux mes amies en robes de petites filles romanesques ? Oh ! la puissance d'une si mince chose. Je la remets entre les feuillets de cet ancien journal. Beaucoup plus tard, un autre jour dans ma vie, elle me rappellera ce soir, et ce billet qui fut écrit en son honneur, feuille morte retrouvée et relue dans mon livre du passé !

Petite rivière

Entendu parler aujourd'hui d'une petite rivière sensible qui gèle au moindre froid. Elle est étroite, elle serpente. Je l'ai vue un jour d'été, un jour chaud. Elle dormait à l'ombre de gros arbres. Aucune embarcation ne la troublait, aucun souffle ne l'agitait. Entre des berges hautes qui la protègent du vent, elle somnole inlassablement. Elle est si peu profonde que jamais une tempête ne la secoue.

Or, il paraît que déjà, chaque matin, elle est glacée et polie comme une belle vitre, la petite rivière. Le midi, s'il fait trop soleil, elle dégèle, mais le soir elle « reprend » et, lorsque le froid persiste, le lendemain elle reste miroir. Alors, elle est jolie à croquer. Sur ses rives, les arbustes percent une mince couche de neige blanche et forment des dessins curieux. Des touffes serrées de brindilles ont l'air de forêts naines et au-

dessus de ce petit peuple de branchettes, les grands arbres dégarnis se dressent ou se courbent sur le fond clair ou gris du ciel changeant. Et ce paysage ne semble là que pour encadrer la rivière d'argent.

Autour d'elle, le silence parfait habite à certaines heures la campagne.

Je voudrais l'aller voir, cette fine rivière sensible, un jour que le soleil ne ferait pas éclater les blancheurs, que tout serait vaguement embrumé. Devant ce paysage sommeillant, de même que dans une chapelle déserte, je regarderais en moi. Je serais si calme que sur ma méditation luirait la Lumière surnaturelle. En face de la petite rivière gelée, en face du paysage blanchâtre, à peine taché, j'y penserais longtemps à cette Lumière qui fit la terre changeante, les pays différents, et qui me donna le souffle à moi, petite chose de rien dans la multitude du monde, mais petite chose qui sent en elle l'immortalité d'une âme.

L'Imagination

Le froid était dur et piquant. Je marchais vite sur la neige déjà dense ; le vent me poussait dans le dos, le vent agitateur qui semblait faire voltiger en mon esprit plus d'idées.

Le matin, j'avais lu une analyse psychologique et j'en appliquais les principes à mon *moi*, que je ne cherche cependant pas souvent à définir. J'ai peur de le trouver complexe ; je me voudrais aussi simple qu'une longue route droite, plane et claire. Et je pensais que nous voyons passer bien des choses en nous si nous y regardons ; et je pensais que le cœur humain est une étrange petite machine, qu'il est facilement excessif en ses mouvements, et bien loin d'être circonspect, raisonnable et sensé !

Ce qui m'humilie lorsque je descends en moi-même et me récapitule les sentiments et les enthousiasmes de ma vie d'hier, c'est de

constater combien de fois mon imagination m'a égarée, combien de fois je l'ai écoutée attentivement pour faire des rêves qu'aujourd'hui j'ose qualifier de fous ! Et ce qui m'humilie encore, c'est de m'apercevoir qu'à l'heure même où je les qualifie ainsi, cette incorrigible imagination en promène dans ma tête d'autres qui sont également chimériques, et que je réproverai peut-être aussi, un peu plus tard.

Oh ! cette imagination, on ne sait jamais où ses suggestions commencent, où elles s'achèvent, même si l'on se croit du jugement, même si l'on a l'orgueil de la considérer en soi comme une puissance secondaire.

Puissance secondaire ! puissance secondaire qui, au moindre sujet ou propos, s'empare du gouvernement de la maison, s'arrogue la conduite de l'intelligence et du cœur, et les mène où elle le veut bien, à des désirs sans nombre, irréfléchis, obsédants, à des idées diverses qui finissent toujours, hélas ! par apparaître vaines.

Quand, après un beau voyage accompli à la suite de cette puissance secondaire, nous

repreons notre lucidité, comme nous sommes étonnés de notre faiblesse et de notre enfantillage. Quelles résolutions vigoureuses de sagesse pondérée nous prenons : mais nous ne tardons pas à repartir entraînés par l'irrésistible grande créatrice d'illusions

Pour ma part, je surveille de bien près cette imagination dont les caprices m'effraient. Je voudrais tant voir et comprendre mes sentiments tels qu'ils sont, et pouvoir juger sainement et parfaitement des gens et des choses autour de moi. Je voudrais prétentieusement ne jamais me tromper ! – avec la grâce de Dieu toutefois ! – et pour ne jamais me tromper, il faudrait qu'elle sorte de chez moi, la folle du logis.

Mais un pareil souhait est illogique. L'imagination est un don du ciel. Elle a beau de temps à autre nous aider à tomber dans quelque erreur momentanée, à nourrir des chimères que nous dédaignons ensuite, n'est-elle pas l'inspiratrice de l'enthousiasme qui suscite les beaux mouvements, l'inspiratrice des rêves, la veilleuse qui entretient autour de nos sentiments

la lumière de l'espérance et les illusions nécessaires, l'aide indispensable de la gaieté et du courage ?

Alfred Decelles fils

Le collier de corail

Par une triste et morne soirée de dimanche du mois de novembre de l'année 1913, les habitués de la pension Gauvreau de la rue Roy à Montréal venaient de terminer leur frugal repas qui ne rappelait en rien le festin de Balthazar dans Babylone.

La neige faisait sa première apparition, ce matin-là, et toute la journée on avait eu une température maussade, un vrai temps du mois des morts.

Après la messe, la plupart des pensionnaires étaient rentrés pour ne plus sortir. Puis, ils avaient lu, potiné, joué aux cartes et fait de la musique sur un victrola ; en un mot, épuisé tous les amusements possibles et impossibles. Mais la fuite des heures, généralement si rapide, semblait avoir suspendu son cours pour la circonstance. La fin de ce jour interminable les avait trouvés dans

un état d'ennui et d'hébétéude, dont seul ce vers mallarméen pourrait donner une juste idée.

« *La chair est triste, hélas, et j'ai lu tous les livres...* » Il pouvait être alors environ sept heures du soir.



Trois ou quatre des personnes présentes ayant approché leur chaise d'une large fenêtre donnant sur la rue, regardaient défiler quelques passants, dont les silhouettes se profilaient sous la rafale. Au centre de la pièce, une pauvre petite lampe répandait une faible lumière, comme les derniers rayons du soleil couchant, alors qu'il a disparu par delà l'horizon. Cette chambre sordide, voisine du salon, se désignait généralement sous le nom de « p'tit boudoir » et servait de salle d'attente. Mais, lorsque les « chambreurs » devenaient trop nombreux, on la transformait en « chambre à louer ».

Parmi ceux qui contemplaient le spectacle du

dehors se trouvait Hervé Leduc, jeune crève-la-faim du journalisme.

Attaché à la rédaction d'une gazette montréalaise, il en retirait juste assez d'argent pour s'habiller et s'empêcher de mourir de faim. Mais, s'il mangeait peu, cela ne l'empêchait nullement... de nourrir de grands espoirs et de vastes pensers ! L'ambition avait germé dans son sein ! Le désir de devenir un homme de lettres célèbre dominait presque entièrement sa vie. Auteur d'un volume de vers intitulé : STANCES PARNASSIENNES, il avait failli, un jour, se rompre le cou, alors que Pégasse devenu subitement rétif, refusait de le conduire plus haut et plus loin !

Candidat perpétuel à la Société Royale du Canada, il s'était impitoyablement vu refuser un siège par ces doctes académiciens, malgré son livre distribué aux quatre vents, « avec les compliments de l'auteur ». Ah, si les immortels avaient seulement voulu le choisir ! Combien tout aurait changé pour lui ! Quel prestige n'aurait-il pas eu aux yeux de ses confrères ! Avec quel suprême orgueil il serait allé chez un imprimeur

commander une carte de visite ainsi conçue :

Monsieur Hervé Le Duc

M. S. R. C.

Montréal.

Et avec quel orgueil, aussi, il aurait déposé ce petit carré de bristol sur le plateau d'argent que tendent les bonnes des somptueuses résidences de la rue Sherbrooke, quand elles ouvrent la porte aux visiteurs en disant que les dames ne reçoivent pas ! Mais hélas, on dirait qu'ici-bas la fatalité se plaît davantage à exaucer les désirs passifs !



Ayant regardé pendant quelque temps la neige qui tombait et traversait les rayons bleus électriques de la lumière du coin de la rue, il ferma les yeux pour se recueillir et comme pour mieux suivre sa pensée vagabonde, tandis que les

autres pensionnaires commençaient un à un à se retirer.

Il se sentait la tête lourde tant elle portait de préoccupations et de tracas. Ses ennuis littéraires et financiers devenaient une idée fixe. Son esprit avait perdu toute quiétude. Mais d'autres soucis plus graves s'ajoutaient encore à ceux-là. Tous ces tourments le rendaient fort morose. C'est ce qu'avaient remarqué ses compagnons de bureau, sans toutefois pouvoir éclaircir le mystère. Quel pouvait bien être le secret, se disaient-ils, que ce pauvre Hervé gardait ainsi au fond de son coeur ?



En général, notre héros sortait peu le soir, préférant rester dans sa chambre pour préparer des articles et courtiser les Muses.

Au commencement de la semaine, une de ses cousines demeurant dans le haut de l'avenue du Parc, lui avait téléphoné pour l'inviter à passer la soirée chez elle. Il s'était rendu aimablement au

désir de sa parente et avait, en effet, été « veiller ». Mais le hasard avait voulu que ce soir-là il y rencontrât une jeune et jolie veuve montréalaise.

Cette aimable personne, qui répondait au petit nom de Germaine, s'était mariée quelques années auparavant, mais un sort cruel lui avait enlevé « son époux bien aimé ». La mort impitoyable lui avait ravi cet être cher qui reposait maintenant sous un monument depuis environ dix mois. Ce grand malheur, va sans dire, avait causé un terrible chagrin à l'épouse éplorée. Mais le baume de la consolation commençait enfin à cicatriser la blessure. Un certain soulagement se faisait déjà sentir ; le coeur de la veuve allait être miraculé !



Cette enchanteresse possédait toutes les grâces nécessaires pour faire, en peu de temps, la conquête du poète, dont elle allait devenir la

seule Muse.

Les semaines et les mois – Hervé aidant – avaient fini par chasser les papillons noirs qui assombrissaient les pensées de « madame ». Si bien que, la fin de « son année officielle de veuvage » l'avait surprise à peu près définitivement consolée.

Immédiatement après « son deuil », elle s'était retirée chez les Sourdes-Muettes, mais au bout de quelques mois, elle était allée demeurer dans une pension située à la Montée du Zouave.



Mais souvent femme varie ! Un jour que Hervé s'y attendait le moins, il avait appris, à son grand désespoir, que Germaine cherchait ailleurs des consolations. En effet, un jeune banquier de la rue Saint-Jacques s'était mis à lui faire de l'oeil. Hélas, pensait-il avec amertume, le veau d'or est toujours debout !

Immédiatement il avait ressenti une grande

peine de cette infidélité... si imprévue ! Il avait bien jadis consenti à ce qu'elle oubliât le défunt, chose, en somme, fort naturelle ! Mais l'oublier lui, c'était bien une autre affaire ! Son sort était lamentable ! Être enterré... vivant ! Elle le traitait encore avec plus de sans- façon que le mort ! Qui eut jamais pensé que la douce Germaine fût capable de tant de cruauté ! Mais, c'était donc un véritable petit monstre que cette femme qui faisait disparaître ses victimes avec toute l'habileté de Barbe-Bleue ou de Landru !



Mais enfin, pensait-il, tout ceci n'était qu'un malheur passager, un nuage sombre dans un ciel bleu. Tout pouvait encore s'arranger ! Puisque sa Dulcinée aimait tant l'or, il saurait lui en donner ! Et, comme un autre Faust, il lui offrirait des bijoux ! Coûte que coûte, il saurait se procurer le précieux métal ! Il se mettrait immédiatement à l'oeuvre ! Mais, il n'y avait pas une minute à perdre ! En attendant de trouver la pierre

philosophale avec laquelle il opérerait la transmutation des métaux en or, il prélèverait sur son « budget » la somme nécessaire à l'achat d'un cadeau digne de cette inconstante créature.



Dès le lendemain de cette aventure il était passé chez un orfèvre, et là, séance tenante, avait acheté un collier de corail. Cette offrande serait symbolique. Ne serait-elle pas la chaîne avec laquelle il attacherait le coeur de l'infidèle ? Germaine était aussi un peu la prisonnière du banquier. Eh bien, ce présent serait comme la rançon de la belle captive !

Muni de son trésor, il était immédiatement revenu chez lui, et, comme un avare, l'avait enfoui au fond d'un des tiroirs de sa commode. Tout ce qui lui manquait maintenant, c'était l'occasion de faire ce cadeau.



Tout à coup, le timbre de la porte sonna, et il entendit les pas de la servante montant l'escalier du soubassement pour aller ouvrir. Mais il tressaillit de tout son être en reconnaissant la voix musicale et basse de Germaine ! Il tressaillit encore bien davantage quand la bonne entra dans la pièce où il se trouvait, en disant : « Y a une dame, monsieur Leduc, dans le salon, qui veut vous parler ! »

La perspective inattendue et inespérée de la vision qu'il allait contempler à l'instant semblait lui enlever toute faculté d'agir. Il se sentait à peine la force de se rendre dans le corridor. Mais, se ressaisissant enfin, il se leva et se dirigea vers le salon. Il allait à l'instant même se présenter devant son idole, lorsque la pensée du collier lui traversa l'esprit comme un éclair. C'était bien le moment psychologique de lui faire ce don ! Combien elle était loin de s'attendre à un tel coup de théâtre de la part de son malheureux ami ! Et lui, à cette minute suprême, se préparait à poser ce joyau étincelant sur les blanches épaules de la

veuve, en se disant que ces petites pierres roses prieraient pour lui ! Changeant de direction, il se rendit en toute hâte à sa chambre, à l'étage au-dessus. Il retira l'écrin du tiroir, et après s'être un instant regardé dans la glace, se mit à descendre les marches de l'escalier.



Mais une sensation étrange sembla l'envahir tout entier. Il se sentait comme transi et engourdi. Ses idées se brouillaient sous son crâne ! Tout tournait autour de lui comme en une gigantesque spirale ! Les objets prenaient subitement une apparence fantastique. Il se sentait devenir la proie d'une vision hallucinatoire ! Il crut ouïr comme une cloche sonnant des glas. Et cette cloche sonnait douze coups ! Puis, une clarté étrange brillait à sa vue ! Et il voyait comme les pâles rayons d'une lumière dans lesquels dansaient des choses indistinctes et blanches !

Quand soudain il ressentit un coup assez rude

sur l'épaule. De ses yeux mi-clos il aperçut le monotone et triste spectacle des flocons de neige qui traversaient les rayons bleus électriques de la lumière placée au coin de la rue. Et, à ses côtés, se dressait monsieur Gauvreau, maître de céans, comme la statue du Commandeur, qui lui disait de sa voix rogue : « Y passe mainuite ! Vous seriez bin mieux d'aller vous coucher dans votre chambre que de dormir icite ! Vous brûlez d'la lumière pour rien ! »

Tout transi et sans mot dire, ce pauvre Hervé prit le chemin de sa chambre en grelottant. Il y pénétra à l'instant même et se jeta tout habillé sur son lit, retrouvant ainsi la triste réalité des choses de ce monde, qu'un rêve enchanteur avait couvert durant quelques moments de ses rayons dorés... mais fugitifs !

Gaétane de Montreuil

Gaétane de Montreuil, pseudonyme de Georgina Bélanger (1867-1951) a été l'une des premières femmes journalistes qu'ait connues le Québec. Elle a publié de la poésie (dont *Les rêves morts*), des contes, des romans (*Fleur des ondes* en 1912)... « Gênée de ses origines paysannes (elle prétendait que son père, tailleur de pierre, était architecte), et peut-être aussi de son prénom, elle signait d'un nom de plume à particule: Gaétane de Montreuil. » [*L'Actualité*, 1^{er} avril 1996.]

Noéla

L'ambition est au fond de toutes les entreprises des nations civilisées, et celles qui se disputaient le sol d'Amérique, en 1749, n'en étaient point exemptes. Il y eut des empiétements et des conflits.

M. de la Galissonnière, gouverneur du Canada, fit bâtir un petit fort entre les lacs Ontario et Érié, sur la route que suivaient ordinairement les sauvages pour se rendre à Choueguen avec leurs pelleteries. Cet établissement fut appelé Rouillé, en l'honneur d'Antoine-Louis Rouillé, comte de Jouy, ministre colonial français, de 1749 à 1754. Mais ce nom fut bientôt abandonné pour celui de Toronto, qui prévalut définitivement.

La garnison de ce poste se composa, au début, d'une quinzaine d'hommes, sous les ordres d'un officier, M. de Portneuf, et de quelques ouvriers.

Le gouverneur Burnett, de l'état de New-York, fit aussi construire un poste à l'entrée de la rivière Oswego.

Cependant, il était convenu que ces nations rivales devaient considérer comme territoire neutre tout le pays des Iroquois, qui s'étendait au sud du lac Ontario.

Mais, on n'avait guère de scrupules et tous les moyens semblaient bons pour ruiner les intérêts de l'adversaire. C'est ainsi que les colons de la Nouvelle-Angleterre s'efforçaient d'entretenir chez les sauvages un sentiment anti-Français, qui nuisait beaucoup à l'établissement de la colonie.

I

Dans la petite troupe de M. de Portneuf se trouvait un jeune homme, Romain Leroy, que le goût des aventures avait amené dans la colonie. Fils d'un Français et d'une Anglaise, il parlait couramment la langue de l'un et de l'autre. À son

arrivée dans le pays, ce voyageur avait passé quelque temps chez les Jésuites à Québec et s'était occupé à étudier les dialectes sauvages, pour lesquels il semblait avoir d'étonnantes aptitudes.

Ce Français avait l'humeur gaie et indépendante ; au fort, où la vie manquait de distractions, il devint le boute-en-train de la maison.

La propagande hostile des Anglais se reflétait même dans les dispositions des sauvages amis des Français et donnait à ceux-ci de sérieuses inquiétudes.

On en causait souvent au fort de Toronto. Un jour que M. de Portneuf avait reçu de mauvaises nouvelles des agissements des Indiens, il en parla à Romain, dont il était l'ami :

« Tout le mal vient des calomnies que les Anglais répandent sur notre compte, lui dit-il ; les sauvages sont crédules et ne nous connaissent que d'après la triste réputation que nos ennemis nous ont faite auprès d'eux. De sorte qu'ils nous tiennent pour des gens sans honneur, capables de

toutes les infamies.

– Il faudrait donner un démenti à messieurs les Anglais, en prouvant aux indigènes que nous sommes tout autres qu'on nous a représentés, répondit Leroy.

– Oui, mais cela ne peut être que l'ouvrage du temps, et en attendant de nous mieux connaître, les sauvages nous trahissent. Nous ne sommes plus en sûreté qu'avec ceux qui, ayant vécu près de nous, sont bien renseignés sur nos intentions à leur égard.

– Il faut aller vivre chez les sauvages », répliqua le jeune homme, d'un ton déterminé.

Le commandant le regarda étonné.

« Je ne badine pas, reprit Romain, je ne vous cache point que, depuis quelque temps, je trouve les émotions par trop uniformes dans ce fort, où nous ne faisons que passer de l'inquiétude à la crainte et de la crainte à l'angoisse. J'ai pensé sérieusement à aller chercher quelque diversité et des plaisirs nouveaux chez les sauvages, tout en m'occupant à faire des niches à nos détracteurs. »

Quelques temps après, profitant de la visite d'un groupe de Sauteurs au fort, Romain les suivit avec l'intention de passer l'hiver dans leur pays. L'entreprise offrait de terribles risques, mais notre héros était à l'âge où l'on jette avec insouciance sa vie dans une aventure qui exalte la passion. Et le mot patrie ne résonna jamais en vain aux oreilles des pionniers de la Nouvelle-France.

II

Il y avait un mois que Romain était dans la tribu des Sauteurs, lorsque l'Aurore, fille du chef Mataza, lui mettant doucement la main sur l'épaule, demanda avec émotion : « Le coeur de mon frère pâle est-il libre ? » Le Français répondit galamment : « Il l'était à mon arrivée dans cette tribu, mais depuis que les beaux yeux de l'Aurore se sont arrêtés sur les miens, je n'ai plus rêvé que d'elle.

– Les paroles de mon frère sont comme le miel, mais expriment-elles bien sincèrement sa pensée ?

– Pourquoi ma soeur douterait-elle de ma sincérité ? Le miroir du ruisseau ne lui a-t-il pas dit qu'elle est belle comme l'aurore dont elle porte le nom ?

– Plusieurs jeunes gens de la nation m'ont dit que je suis belle et m'ont demandé d'entrer dans leur wigwam, mais mon coeur était indécis, et chaque fois qu'on me pressait de faire un choix, une voix mystérieuse, au dedans de moi, me disait : « Attends, garde ton amour pour celui qui n'est pas venu encore. Un jour le destin le prendra par la main et le conduira devant toi. Quand tu es entré dans cette bourgade, il m'a semblé que tu étais celui que j'avais attendu, et mon coeur a bondi au devant de toi. »

Ému de l'aveu candide et de la beauté sans artifice de cette enfant des bois, qui lui offrait simplement sa vie et sa pensée, le jeune Français se mit à l'aimer sincèrement.

Peu de temps après, il dit à la jeune fille : « Tu

es celle que mon âme a cherchée jusqu'ici et je ne veux plus te quitter.

– Réfléchis bien à ce que tu dis, répondit-elle sérieusement ; tes paroles sont un serment et ton geste sera un renoncement pour toi et tous ceux qui naîtront de toi ; si j'entre dans ton wigwam, tu deviendras l'un des nôtres, tes enfants seront mes enfants, et leur ambition ne devra pas dépasser celle de leur mère. Ils vivront toute leur vie dans la liberté de cette forêt. Si ton cœur hésite, s'il craint de se retrouver triste et plein de regret, au souvenir de ceux que tu as laissés dans ton pays, va-t-en, et je penserai à toi comme on se rappelle un beau rêve de la nuit, qui s'évanouit au réveil.

– M'en aller, je ne le veux pas, où tu vis, je veux vivre ; le passé n'existe plus et je ne veux attendre mon bonheur que de toi, dans l'avenir. »

Le soir même, en présence de toute la nation, Romain Leroy épousait l'Aurore fille de Mataza.

Dans la tribu, on considéra cette alliance comme un événement heureux, car le nouvel époux avait déjà su conquérir l'affection des

sauvages.

Et des jours heureux coulèrent pour le jeune ménage.

Romain s'enivrait de liberté dans la forêt clémente et sans préjugé et si, parfois, son esprit s'abandonnait à la douceur berceuse d'un lointain souvenir, il n'en gardait aucune mélancolie.

III

C'était l'été, de la terre il montait des tiédeurs parfumées et les oiseaux, au bord des nids, gazouillaient des propos d'amour.

Romain sortit du village, accompagné de deux jeunes sauvages, Le Pied Léger et l'Œil de Corbeau, pour une chasse matinale.

Ses compagnons revinrent seuls et racontèrent que le visage pâle les avait quittés pour retourner vers les siens.

« Malheur à celui qui trahit ma confiance,

s'écria Mataza, ivre de fureur. Si Le Pied Léger a dit la vérité, mon bras vengeur s'étendra sur le visage pâle, mais si le mensonge vient sur les lèvres du Pied Léger pour cacher une mauvaise action, il connaîtra tout le poids de ma vengeance. »

Mais le sauvage jura qu'il avait dit la vérité et son camarade confirma ses dires.

Cela causa une véritable panique dans la tribu, qui avait donné sa confiance au jeune Français.

La pauvre Aurore, portant dans son sein le fruit de son amour, songeait avec horreur à la hideur de son abandon. Elle ne pouvait croire à la déloyauté de son mari, et sans plus oser l'avouer, elle l'attendait encore. Les jeunes gens de la nation qu'elle avait refusés pour épouser le visage pâle, ne manquaient point de lui répéter qu'il s'était dégoûté de son amour, qu'il avait été repris par le souvenir irrésistible des femmes de sa race et qu'il avait brisé à jamais une union, qui n'avait été pour lui qu'un divertissement.

Cette fille des forêts n'avait jamais vu de femmes blanches et un de ses anciens courtisans,

qui avait été jusqu'à Montréal lui parlait obstinément de ces femmes dont la peau était comme les pétales des fleurs et les yeux attirants comme la mer.

Alors, la jalousie la mordait sauvagement au coeur et elle formait des desseins cruels. Mais, quand elle se retrouvait seule dans la solitude, que Romain lui avait appris à aimer, elle ne voulait plus douter de lui et se jurait de l'attendre toujours.

Mataza, humilié de l'abandon de sa fille et furieux d'avoir été victime de la finesse de l'étranger, préparait sa vengeance. Il organisa une expédition ayant pour but de détruire le fort de Toronto, où il croyait que son gendre s'était réfugié.

Le Pied Léger se posa de nouveau comme prétendant à la main de l'Aurore, qui l'avait déjà refusé, mais qu'il n'avait pas cessé d'aimer.

Ce jeune guerrier était considéré comme un parti avantageux dans la tribu et cette fois, Mataza imposa sa volonté.

L'Aurore fut simplement avertie que le lendemain même, avant le départ des guerriers pour l'expédition contre les Français, elle devrait épouser le gendre que son père s'était choisi.

La jeune femme ne se révolta point, elle n'implora pas davantage, elle ne pleura même pas.

Mais le lendemain matin, on la chercha en vain dans le village. Elle avait fui.

IV

La forêt toute blanche avait l'air d'une morte sous son linceul et la nuit, la nuit discrète et complice épanchait sur cette solitude le mystère inquiétant de l'ombre.

Se glissant entre les arbres, craintive et prudente, une femme bravait l'horreur des ténèbres et le danger des rencontres redoutables.

Et pendant deux jours et deux nuits l'Aurore

marcha ainsi, héroïque et infatigable, se reposant à peine quelques heures dans un trou de neige, pour aller prévenir les Français des mauvais desseins de ses compatriotes. Elle arriva au fort épuisée de fatigue et de privation.

Quand elle eut constaté que son mari ne s'y trouvait pas, le désespoir de la malheureuse fut épouvantable.

À cause de son état de santé et parce que sa mission pouvait désormais la rendre suspecte à ceux de sa race, on décida de la garder au fort. L'expédition commandée par Mataza s'approcha de Toronto, mais constatant que les occupants étaient sur leurs gardes, les sauvages n'osèrent pas risquer une attaque et s'en retournèrent sans avoir rien fait.

V

Un missionnaire qui se dirigeait vers le pays des Sauteurs rencontra dans la forêt un homme

qui suivait le même chemin que lui.

En se reconnaissant les deux voyageurs eurent une exclamation de joie, car ils étaient compatriotes. Le nouveau venu n'était autre que Romain Leroy, qui s'en revenait vers son foyer rustique.

En route, il raconta au religieux ce qui lui était arrivé.

« Je m'étais aventuré dans la forêt avec deux jeunes gens de la nation des Sauteux. M'étant élancé à la poursuite d'un chevreuil, l'excitation de la chasse m'empêcha de considérer que je m'étais éloigné de mes camarades et que des Iroquois avaient été vus, peu de temps auparavant, rôdant non loin de notre territoire.

« Lorsque je fis cette réflexion, je n'eus pas le temps de mettre à profit la pensée de prudence qu'elle me suggéra, car trois robustes sauvages se jetèrent sur moi et, en un instant, me ligotèrent et m'emportèrent vers le poste anglais. Cette constatation me rassura, car je compris que j'étais un gibier qu'on était venu chasser pour le compte de nos ennemis. Je ne devinais pas ce que me

voulaient les gens du sieur Burnett, mais je pouvais être assuré, au moins, qu'ils ne convoitaient pas ma chair pour en faire un plat du dimanche. Cela suffit à me rasséréner, car tant qu'il y a vie il y a espoir, et j'étais déjà bien décidé de ne pas prendre racine chez les Anglais.

« Ceux-ci étaient renseignés sur mes faits et gestes ; ils avaient compris le rôle que j'étais venu jouer chez nos alliés et avaient pensé que le plus sûr moyen d'y mettre un terme était de m'enlever de la place.

« Je trouvai au poste d'Oswego un de mes cousins maternels, qui, étant officier, avait été l'instigateur de la petite tragédie dont j'étais l'objet. Il avait pensé que notre parenté et beaucoup d'alléchantes promesses me feraient changer d'allégeance. Et le brave garçon voulait mettre au profit du commerce anglais ma connaissance des langues sauvages.

« J'ai été traité avec considération et, tout en étant l'objet d'une active surveillance, je jouissais d'une liberté relative, que j'ai su mettre à profit, comme vous pouvez le voir.

« Je me gardai bien de découvrir mon jeu, je laissai croire à mes capteurs tout ce qu'ils avaient besoin de croire, en vue de faciliter l'évasion que je préméditais. Et je puis me vanter de leur avoir causé un rude désappointement, quand ils auront constaté mon départ. Mon aimable cousin croyait m'avoir converti à la trahison.

« Mais j'ai laissé dans la bourgade des Sauteux une petite épouse indienne qui a dû pleurer toutes les larmes de ses yeux en attendant mon retour. Et puis, j'enrageais, en pensant à l'effet désastreux que mon absence inexplicquée pouvait avoir sur nos relations avec nos sauvages alliés. Je connais si bien leur caractère soupçonneux. Et je les sais capables de venger sur tous la trahison d'un seul.

« La fête de Noël, avec la complicité du vin français, m'a fourni l'occasion que je guettais depuis longtemps.

« On avait fait des provisions, enfin de célébrer dignement cette fête au fort d'Oswego, où les distractions ne sont pas communes. Mais ces gens assoiffés n'ont pas su résister à la

physionomie engageante d'un plein baril de vin. Ils ont voulu anticiper. Et je ne vous cache point que je me suis employé à aiguïser la tentation, en vantant l'arôme et en exaltant les qualités de la divine liqueur. Hier soir, le vin coula si abondamment dans ces gosiers profanes, qu'après quelques heures, tous les buveurs étaient endormis ; il ne restait pas un homme éveillé pour donner l'alarme. C'était ce que j'attendais. Maintenant, je ne crains plus d'être repris. »

À son arrivée dans la bourgade des Sauteurs, Romain fit l'effet d'un revenant, tant on avait désespéré de le revoir.

En apprenant la disparition de sa femme et le départ de Mataza pour le fort de Toronto, Leroy décida de s'y rendre immédiatement, afin de prévenir l'attaque, s'il en était encore temps, mais aussi dans l'espérance que l'Aurore était allée le chercher de ce côté et qu'il la retrouverait. Il arriva au fort le matin de Noël.

On ne décrit pas un bonheur comme celui de l'Aurore en revoyant son mari. Elle dit simplement en se jetant dans ses bras : « Je savais que tu reviendrais ; la voix mystérieuse qui m'annonçait ta venue, quand je ne t'avais jamais vu, me prédisait ton retour. Je savais bien que tu n'avais pas trahi. »

Quelques heures plus tard, Romain tenant un bébé dans ses bras, appela ses camarades et leur dit : « C'est une fille, vous êtes tous parrains et c'est Noéla qu'on l'appelle. »

Un lourd secret

La grande salle de l'opéra, à San-Francisco, était remplie de spectateurs impatients d'entendre la merveilleuse cantatrice qui, tout l'hiver, avait parcouru les États-Unis, en une marche triomphale de succès toujours croissants et d'admiration sans cesse grandissante.

Sur les affiches, on la nommait Lucia Damora. Cela donnait à sa renommée une petite allure italienne qui seyait bien à sa physionomie de brunette alerte et pimpante. Cependant, un journal qui voulait paraître mieux renseigné que les autres, avait dit que cette nouvelle étoile du ciel artistique était une Canadienne-française émigrée aux États-Unis, qu'un imprésario américain l'avait découverte et lancée. Cette nouvelle très propre à satisfaire la vanité américaine, n'avait été relevée ni contredite par personne.

Et deux hommes que la renommée de l'artiste avaient attirés à l'Opéra, le soir de la première représentation, ne manquèrent pas de saisir un excellent prétexte de s'approcher d'elle.

Au moment où Lucia Damora allait sortir de la scène, au dernier acte, de deux loges situées l'une au-dessus de l'autre, partirent d'énormes gerbes de fleurs, qui vinrent tomber à ses pieds. Elles les releva et vit, attachée à chacune et bien en évidence, une carte de visite portant un nom canadien-français. Surprise et charmée, la jeune fille leva la tête et aperçut deux jeunes gens qui, se tenant debout pour attirer son attention, la saluèrent avec courtoisie. Ils étaient tous deux d'allure distinguée, et cela sembla tout naturel à l'artiste que dans cette contrée étrangère, des compatriotes voulussent lui témoigner particulièrement leur sympathie et leur admiration.

Elle leur sourit en rendant le salut.

Le lendemain, après déjeuner, elle ne fut nullement surprise que Pierre Nanterre se fit annoncer et que Julien Carteau se présentât à son

tour. Elle les reçut sans étonnement. Mais les deux hommes, en s'apercevant, eurent un regard de stupeur aussitôt réprimé. Lucia ne remarqua pas l'ombre fugitive qui avait assombri le regard de ses visiteurs et fut enchantée de leur amabilité. Tous deux semblaient de grands amateurs de musique et cela les mit immédiatement sur un terrain sympathique. On causa d'art et de théâtre. La cantatrice, qui avait jugé à propos d'entrer dans sa gloire naissante sous le voile d'un pseudonyme devait avoir ses raisons pour ne pas se raconter, et elle sut gré à ses nouveaux amis de leur discrétion. Après avoir simplement dit qu'ils étaient Canadiens-français, pour expliquer leur démarche, ils ne parlèrent plus du Canada et ne posèrent point de question.

Lucia était à San-Francisco pour une saison et elle prit plaisir à revoir ses compatriotes, pour qui elle semblait avoir une sympathie marquée. La jeune artiste était d'une sagesse indiscutée et si elle montrait enfin une préférence, on pouvait croire que son cœur était sérieusement pris. Elle le pensait peut-être aussi, mais si la douceur tolérante de Pierre avait pour elle un charme

irrésistible, elle subissait le mystérieux empire du caractère dominateur et volontaire de Julien.

Lorsqu'elle voyait Pierre se plier sans conteste à ses moindres caprices, elle avait comme un regret douloureux de l'avoir contristé ; mais quand Julien, sans paraître s'en rendre compte, imposait sa volonté, elle éprouvait une étrange volupté à sentir son âme réfractaire briser en quelque sorte, ses efforts sur cette muraille invincible d'énergie.

Les deux jeunes gens, tout en visitant fréquemment la prima donna, ne s'étaient plus rencontrés chez elle, et par une réserve bien explicable, elle n'avait point parlé de l'un à l'autre ; de sorte que chacun avait pu facilement s'imaginer qu'il était seul à avoir continué les relations sympathiques avec la chanteuse.

La saison était finie et Lucia allait partir. Elle était cet après-midi, occupée à mettre certains papiers en ordre, lorsque Julien arriva. Après quelques instants de conversation, et sans aucun préambule, il lui dit : « Lucia, vous ne partirez pas.

– Mais, je m’en vais remplir un engagement, répondit-elle comme plaidant devant un juge.

– Fi de l’engagement, je viens vous en proposer un autre. Je vous aime et je veux que vous soyez ma femme. Je suis venu pour vous dire cela. »

Lucia restait hésitante tandis que Julien tenant sa main, la pressait de répondre.

Elle venait d’apercevoir Pierre, qui était entré sans être annoncé et avait tout entendu.

Blanc comme un marbre, il marcha vers la jeune fille et lui tendant la main, il dit, en s’efforçant d’affermir sa voix qui trahissait une grande émotion : « Pardonnez-moi d’arriver en un moment si importun, mais puisque j’ai involontairement entendu l’aveu de M. Carteau et que son secret se trouve à ma merci, – il appuya intentionnellement sur le mot en regardant Julien d’une façon singulière, – je le prie d’attendre votre réponse jusqu’à demain et de vous permettre d’accorder encore tout un jour à l’amitié.

– J’attendrai, répliqua Julien, pourvu que personne ne profite de ma complaisance pour se poser en rival et mettre des obstacles à mon rêve le plus doux. »

Il avait débité cela avec une bonhomie affectée qui sonnait faux, mais Pierre ne relevant pas l’insinuation, semblait avoir repris toute l’aisance de ses manières et causa naturellement jusqu’au moment où Julien prit congé.

Alors, il se leva et partit en même temps que lui.

Lorsque tous deux furent rendus dehors, Pierre changea subitement d’attitude. Posant sa main sur le bras de son compagnon, il dit les dents serrées par la colère : « Julien, je te défends de reparaître chez Lucia. Tu ne peux pas être le mari de cette honnête enfant et tu le sais bien, misérable. Mais si tu t’obstines dans tes projets matrimoniaux, je saurai y mettre obstacle. Ne me pousse point à bout.

– Ah ! ricana Julien, tu mets tes cartes sur la table, mais tu es bien trop naïf si tu crois que je vais m’effacer docilement pour te permettre

d'épouser la femme que j'aime, et qui m'aime », ajouta-t-il avec assurance.

En entendant cette déclaration, le visage de Pierre avait pris une expression tragique : « Lucia t'a-t-elle jamais dit qu'elle t'aimait ? demanda-t-il avec un accent d'inquiétude, qui n'échappa pas à Julien.

– Ah ! cela te tourne le sang de penser que je suis le préféré. Pauvre fou, ignores-tu que ce n'est pas toujours quand une femme dit : “Je t'aime”, qu'il faut le plus croire à son affection. Lucia, malgré ses vingt ans et ses immenses succès, est restée une enfant timide qui ne connaît pas son propre cœur. Mais ses hésitations, ses réticences m'ont depuis longtemps révélé ce qu'elle ne m'a pas encore dit.

– Ignoble fat », murmura Pierre.

Julien ne lui donna pas le temps de rien ajouter : « Ne te mêle pas de mes affaires, lui souffla-t-il dans le visage avec rage, j'aime Lucia, je la veux et je l'aurai. Tu m'entends ?

– Eh bien, non, je ne laisserai pas ce forfait

s'accomplir, dit Pierre sans paraître entendre les menaces voilées de son interlocuteur. Je dirai tout à Lucia et si elle veut après cela devenir ta femme, je pourrai, du moins sans remords, la voir malheureuse.

– Et tu penses qu'elle te croira, répliqua Julien sur le ton de la plus entière confiance en soi ; je lui dirai que tu me calomnies par jalousie et elle te chassera, elle te méprisera. Dans quelques jours elle sera ma femme et, alors, je saurai bien la soustraire à tes indiscretions. »

Son visage avait une expression diabolique en parlant ainsi. Pierre ne put s'empêcher de frémir, mais il répondit : « Ce soir même, j'irai trouver Lucia et lui dire ce qu'elle doit savoir. »

Et les deux hommes se tournèrent le dos, chacun allant de son côté.

Quelques heures plus tard, ils se retrouvèrent chez la cantatrice. Pierre fut le premier rendu et attendit Julien. Celui-ci, en arrivant, lui lança un regard de défi et dit à Lucia : « Monsieur Nanterre a eu tout le temps de vous faire sa cour, je le prie de m'excuser si je vous enlève, mais

mon auto est en bas qui nous attend. Venez, la température est idéale ; un poète dirait peut-être que la nature est en fête pour célébrer nos fiançailles.

– Julien, dit Pierre avec détermination, j’avais espéré, après notre conversation, que tu ne me mettrais pas dans l’horrible nécessité de te dénoncer. Je t’ai épargné une fois, mon frère, pour ne pas causer à notre mère un chagrin qui l’aurait tuée, mais maintenant qu’elle n’est plus, je ne laisserai pas s’accomplir l’union que tu médites.

– Tais-toi, exécration fou », hurla Julien en marchant vers lui le poing levé. Il avait alors une expression si cruelle que la cantatrice en eut peur ; elle recula en le regardant et, instinctivement, se rapprocha de Pierre. Ce geste involontaire et l’expression de stupeur, qu’il lut sur le visage de Lucia acheva d’exaspérer Julien. Il sortit un revolver et la face crispée, il cria : « Tu ne parleras pas. »

Il déchargea son arme sur Pierre qui chancela, et s’enfuit comme un fou, tandis que les

domestiques, attirés par le bruit de l'arme, accouraient de toutes parts. Le pauvre garçon n'était que légèrement blessé, heureusement, et il leur expliqua qu'il n'y avait là qu'un accident qu'il avait lui-même causé en examinant une arme.

Étonnée de la protection qu'il semblait vouloir donner à son assaillant, Lucia pressa Pierre de lui expliquer le mystère de cette tragédie.

« Vous avez le droit de tout savoir et je vais tout vous dire, quoiqu'il m'en coûte, répondit-il avec tristesse. Vous allez me mépriser et me haïr, ce sera ma punition pour la complicité involontaire que j'ai prise dans l'horrible drame que je vais vous raconter :

« Il y a sept ans, j'étais employé de banque dans une petite ville du Canada. Je n'avais que vingt ans, mais trois années de service m'avaient déjà gagné la confiance et l'estime de mes chefs.

« Comme il arrive souvent dans ces villes naissantes, la maison de banque était un peu isolée et l'on avait aménagé au-dessus des bureaux un petit appartement que j'habitais seul,

remplissant ainsi, en plus de ma tâche quotidienne, la fonction de gardien de nuit. Mes parents demeuraient à trois milles et j'allais souvent les visiter, après mes heures de travail. J'aimais particulièrement mon frère, Julien, le fils que ma mère avait eu d'un premier mariage, et qui était mon aîné de trois ans.

« J'étais d'un caractère timide et doux, lui était tout le contraire. Son ambition inconsidérée lui donnait des idées extravagantes dont je me moquais. Il me traitait alors de sentimental et me prédisait un avenir terne de petit fonctionnaire de village.

« Il venait d'être reçu médecin et ma mère qui l'adorait, avait voulu qu'il s'établît auprès d'elle. Il avait consenti en rechignant, mais la vie d'un médecin de campagne n'accommodait pas ses rêves de fortune. Il s'en plaignait à moi, lorsque nous étions seuls, et terminait toujours ses jérémiades en me disant : "Pierre, je ne veux pas passer ma vie à peiner en regardant avec dépit vivre ceux qui ont de l'argent. Je veux ma part de jouissance en ce monde."

« Moi, j'étais content de mon sort et je comprenais difficilement qu'il ne fût pas heureux.

« Un soir, il vint me voir et, dépliant un journal qu'il avait apporté, il m'y fit lire le récit d'un vol qui avait eu lieu aux États-Unis. D'audacieux voleurs étaient entrés dans une banque et s'étaient emparés d'une somme immense. La police n'avait pas été capable de retrouver les bandits.

« “Tu vois comme c'est facile de devenir riche, quand on n'a pas peur”, me dit Julien en manière de commentaires.

« Je lui répondis : “Oui, mais cette richesse-là finit toujours par conduire son possesseur au pénitencier, sinon au gibet. Mieux vaut l'honnête aisance ou la médiocrité avec le repos de la conscience, que la fortune avec la constante appréhension de la justice, la perspective de la prison, sans compter le remords que tout honnête homme éprouve à sortir de la voie droite.

« – Beau moraliste, fit mon frère d'un ton dédaigneux, j'étais venu pour te proposer une

bonne affaire, mais je vois bien que tu es trop niais. » Puis il s'en alla, fâché.

« Le lendemain, j'allai voir mes parents, mais ma mère me dit que Julien était en ville pour la journée. Je m'en retournai de bonne heure, après souper parce qu'il faisait un temps affreux.

« Vers une heure, j'étais au lit, écoutant le tonnerre qui éclatait avec fracas et la pluie qui tombait à torrent.

« Tout à coup, la porte de ma chambre s'ouvrit et je vis entrer un homme masqué qui se jeta sur moi et me mit une serviette imbibée de chloroforme sur la bouche.

« En me défendant, je lui arrachai son masque et tombai inconscient sur mon lit.

« Quand je revins à moi, il faisait grand jour et j'étais entouré de plusieurs personnes qui me prodiguaient des soins. Parmi elles, il y avait un directeur de la banque, deux hommes de la police et trois médecins, dont l'un était mon frère.

« Julien était pâle et nerveux. Il m'expliqua qu'il avait été prévenu de l'attentat dont j'avais

été victime et qu'il était accouru.

« Lorsqu'on m'interrogea, à l'enquête, je répondis simplement que l'homme qui était entré dans ma chambre était masqué et ne m'avait point parlé, ce qui était très vrai.

« La police chercha sans retrouver le voleur, qui avait emporté une fortune.

« Je conservai mon emploi à la banque et Julien continua quelque temps sa vie modeste de médecin de campagne ; mais trois mois plus tard, il partit pour les États-Unis malgré les supplications de notre mère.

« Je n'eus plus de ses nouvelles que par les lettres qu'il adressait à la chère femme. Il ne mentionnait d'ailleurs jamais mon nom et moi j'évitais de parler de lui.

« Le lendemain du vol à la banque, on trouva dans le bois de Saint-Caprice un homme assassiné. L'enquête révéla que c'était un brave cultivateur allant chez un de ses parents qui était mourant dans la paroisse voisine. Il avait été appelé en hâte et avait pris ce chemin de

raccourci qui traversait le bois. On soupçonna l'un de ses voisins avec qui il s'était querellé peu de temps auparavant et qui, dans sa colère, l'avait menacé de représailles. Mais faute de preuves, cet homme fut relâché »

À cet endroit du récit, Lucia, qui avait écouté avec une visible émotion, porta la main à son cœur et murmura : « Mon père, mon pauvre père !

– Quoi ! s'écria Pierre, cet homme assassiné, c'était votre père ?

– Non, soupira la jeune fille, c'est mon pauvre père qu'on accusa et qui porta toute sa vie l'horrible souffrance, l'accablante torture de se savoir soupçonné. Il en est mort. Et moi, sa fille, pour échapper à l'héritage de cette honte imméritée, j'ai dû abandonner son nom. »

Subitement, elle se redressa, le front rayonnant. « Vous m'aidez à réhabiliter la mémoire de mon père ! Je pourrai alors reprendre avec fierté le nom modeste qu'il a su garder sans tache. Vous m'aidez, n'est-ce pas que vous m'aidez ?... »

Pierre avait baissé la tête et soudain Lucia vit qu'il pleurait.

« Ô mon ami, qu'avez-vous ? » demanda-t-elle.

Et d'une voix brisée, le jeune homme reprit :

« Lucia, vous ne savez que la moitié de mon secret et ce n'est pas la plus horrible ; mais je dois tout vous dire : Auprès de l'homme assassiné, on avait trouvé un bouton de manchette brisé. Ce faible indice ne put rien révéler à la police, mais moi en lisant la description de ce bouton de manchette, je reconnus l'un de ceux que j'avais donnés à mon frère deux jours auparavant.

« Un horrible soupçon glaça mon sang, mais espérant pouvoir me tromper encore je demandai à Julien pourquoi il ne portait plus ces boutons. Il me regarda d'un air inquiet et méchant. “Tu en as perdu un ?” lui dis-je, le cœur serré.

« Et d'un ton brutal, hélas, il me répondit : “Eh bien ! oui, j'en ai perdu un et si tu veux me voir pendre et faire mourir notre mère de chagrin

va-t-en parler de ce bouton de manchette.”

« Et je me suis tu, bégaya Pierre, qui avait de la peine à parler, tant son cœur était gros de larmes. Vous serez la première à qui j’aurai avoué que l’homme à qui j’avais arraché son masque dans ma petite chambre de la banque, c’était mon frère Julien.

– Oh, je comprends, fit Lucia, je comprends et c’est horrible ; comme vous devez souffrir.

– Ah, c’est un supplice de damné que de porter ainsi la désillusion et le mensonge dans son âme. Vous devez me mépriser, Lucia, maintenant que vous savez quelle part, involontaire il est vrai, j’ai prise dans ce drame honteux. »

À ce moment, un domestique entra, essoufflé, sans attendre qu’on lui eût répondu et raconta tout d’une haleine que l’auto de M. Carteau venait de capoter, alors qu’il tournait le coin de la rue à une allure folle, que ce monsieur avait été retiré de dessous la machine mortellement blessé, qu’il avait été rapporté à l’hôtel et qu’il demandait à voir M^{lle} Damora et M. Nanterre

immédiatement.

Pierre et Lucia se rendirent auprès du blessé en courant.

En les voyant, il prit la main de Pierre et dit : « Pardonne-moi. Je vais mourir, je le sens, je n'en ai pas pour longtemps et je dois me hâter de réparer le mal que j'ai fait, prends vite une plume et écris ce que je vais te dire. »

Pierre obéit.

Julien fit d'abord une restitution de l'argent volé à la banque, puis de sa main qui défaillait déjà, il signa une déclaration où il reconnaissait avoir tué le paysan de Saint-Caprice et proclamait l'innocence de Clément Damor, injustement soupçonné.

S'adressant à Pierre, il lui dit de sa voix mourante :

« Tu as eu raison de rester honnête ; vois, je n'ai pas été heureux avec l'argent volé ; on ne peut pas l'être avec une conscience troublée par le remords. »

Un inconnu qui meurt, dans une grande ville,

ne laisse pas plus de trace que le petit caillou qu'on jette dans la rivière ; la foule, comme les eaux, comble le vide en se refermant.

Pierre et Lucia furent seuls à accompagner la dépouille mortelle de Julien.

Quelques jours plus tard, les journaux canadiens publiaient la nouvelle d'une restitution tardive de l'argent volé, sept ans auparavant, à la banque de Saint-Caprice. On ajoutait que l'auteur de cette restitution avait aussi, avant de mourir, reconnu être l'assassin du paysan, trouvé mort dans le bois, le lendemain du vol. Ce pauvre homme s'étant trouvé à traverser le bois, au moment où le voleur était occupé à cacher le fruit de son vol, il avait craint d'être reconnu et dénoncé et n'avait pas reculé devant un nouveau crime.

On ne divulgua pas le nom du scélérat.

La semaine suivante, une revue musicale annonçait que la grande cantatrice, Lucia Damora, qui de son vrai nom était Lucie Damor, une Canadienne-française, fille de Clément Damor, de Saint-Caprice, venait d'épouser en

Californie, l'un de ses compatriotes, Pierre
Nanterre.

La vengeance d'une morte

Je m'étais arrêtée dans ma promenade à travers la forêt, impressionnée par le mystère d'une tombe d'enfant isolée sur le versant de la colline.

Une riche épitaphe en marbre blanc, arrachée de sa base et renversée sur le sol, attestait que cette fillette dormait depuis quatre-vingts ans, son suprême sommeil, dans le silence de cette solitude, sous la seule protection des grands pins amis, qui épandaient leurs rameaux puissants au-dessus du tertre ravagé et du mur d'enceinte éboulé. Des oiseaux avaient bâti leurs nids dans les crevasses même du tombeau ; mais les oisillons avaient déjà déserté leur berceau aérien, et la tombe délaissée était lugubrement silencieuse, ce matin d'été où je m'y arrêtai pour la première fois.

Devant les vestiges de cette sépulture

luxueuse, je songeais à la douleur, à la dévotion des parents, qui avaient voulu donner à la mort tout ce que l'amour peut lui donner : des larmes, des regrets et une pierre tombale, qui garde de l'oubli le nom qui nous est cher.

Un pâle rayon de soleil filtrait entre les branches, se posant comme une caresse sur le sépulcre en ruine. Cela me fit l'effet d'un baiser maternel à la tombe virginale. Deux petites fleurs bleues qui s'épanouissaient au milieu du tertre m'apparurent comme de grands yeux doux qui s'éveillaient sous la caresse matinale.

Je revoyais le blanc cercueil et le lent cortège qui avait dû l'accompagner vers sa demeure suprême et poétique, je revoyais la petite morte en sa robe de mousseline vaporeuse comme un rêve, je revoyais la mère en deuil étouffant ses sanglots...

À ce moment j'entendis les branches craquer derrière moi et la voix d'un gamin qui me disait bonjour. Je me retournai, regrettant l'intrusion de ce visiteur. Mais lui, sans remarquer la froideur de mon accueil, vint s'arrêter auprès de moi. Je le

connaissais, c'était le fils de ma blanchisseuse et il avait déjà, à treize ans, une réputation bien établie de larron.

Ce matin-là, je remarquai dans ses yeux gris une expression d'audace et de convoitise qui m'inquiéta. Me voyant penchée sur le marbre brisé, cherchant à déchiffrer l'inscription que la mousse avait envahie, il me dit : « Cela ferait un beau perron à notre maison, cette grande pierre plate. »

Je sursautai à l'idée de ce sacrilège : « Garde-toi bien d'enlever ce marbre, il ne t'appartient pas. »

Mais lui, tenace et trahissant d'un mot le fond de son âme et le jugement précoce qu'il portait sur l'humanité, me répondit : « C'est aussi bien que je la prenne que de la laisser prendre par un autre, puisqu'elle n'est à personne, cette pierre-là.

– Tu te trompes, lui dis-je, elle appartient à la petite morte qui est là, sous la terre. »

Mais l'affreux garnement riposta, cynique : « Peut-être bien que c'est à elle, mais elle ne

pourra toujours pas venir la reprendre, si je l'emporte. »

Voulant à tout prix l'empêcher de commettre cette mauvaise action, je tentai d'émouvoir son cœur en frappant son imagination : « Tu n'en sais rien, répondis-je, les morts se vengent, parfois. N'aurais-tu pas quelque scrupule à voler cette petite ? Vois, elle avait à peu près ton âge. Elle était heureuse, elle était riche, ses parents l'adoraient et pouvaient la combler de cadeaux ; mais un triste jour, elle est morte ; on lui a mis une belle robe blanche, on l'a couchée dans un cercueil de velours et de soie, on l'a couverte de fleurs, puis on l'a enterrée, toute seule dans cette immensité, parce qu'il n'y avait pas à cette époque, un cimetière de sa religion en cette contrée, et cette pierre est tout ce qui la rappelle en ces lieux où elle a vécu.

« Ici, dans cette solitude, la mère pouvait encore s'entretenir avec sa fille ; sur ce marbre blanc que tu veux lui voler, elle venait s'agenouiller et pleurer ; elle parlait à l'âme de l'enfant qu'elle chérissait. Si tu enlevais cette

pierre arrosée de ses larmes, tu aurais toujours en ton esprit la vision de cette femme en deuil abîmée dans sa douleur, tu entendrais la voix de la petite morte te reprocher ton sacrilège. Tu ne pourrais pas être heureux avec un tel larcin sur la conscience. »

Le gamin écoutait avec étonnement, mais il me semblait apercevoir dans son regard une étrange lueur d'arrière-pensée et de moquerie.

Cependant, lorsque je le quittai, je pensais l'avoir converti au respect de cette sépulture.



Hélas, le lendemain matin, passant sur la route, vis-à-vis la demeure de ce méchant garçon, je pus constater que j'avais prêché dans le désert.

Devant la porte, la face renversée dans l'herbe, le marbre funéraire était descendu au rôle de perron.

L'apparence misérable de la maisonnette prit de ce fait, à mes yeux, un air tragique et

sépulcral.

J'eus l'idée d'entrer pour reprocher à la mère d'avoir permis cette profanation, mais je ne sais pourquoi j'hésitai à marcher sur ce marbre, où la pluie qui commençait à tomber, frappait avec un doux bruit de larmes.

Je remis ma visite à un autre jour.



J'achevais de prendre mon café sur la véranda de l'antique maison en pierre où je m'étais installée pour les vacances.

De cet endroit, je pouvais voir les grands pins qui entouraient la terre abandonnée, et je songeais à la petite morte ; une mystérieuse sympathie s'était établie entre son âme et la mienne, depuis que je m'étais arrêtée sur sa tombe. Je ne voulais pas m'en aller sans lui avoir fait rendre sa pierre tombale, mais je prévoyais les ennuis qu'il me faudrait subir pour obtenir cette restitution, sans compter que je pouvais toujours redouter une

nouvelle rapine de la part du mauvais garnement qui l'avait enlevée ou de ses pareils.

J'allais rentrer, lorsque j'aperçus la mère du jeune voleur qui s'avavançait vers moi avec une mine humble et contrite que je ne lui avais jamais vue.

D'une voix hésitante, elle me dit : « Madame, je voudrais vous parler un instant.

– Je vous écoute », lui dis-je d'un ton encourageant et lui montrant un siège.

Elle commença, en cherchant ses mots avec embarras : « Mon Victor l'a emportée la pierre que vous savez, malgré tout ce que vous lui avez dit. Mais, je vous assure que ça ne nous a pas porté chance de l'avoir devant la porte ; depuis hier seulement qu'elle est là, tous les malheurs nous sont arrivés.

« D'abord, mon pauvre Victor, il est bien malade, c'est à cause de lui que je suis venue vous trouver. Hier après-midi, comme il se chamaillait avec son petit frère, il est sorti en courant et est tombé sur la pierre. Il s'est fendu la

tête, que c'était effrayant à voir. Il a fallu aller chercher le médecin. Je vous mens pas, il saignait comme un bœuf.

« Il a battu la campagne toute la nuit et parlait sans cesse de la femme en deuil qui pleurait à la porte, sur la pierre. Il demandait de la chasser, et il vous appelait pour lui dire de s'en aller. Ça me fendait le cœur, et j'ai eu envie de venir vous chercher, en plein cœur de nuit, et malgré la tempête qu'il faisait. C'est Pierre qui m'en a empêchée, parce qu'il ne pouvait pas rester seul avec un malade, éreinté comme il l'est.

– Quoi, votre mari est malade aussi ? demandai-je avec quelque surprise, car je l'avais vu, la veille, bien portant.

– Ah oui, il est au lit, lui aussi, et c'est encore la faute de cette satanée pierre. Vous savez que mon mari prend un coup de temps en temps, ce qui ne l'empêche pas d'être un bon garçon, craignant Dieu et faisant bien sa religion. Hier soir, il est arrivé, pas plus saoul que de coutume, et il vous dira lui-même qu'il ne sait pas comment ça se fait qu'il soit tombé le dos en

plein sur le coin de la pierre. Il est resté au coup et il m'a fallu le ramasser, ce qui n'était jamais arrivé. Je vas dire comme on dit : Des fois il branlait un peu sur ses jambes, mais il n'avait jamais tombé en rentrant.

« C'est bien visible que tout ça n'est pas naturel, et si vous vouliez venir voir mon Victor et faire reporter la pierre à sa place, on serait bien content. Il ne faut pas en vouloir à mon Victor, il ne pensait pas plus long que son nez, quand il l'a enlevée. Mais je vous assure qu'il ne recommencera plus.

« Depuis qu'il a repris ses sens, ce matin, il demande à vous voir.

– Je vais y aller », répondis-je en reconduisant la pauvre femme.



Une heure plus tard, j'arrivais chez elle. Victor en m'apercevant, joignit les mains et dit : « Ah, madame, je ne pensais pas que c'était vrai que les

morts se vengeaient, mais je vois bien que vous aviez raison ; pardonnez-moi. Je regrette de ne pas vous avoir écoutée. Je vous assure que j'y toucherai plus à cette pierre, si vous voulez la faire reporter là-bas, car moi je ne peux plus la porter, malade comme je suis, et puis j'ai trop peur de la femme en deuil. Vous l'aviez bien dit qu'elle viendrait pleurer sur le marbre, je l'ai entendue toute la nuit. Et la petite fille est venue aussi, elle m'a traité de voleur.

– Eh bien, non, Victor, elles ne sont pas revenues, la petite morte en robe blanche et sa mère en deuil, c'est votre conscience troublée par le remords qui a mis ces images dans votre imagination. Je vous l'ai dit : on ne peut pas être heureux si l'on n'est pas honnête.

« Efforcez-vous d'être bon garçon, à l'avenir, et quand vous n'aurez rien à vous reprocher, vous ne redouterez plus la vengeance des morts, ni celle des vivants. »

Mais Victor, incrédule, répondit : « Je sais bien que c'est parce que je suis malade que vous ne voulez pas me le dire, mais je le sais, allez,

maintenant, que les morts se vengent. »



J'ai fait reporter dans la montagne le marbre funéraire.

Jacques Ferron

Retour à Val-d'Or

Une nuit, le mari s'éveilla ; sa femme accoudée le regardait. Il demanda : « Que fais-tu là ? » Elle répondit : « Tu es beau, je t'aime. » Le lendemain, au petit jour, elle dormait profondément. Il la secoua, il avait faim. Elle dit :

– Dors encore ; je te ferai à dîner.

– Et qui ira travailler ?

– Demain, tu iras. Aujourd'hui, reste avec moi. Tu es beau, je t'aime.

Alors, lui, qui était surtout laid, faillit ne pas aller travailler. Il faisait bon au logis ; ses enfants éveillés le regardaient de leurs yeux de biches ; il aurait aimé les prendre dans ses bras et les bercer. Mais c'était l'automne ; il pensa au prix de la vie ; il se rappela les autres enfants, trois ou quatre, peut-être cinq, morts en Abitibi, fameux pays. Et il partit sans déjeuner.

Le soir, il se hâta de revenir ; ce fut pour trouver la maison froide. Sa femme et les enfants avaient passé la journée au lit, sous un amas de couvertures. Il ralluma le feu. Quand la maison fut réchauffée, les enfants se glissèrent en bas du lit. Puis la femme se leva, joyeuse. Elle tenait dans sa main une petite fiole de parfum, achetée quelques années auparavant, une folie si agréable qu'elle l'avait conservée intacte. La fiole elle déboucha, le parfum elle répandit sur la tête de son mari, sur la sienne, sur celle des enfants ; et ce fut soir de fête. Seul le mari boudait. Mais durant la nuit il se réveilla ; sa femme penchée disait : « Tu es beau, je t'aime. » Alors il céda.

Le lendemain, il n'alla point travailler ni les jours suivants. Après une semaine, sa provision de bois épuisée, il avait entrepris de démolir un hangar attenant à la maison. Le propriétaire de s'amener, furieux. Cependant, lorsqu'il eut vu de quoi il s'agissait, il se calma. La femme était aussi belle que son mari était laid. Il la sermonna doucement. Il parlait bien, ce propriétaire ! Elle aurait voulu qu'il ne s'arrêtât jamais. Il lui enseigna que l'homme a été créé pour travailler et

autres balivernes du genre. Elle acquiesçait ; que c'était beau, ce qu'il disait ! Quand il eut séché sa salive, il lui demanda : « Maintenant, laisseras-tu travailler ton mari ? »

– Non, répondit-elle, je l'aime trop.

– Mais cette femme est folle, s'écria le propriétaire.

Le mari n'en était pas sûr. On fit venir des curés, des médecins, des échevins. Tous, ils y allèrent d'un boniment. Ah, qu'ils parlaient bien ! La femme aurait voulu qu'ils ne s'arrêtassent jamais, au moins qu'ils parlassent toute la nuit. Seulement quand ils avaient fini, elle disait : « Non, je l'aime trop. » Eux la jugeaient folle. Le mari n'en était pas sûr.

Un soir, la neige se mit à tomber. La femme qui, depuis leur arrivée à Montréal, n'avait osé sortir, terrifiée par la ville, s'écria :

– Il neige ! Viens, nous irons à Senneterre.

Et de s'habiller en toute hâte.

– Mais les enfants ? demanda le mari.

– Ils nous attendront ; la Sainte Vierge les

gardera. Viens, mon mari, je ne peux plus rester ici.

Alors il jugea lui-même que sa femme était folle et prit les enfants dans ses bras. Elle était sortie pour l'attendre dans la rue. Il la regarda par la fenêtre. Elle courait en rond devant la porte, puis s'arrêtait, ne pouvant plus attendre.

– Nous irons à Malartic, criait-elle, nous irons à Val-d'Or !

Un taxi passait. Elle y monta.

Rodolphe Girard
(1879-1956)

La maison maudite

Juillet, à la tombée du jour. Il y avait bien deux heures que je me faisais cahoter dans un mauvais boghei sur une route en méandre, montant, descendant, remontant, redescendant des côtes interminables, tantôt longeant les contours capricieux d'une rivière aux eaux claires et rapides, tantôt piquant à travers des sapinières qui sentaient bon. Parfois, à perte de vue, des deux côtés du chemin gris qui nous couvrait de nuages de poussière, je n'apercevais que des prairies converties en rondes veillottes. Là-bas, à l'horizon, derrière la ligne brisée des Laurentides, le soleil ne présentait plus qu'une immense échancrure pourpre qui allait bientôt s'évanouir dans l'imprécis du soir.

Mon automédon¹, un bon vieux du bon vieux

¹ *Automédon* : conducteur du char d'Achille ; par

temps, aux traits basanés et ridés, à l'aspect honnête et sympathiquement naïf, m'avait, depuis le départ, raconté plusieurs histoires dont la plupart me faisaient sourire mais que je semblais croire aussi dur que des articles de foi.

Maintenant, les fermes se faisaient moins espacées, les piétons moins rares sur la route, et, au tournant d'une montée, derrière un paravent de longs et minces peupliers aux petites feuilles frissonnantes, surgit le clocher du village dont l'aiguille perçait le ciel bleu en un geste de foi, d'espérance, de promesse.

Quel qu'eût été le plaisir de mon voyage, c'est avec satisfaction que j'en vis le terme. En effet, n'est-on pas toujours heureux d'arriver, excepté quand on appréhende quelque événement fâcheux ou quelque catastrophe ?

Soudain, le père Jérôme – ainsi s'appelait mon conducteur – fit un grand signe de croix. L'église était encore assez éloignée. Je ne voyais aucun calvaire. Je tournai la tête de tous côtés. Pourquoi

plaisanterie, celui qui conduit une voiture.

le vieillard s'était-il signé ? J'en fis l'observation au père Jérôme. Pour toute réponse, du bout de son fouet, il m'indiqua des ruines à une couple d'arpents du chemin.

– Regardez, dit-il.

J'aperçus quatre murs noirs, écroulés à demi, hideux, qui dessinaient lamentablement leur misère dans l'apothéose de ce beau soir d'été. On eût dit un pestiféré que l'on isole du reste des humains. Un corbeau, plus noir que la plus noire des nuits, perché sur l'un des murs, faisait entendre un croassement maussade, alors que de joyeux gazouillis et des roucoulements amoureux partaient de la feuillée le long de la route. Tout autour des décombres, l'œil ne découvrait qu'un sol brûlé où l'herbe refusait de pousser. Çà et là quelques troncs d'arbres calcinés, qui ressemblaient aux étranges monuments d'un jardin infernal.

– Mon cher monsieur, remarqua le père Jérôme, en bourrant son brûle-gueule, j'vous conseille pas de passer devant c't'endroit-là après la noirceur venue sans faire le signe de la croix.

Autrement, aussi vrai que j'suis un bon créquien, j'garantis de rien.

– Et pourquoi donc, père Jérôme ?

– C'est la maison maudite.

Et le vieux se signa de nouveau.

Cette fois, je fis l'incrédule.

– Encore quelque histoire de revenant, ou de loup-garou, répondis-je. Je les croyais disparus en même temps que Louis Fréchette.

– Blaguez tant que vous voudrez, rétorqua le brave homme scandalisé de mon peu de foi. Ça n'empêche pas que j'aime autant prendre mes précautions. Vous savez, il faut pas se moquer de ces choses-là, à cause que ça nous porte toujours malheur. On arrive. Si vous voulez ben me faire l'honneur de casser une croûte avec moé et si vous êtes pas trop pressé de vous en aller sus vot' oncle, j'm'en vas vous raconter l'histoire de la maison maudite.

– J'accepte avec plaisir.

– C'est ben aimable de vot' part. Seulement, j'vous préviens que c'que j'vas vous conter est

aussi vrai que j'vas défuntiser un jour et qu'il y a un bon Dieu dans le ciel ousque j'espère ben aller, puisque j'me suis toujours conduit en bon créquien et que j'ai jamais fait de mal à personne. C'est pas pour vous faire de reproche que j'dis ça, mais ces mossieurs de la ville, y a un tas de choses que ça veut pas craire.

Sur ma promesse formelle de tout accepter sans broncher, voici le conte que me narra le père Jérôme. Je me permets de corriger certaines de ses expressions de style et de langage.

* * *

Thomas et Fernande s'aimaient depuis deux ans. Ils s'aimaient, laissaient faire et laissaient dire, absolument indifférents à ce qui se passait autour d'eux. Le monde commençait avec Thomas, le fils du médecin du village, il finissait avec Fernande, fille unique du plus riche cultivateur de la paroisse. Ils s'étaient promis l'un à l'autre ; les parents avaient donné leur

consentement et le mariage n'était plus qu'une question de temps. La jeune fille, en effet, n'avait pas ses dix-sept ans ; lui n'en avait que dix-huit.

Thomas et Fernande étaient, sans contredit, la plus magnifique paire d'amoureux qu'on eût jamais vus à vingt lieues à la ronde.

Il était fort comme un hercule et beau comme un Adonis. Grand et élancé, il avait des bras de femme et des muscles d'acier. Ses yeux étaient noirs comme les mûres que l'on cueille dans la profondeur impressionnante des bois et ses lèvres charnues rouges comme les fraises qui croissent le long des prés. Le nez avait la ligne droite de Grecs immortalisés par le ciseau de Phidias.

Gracieuse et mignonne, avec des yeux de ciel aussi limpides que les sources vierges qui n'ont jamais souillé les lèvres de l'homme, elle rappelait la sainte Cécile dans une des niches du chœur de l'église. Ses lèvres, surtout, quand elle souriait, avaient la fraîcheur et le charme d'un matin de printemps. Jamais marbre de Ténégra n'eut la pureté et la perfection de son profil, et son front, qui n'avait abrité que des rêves et des

pensées d'archange, était auréolé d'une chevelure d'or fauve se déroulant en deux longues et épaisses tresses.

Tous les deux étaient doux, affables, chrétiens. Elle était affectueuse et charitable ; il était brave et bon.

* * *

Thomas et Fernande, appuyés sur une clôture, contemplaient en silence les derniers feux du soleil couchant qui semblait embraser là-bas, là-bas, coupant les prairies, les montagnes onduleuses dont les teintes jonquille d'octobre alternaient pittoresquement avec le carmin, le roux argent et le sinople.

Dans leurs prunelles, sans peur et sans reproche, une lumière d'amour et d'espérance. Les minces doigts d'albâtre de la jeune fille étaient délicieusement blottis dans les mains fermes et viriles de Thomas. L'un et l'autre ne soufflaient mot.

Il faut avoir aimé, avoir eu de longs et muets entretiens avec la personne chère, pour comprendre tout ce qu'il y a de pénible à rompre un silence où l'on dit tant sans ne rien dire.

Ni les passants, ni les voitures, pas plus qu'aucun bruit de la route ne leur faisaient tourner la tête. Les yeux dans les yeux et les mains dans les mains, ils poursuivaient leur rêverie, oublieux du présent et le front dans l'avenir.

Et cependant, à quelques pas des jeunes gens, s'était arrêté un être grimaçant comme un chimpanzé et sombre comme un spectre ; un être dont la seule présence inspirait l'aversion et l'éloignement.

Il allait clopin-clopant, trainant laborieusement un pied bot ainsi qu'un forçat enchaîné pour la vie à un boulet. La tête énorme, grotesque, le crâne tapissé de cheveux lisses et roux qui collaient aux tempes. Sous un front bas et fuyant, deux yeux glauques et chassieux qui ne regardaient jamais en face. Comme nez un paquet de chair informe. Les lèvres épaisses étaient

affligées d'un tic saccadé, brutal. On eût dit qu'il n'en pouvait sortir que des paroles de haine et de malédiction. La nature semblait s'être acharnée sur ce malheureux. Elle lui avait plaqué entre les épaules étroites et plates une bosse démesurée de Polichinelle qui lui ramenait la tête en arrière. Cette dernière infirmité lui avait valu le sobriquet de « Bossu ». Au reste, c'était le seul nom qu'on lui eût jamais su.

Des parents, on ne lui en connaissait pas. Une brave vieille l'avait ramassé un soir de novembre, sur le bord d'un fossé. La mère adoptive, au bout de cinq ou six ans, avait crevé à la peine et le misérable était retombé là d'où il venait, sur la grande route, couchant sous les granges, dans les étables, à la belle étoile, mal vêtu, mangeant quand il pouvait et ce qu'il pouvait.

Il s'employait à toutes sortes de travaux de la ferme. Mais le malheur ayant frappé certains endroits où il était passé, les paysans avaient fini par le redouter comme un homme qui traînait la malédiction à sa suite. Aussi, ce n'était plus que de loin et avec inquiétude qu'on lui jetait sa

pâtüre comme un os à un chien malfaisant, moins par pitié que pour ne pas s'attirer quelque mauvais sort. Le Bossu maintenant nourrissait une haine sourde à l'égard de tous les villageois et de tout ce qui existait autour de lui.

Et cependant le Bossu aimait. Il aimait une jeune fille avec autant de violence et de passion qu'il détestait la création à part elle. Celle qu'il adorait de toute la puissance de son cœur ulcéré était Fernande, la délicieuse enfant qui avait promis sa foi à Thomas.

Que de fois, la croisant dans le village ou sur le chemin public, comme un crapaud dans une échappée de soleil, il avait été sur le point de lui parler, de lui crier son amour, trompé par le regard de pitié qui brillait dans l'œil d'azur de la jeune fille pour ce chemineau, ce paria, cette loque. Toujours, cependant, une crainte irrésistible l'avait arrêté. Il ne pouvait aimer que pour lui seul, enfouissant son amour dans son cœur comme une chose honteuse et dégradante, passant des heures à se rouler de douleur au fond des bois et versant des larmes de désespoir, se

rongeant les poings de rage impuissante.

Ce soir-là donc, le Bossu, de voir le bonheur silencieux de Fernande et de Thomas, qui nimbait leurs fronts radieux, de contempler cette jeune fille qu'il convoitait au prix de son sang et de son âme, mais qu'il ne posséderait jamais, il le savait, grinça des dents et tendit vers le jeune homme un poing menaçant, puis s'éloigna en traînant avec fatigue son pied bot et la tête toujours ramenée en arrière par sa protubérance dorsale. Dans ses yeux levés vers le ciel, on n'aurait su dire s'il y avait une supplication adressée au Dieu des malheureux ou un défi lancé au Créateur.

* * *

Quelques heures plus tard. Le village est endormi, le Bossu assis près d'un étang. La quiétude de la nuit n'est interrompue que par le coassement de grenouilles vertes dont les beaux yeux ronds brillent aux reflets de la lune qui argentent la nappe d'eau piquée de nénuphars.

Le Bossu, ramassé sur lui-même, masse informe et hideuse dans les ténèbres, ressemblant lui-même à un gigantesque crapaud au bord de l'étang, roule dans son crâne aux cheveux lisses des pensées amères et cruelles. Il songe à sa naissance dont il ne sait rien, aux coups et aux horions qu'il a reçus, aux longues journées sans pain, aux nuits sans gîte, à la honte de son existence, à son amour inavouable et qui le torture. Alors, au lieu de lever les yeux vers le Tout-Puissant, il maudit ceux qui l'ont jeté sur la terre comme une épave soumise au caprice des flots et, se lacérant la poitrine de ses ongles, il s'écrie dans la nuit sereine avec accablement :

– Que je voudrais mourir !

Joignant l'action à la parole, il va se laisser choir dans la pièce d'eau quand une main qui s'est appesantie sur son épaule comme une griffe de fer le cloue au sol.

Il tourne la tête avec un sursaut et, à sa terreur, il aperçoit debout, impassible, plus noir que les ténèbres, les yeux rouges comme des charbons ardents, un homme qui le regarde sans mot dire.

Fasciné, subissant le magnétisme qui émane de l'inconnu, le Bossu ne peut détacher ses regards de celui qui le domine, le commande en silence. Se lever, fuir, il ne le peut. Sur ses épaules pointues il sent le poids d'une montagne de plomb. Son pied difforme est enchaîné. Et toujours cet œil de feu qui fixe le sien, fouille tout son être, fait courir sur son épiderme un frisson d'épouvante.

Enfin, après quelques minutes d'un silence affreux aussi longues qu'un siècle, une voix caverneuse, qui semble sortir d'un antre souterrain, parle dans la nuit, et voici l'étrange colloque qui s'échange entre le mystérieux inconnu et le Bossu que glace l'épouvante.

– Tu veux mourir, demande l'homme toujours debout. Pourquoi ?

– Je veux la mort, répond l'infirmes, oui, je la veux, et sans vous mes souffrances seraient finies à l'heure présente. Mieux vaut la mort que la vie que je mène.

– Et ton âme ?

Un cri de désespérance farouche s'échappe de la poitrine du Bossu.

– La damnation éternelle me serait plus douce que les tourments que j'endure et qui me font souffrir comme un feu d'enfer.

À ce blasphème, une lueur singulière flambe dans les yeux de l'inconnu et un rictus sardonique plisse ses lèvres.

– Je puis te faire heureux, dit-il.

– Pas un homme sur la terre ne peut me donner le bonheur.

– Je puis te faire heureux, répète la voix sépulcrale.

– Qui ? demande le Bossu, plus par curiosité incrédule que par conviction ou espoir.

– Moi.

Le disgracié de la nature, malgré la frayeur qui ne l'avait pas quitté, se prend à rire, d'un rire nerveux.

– Veux-tu la richesse ? demande l'autre sans paraître remarquer le rire du Bossu.

– Non.

– Veux-tu la beauté ?

– Non.

– Veux-tu les honneurs ?

– Non.

Le tentateur insiste de plus près :

– Veux-tu l’amour ?

Le Bossu ne répond pas, puis :

– Une femme seule peut me rendre heureux, mais cette femme ne m’aime pas et ne m’aimera jamais.

– Qu’en sais-tu ? Si tu te trompais, si cette femme devait t’aimer autant que femme soit capable d’aimer, de quel prix paierais-tu ton bonheur ?

– Aucun prix, dit le Bossu sans hésiter, de la convoitise plein les yeux.

– Pèse bien tes paroles, observe l’inconnu, d’un ton où perce la menace, et en se penchant pour la première fois au-dessus du Bossu.

– Tout ! tout ! s’écrie le paria. Qu’on me donne son cœur et tout ce que l’on me commandera, je le ferai.

Maintenant l’interlocuteur du Bossu s’est assis à ses côtés et, si près de lui qu’il lui souffle dans la figure une haleine embrasée, il demande d’une voix grave :

– Serais-tu prêt à perdre ton âme en échange de l’amour de la femme que tu désires ?

Ébloui par la pensée de Fernande qui serait sienne, hypnotisé par le regard de cet homme qui le subjugue, il répond sans réfléchir à rien autre qu’à la jouissance promise :

– Je vendrais mon salut éternel !...

Un éclair de joie et de triomphe illumine la figure de l’inconnu.

Celui-là, après un instant, ajoute :

– Mais qui êtes-vous pour me faire ces promesses ?

– Que t’importe ? rétorque-t-il. C’est à prendre ou à laisser. Le nom n’y fait rien. Je te donne dix ans de bonheur avec la femme que tu aimes et, à

l'expiration de cette époque, ton âme appartiendra à Satan. Est-ce entendu ?

– Entendu.

– Tu le jures ?

– Je le jure.

– Sur ton âme ?

– Sur mon âme.

– Très bien. Donne-moi la main.

Le Bossu tend une main irrésolue. Une brûlure intolérable accompagne la pression des doigts. Il pousse un cri déchirant et tombe inanimé le long de l'étang.

... Quand le Bossu revint à lui, le soleil qui se levait au-dessus des bois jetait de la lumière et de la gaieté sur la campagne. Il se frotta les yeux et s'étira comme au sortir d'un long et profond sommeil. Mal éveillé, il se rappela son rêve ou plutôt son cauchemar de la nuit. Comme ses idées étaient encore confuses, il se demanda si ce cauchemar n'aurait pas dû être une réalité.

La nature, elle, reprenait vie avec un sourire

d'épanouissement. Le firmament semblait plus bleu, le soleil plus brillant, l'herbe plus verte, les oiseaux plus réjouis. De loin arrivaient aux oreilles du Bossu des fusées de rires frais et jeunes, les refrains sonores de l'homme des champs au cœur joyeux et sans souci ; il entendait les coqs qui entonnaient leurs triomphes dans les basses-cours. Le jour venait à peine de luire et déjà, dans toute la campagne, abondaient le contentement et la joie. Mais, lui, il allait se lever comme à chaque matin de son existence insupportable et, par les chemins poudreux, traîner sa bosse et son pied bot, ne recueillant partout que du mépris et de la crainte. On lui jetterait des pierres, on lancerait les chiens à ses trousses. Trouverait-il de quoi se mettre sous la dent ? La verrait-il aujourd'hui ? Ne pas la voir lui serait une douleur atroce. Et la voir, nouveau supplice, défendu qu'il lui était de parler, de déclarer ses sentiments.

Ah ! ce rêve, pourquoi n'était-ce qu'un rêve ? Et cet homme qui lui avait promis le cœur de Fernande, pourquoi n'avait-il jamais existé que dans son imagination malade ? Encore une fois il

voulut mourir.

Il va se lever quand, tout à coup, il découvre une sacoche à ses côtés. Il l'ouvre. Quel n'est pas son ébahissement de la trouver pleine de belles pièces d'or. Il y plonge les mains avec une jouissance frénétique. Il se met à genoux, se penche au-dessus du trésor, plonge de nouveau ses mains fiévreuses dans les jaunets dont le son harmonieux caresse ses oreilles et dont la fraîcheur lui met une chaleur au cœur. Il les embrasse, les cajole, leur donne les noms les plus tendres.

Il est debout maintenant. Ses goussets pèsent lourdement. Il y met les mains. De l'or, encore de l'or.

Mais que voit-il ? Son étonnement est à son comble.

Au lieu des guenilles sordides et vermineuses qui le couvraient à demi, il se trouve habillé de drap fin et de toile d'une blancheur éclatante. Il se baisse au-dessus de l'étang. L'onde transparente lui renvoie l'image d'un beau garçon aux traits jeunes et réguliers. Il passe sa main

derrière le dos ; la bosse a disparu.

Alors il se remémore la scène de la nuit, son désespoir, sa tentative de suicide, son colloque avec l'inconnu, son serment, sa poignée de main brûlante comme un feu de damné. Son front se rembrunit, une sueur froide perle sur son visage, il est pris d'un tremblement convulsif.

Mais, après quelques minutes d'une angoisse sans nom, il s'écrie sur un ton farouche :

– Tant pis ! le sort en est jeté. Je l'aime trop !
je l'aime trop !

* * *

Comme le Bossu – qui n'avait plus de bosse – atteignait le village, les cloches de l'église tintaient lugubrement. Il continua son chemin jusqu'à ce que, arrivé près d'un cottage en briques rouges à toiture verte enfoui dans les arbres, il aperçut un attroupement qui s'entretenait à voix basse sur le trottoir de bois.

S'étant rapproché, reconnu par personne,

naturellement, il saisit des bribes de conversations et il comprit qu'on parlait d'une mort subite arrivée après le coup de minuit.

Une pensée mauvaise lui vint. Impatient de savoir, il demande le nom du défunt. C'est Thomas, lui répond-on. À cette nouvelle, il ne peut cacher un mouvement de joie. Thomas, son rival abhorré, n'était plus.

Sans en entendre davantage, le Bossu se dirigea vers l'unique hôtellerie de la place. Il y arrivait quand il rencontra une jeune fille en larmes. C'était Fernande. Il fut sur le point de lui demander la cause de son chagrin, prétexte de lui adresser la parole, mais il passa outre, se contentant cette fois de lui lancer un regard audacieux, ce qu'il n'avait jamais osé faire avant sa métempsycose.

Après avoir retenu une chambre à l'auberge pour quelques jours, il se rendit chez le notaire pour l'achat d'une maison en pierre d'imposante apparence, en vente depuis plus d'un an. Se donnant pour un chercheur d'or qui s'était enrichi dans l'Ouest et désirait mener une existence

paisible dans un coin de campagne, le Bossu dit s'appeler Pierre Arsenault.

Le moment venu d'apposer sa signature au contrat de vente, le soi-disant mineur ne fut pas peu perplexe, n'ayant jamais connu la différence entre la première et la dernière lettre de l'alphabet.

– J'ai encore la main paralysée des suites d'un accident, dit-il, voulez-vous signer pour moi ?

Comme il s'excusait de ne pouvoir signer, le Bossu sortit de son gousset des rouleaux d'or. Le tabellion, émerveillé, ébloui, peu habitué à ces transactions rapides, eût signé volontiers deux fois pour un acheteur aussi commode.

Une fois propriétaire de la maison, l'ancien bossu n'eut plus qu'un désir : rencontrer la belle Fernande et s'en faire aimer. Attendre quelques semaines, pour donner le temps au chagrin et aux regrets de la jeune fille de s'estomper, telle fut la première pensée du jeune homme. Mais son impatience de la revoir pour lui faire l'aveu de son amour était si grande qu'il ne sut attendre.

La terre qui recouvrait la tombe de Thomas était encore fraîche. L'ancien forçat de la société s'en allait à pas lents, un matin, sur la même route qu'il avait si longtemps parcourue en traînant désespérément sa besace, sa bosse, son pied bot, sa misère. Soudain, il eut un éblouissement. Fernande venait en direction opposée. À mesure qu'elle approchait, son émotion à lui s'accroissait.

Elle avançait à petits pas, sous le chapeau à larges bords qui ombraient à demi la figure aux lignes délicates flottaient les deux lourdes tresses d'or fauve. Sur son front immaculé errait un voile de tristesse qui contrastait avec tant de jeunesse et de beauté.

S'inclinant avec une politesse un peu affectée, le Bossu dit :

– Mademoiselle, me permettez-vous de vous reconduire ?

Fernande n'ignorait pas le nom du jeune homme. Comment en eût-il été autrement ? Le lendemain même de la transformation du Bossu, tout le village connaissait le nouvel arrivé. Ne

croyant pas trahir un secret professionnel, le notaire, de son côté, n'avait rien eu de plus pressé que de colporter l'état de fortune de son client. Et depuis il n'avait plus été question que du joli garçon richissime dont l'apparition dans le pays avait produit autant d'effet que s'il était tombé de la lune. Aussi quel remue-ménage dans le camp des jeunes et vieilles filles à marier. Fallait voir se trémousser les bonnes mamans. Peu communicatif toutefois, le Bossu montrait fort peu de disposition à se laisser approcher.

Fernande, qui savait toutes ces choses, et dont la réserve ajoutait à ses charmes, fut interdite et devint rouge comme un coquelicot. Elle allait continuer son chemin en hâtant le pas. Mais il avait attaché sur elle un regard chargé de tendresse. Dans ce regard il y avait de la prière, de la hardiesse, de l'attirance à un point tel que Fernande ne baissa pas les yeux et fut prise tout d'un coup malgré la grande douleur qu'elle ressentait encore de la perte de l'autre. Elle aima sur-le-champ, de toutes ses forces et pour toujours.

Elle accepta le bras de celui qu'elle ne connaissait que de nom sans ne rien savoir de son passé, de son caractère, de ses mœurs.

Il l'avait ensorcelée, commenta le père Jérôme, et voilà qui expliquait tout.

Les fréquentations avaient été fort courtes, au scandale des envieux qui ne se gênaient pas de remarquer que la jeune fille n'avait pas été lente à oublier celui qui avait emporté son cœur et sa foi dans le tombeau. Les sages trouvaient qu'elle était bien imprudente de se livrer sans plus de garanties, à l'aveuglette, en étourdie, à un inconnu après tout, bien qu'on le dit riche comme un nabab, et qu'il fût beau et galant comme pas un. Les parents s'en mêlèrent, employèrent tour à tour la menace et la supplication. Mais allez donc faire entendre raison à une jeune fille qui s'est laissée prendre au piège, qui a été ensorcelée, pour répéter le mot du père Jérôme, qui le redisait lui-même cent fois à qui voulait l'entendre en ajoutant avec des branlements de tête :

– Ça finira mal, ça finira mal !

Quinze jours plus tard, Fernande, devenue la

femme du Bossu, ou de Pierre Arsenault, franchissait le seuil de la maison maudite.

* * *

Il y avait dix ans que le Bossu avait accepté le pacte infernal. Et cependant, malgré la possession de la femme convoitée avec une passion aussi aveugle, malgré son or qu'il avait prodigué, il n'était pas heureux ; il ne l'avait guère été. Son humeur était plus sombre que dans les temps de sa plus dure misère. Jamais on ne le voyait sourire et, dans la contrée, on l'avait surnommé la porte de prison. À personne il n'adressait la parole, si ce n'est à sa femme, et quand, par hasard, quelqu'un osait lui parler, le misanthrope ne répondait que par monosyllabes et s'éloignait aussitôt.

* * *

Il fait nuit. La tempête est déchaînée dans

toute sa violence. Les éclairs sont suivis de roulements et d'éclats de tonnerre qui ébranlent les maisons sur leurs bases. Le vent, qui mugit comme un troupeau de bêtes fauves, casse les branches, déracine les arbres, arrache les jalousies et les contrevents de leurs gonds, les lance dans l'espace. Un peu partout des cierges bénits s'allument et l'on supplie le Dieu de miséricorde d'étendre à tous sa bonté et sa clémence. Dans une maison de pierre assise loin de la route, au fond d'un parterre saccagé par la tourmente, une femme dont la beauté épanouie est empreinte de mélancolie, est à genoux devant une statuette de la Madone. Elle dit son chapelet. Le cierge qui brûle à côté de la Vierge fait briller comme des diamants les larmes qui descendent lentement des yeux de ciel de Fernande.

À quelques pas de là, un homme aux cheveux de neige, mais qui n'a certainement pas encore atteint l'âge du vieillard, est écroulé dans un fauteuil. Les traits bourrelés par le remords sont frappés d'une terreur inexprimable. Les mains nerveuses sont crispées sur les bras du fauteuil. À chaque éclair qui flambe à travers les persiennes

closes, à chaque grondement de tonnerre, un frisson le secoue de la tête aux pieds et, instinctivement, il se retourne, comme si un danger inévitable le guette, ou un ennemi invisible doit le surprendre par-derrière.

Soudain, l'homme jette un cri d'épouvante qui domine le fracas de la tempête. Dans un angle de la pièce, une apparition d'un rouge flamboyant couve le Bossu des yeux en faisant entendre un sinistre ricanement. Il y a dans cette vision tant de fascination terrifiante que le misérable n'en peut détacher la vue.

Le Bossu comprend. La date de l'échéance est arrivée. Il faut payer.

Il veut appeler au secours. Comme dans le plus affreux des cauchemars, aucun son ne sort de son gosier. Encore un cri et il tombe foudroyé la face contre terre.

Un coup de tonnerre retentit en même temps, et, au sein d'un vacarme d'enfer, le toit s'effondre à l'intérieur. Des débris s'élèvent des tourbillons de flamme qui projettent une lueur lugubre sur cette scène de désolation.

Telle avait été la fureur de l'incendie qu'un quart d'heure plus tard il ne restait plus de la maison maudite que quatre murs fumants.

Cependant Jérémie Castonguay, qui est mort l'an dernier, et son cousin issu de germain, Baptiste Provost, qui vit encore et pourra certifier le fait, passaient par là au moment de l'incendie. Eh bien ! ils assurent avoir vu de leurs yeux un bel oiseau blanc qui du brasier s'élançait vers le ciel, tandis qu'un animal monstrueux, qui ressemblait à un sanglier énorme avec des tisons à la place des yeux, une corne au milieu du front et une queue terminée en pointe de flèche, se sauvait vers les bois en poussant des grognements sauvages et douloureux.

Les villageois, le lendemain, eurent beau fouiller les ruines, ils ne trouvèrent aucune trace des cadavres. Depuis, personne n'a osé s'aventurer près des décombres de la maison maudite.

Et tous les ans, à la même date, la nuit retentit de hurlements de damné.

Françoise la Blonde

Il y a quelques années, à Paspébiac. C'est le soir. La mer est d'un calme reposant.

Çà et là des frissons sur la vaste nappe bleue comme de la soie qui se plisse sous les doigts caressants de la femme.

La lune, dans sa plénitude, traverse d'une large raie d'argent les flots assoupis.

Dans la paisible immensité du soir, aussi pure que le cœur d'un séraphin, les étoiles, qui semblent se nuire, tant elles sont nombreuses, étincellent comme une foison de pierreries.

Là-bas, à l'extrémité du barachois, dont le sablonneux triangle se prolonge dans la mer, la lumière du phare jette ses premiers feux.

Et le long de la falaise, et parmi les

« chafauds¹ », et sur la mer se meuvent des ombres épaisses.

Ce sont les pêcheurs qui viennent de tendre leurs rets, ou seinent pour la boëtte² du lendemain.

Les seines décrivent dans la baie de larges cercles qui vont en se rétrécissant et, quand, enfin, les seineurs se sont rapprochés jusqu'à se toucher du coude, c'est une pluie de diamants qui s'abat sur la grève, à cause de la phosphorescence de la mer.

Emprisonnés dans les mailles étroites, il y a des harengs au dos d'argent, des truites aux écailles miroitantes, des éperlans tout petits et frétilants, des plies au ventre large et plat, des raies à longue queue, des crabes rampants à l'aspect hideux dans l'obscurité.

Ce soir-là, cependant, Abel Horth, fils de

¹ *Chafauds* : déformation du mot échafauds. Ce terme désigne les abris de toile ou les bâtiments où l'on « montait » la morue en chariot pour lui couper la tête avant de la faire sécher.

² *Seiner* : pêcher du poisson à la *seine* (sorte de long filet de pêche) ; *boëtte* : appât dont on se sert pour la pêche à la morue.

Rémi, n'était pas descendu sur le « plain ».

Abel avait eu ses dix-sept ans à la Trinité. On eût dit un homme fait. Il était déjà grand, avec des épaules larges, des membres longs et une poitrine qui remplissait tout le tricot de laine brune.

Les traits forts n'avaient rien de caractéristique, à l'exception de la bouche au sourire charmeur, qui donnait à toute la physionomie une expression d'irrésistible bonté.

Les yeux, très noirs, étaient couverts de sourcils touffus que l'on n'avait jamais vus se froncer. La barbe, déjà, commençait à pousser. Et, tout jeune qu'il fût, Abel avait la réputation d'un pêcheur habile. N'était-il pas, à la dernière pêche du Nord, arrivé deuxième barge ?

Ce midi-là, de retour de la pêche, c'est à pas lourds qu'il avait remonté la longue côte menant du banc au chemin du Roi. Il demeurait à quelques arpents à l'est du calvaire, sur la falaise.

Et, quand il était passé devant la grande croix noire entourée de la clôture en bois, il s'était

signé avec un soupir de douleur.

Abel pousse la porte d'une maisonnette à mansarde.

Il franchit la cuisine, qui sert de salle à manger, et entre dans la pièce voisine que sépare une mince cloison de planches brutes.

Dans un coin, sur un grabat, gît une femme.

Près de la couche, on voit une table de bois blanc couverte de remèdes et d'un crucifix en plâtre.

La pauvre femme paraît immobile. Ses regards sont fixés sur la cloison, où une main pieuse a broqueté quelques lithographies religieuses que l'âge a jaunies.

Les joues creuses et ridées de la malade ne sont pas plus jaunes. Les cheveux en broussaille, ni blancs, ni gris, ont cette teinte de la première neige d'hiver qui disparaît au lever du soleil.

Sur le seuil, Abel s'est arrêté.

Il ne sait pas si sa mère dort, ou bien si, dans le silence glacial de la chambre, ce n'est pas la mort qui a passé par là.

– C’est toé, Abel, demande la malade, sans retourner la tête.

– Oué, mère... Comment ça va ?...

– J’étions ben mal « épinglee »... Approche.

Le jeune pêcheur s’avança timidement. Ce squelette vivant qu’il avait, là, devant les yeux, n’allait-il pas entrouvrir une des portes de l’éternité ?

– Betôt, mon gars, dit la mère d’une voix basse, j’aurai défuntisé... C’est le docteur qui me l’avont dit... M’sieur le curé itou m’avont préparé pour le grand voyage... Et puis j’voyons plus ben clair...

– Où est Jacques ? demanda le jeune homme, chagrin, parce que son frère n’était pas au chevet.

– Il doit être en haut ; je l’avons entendu marcher y a pas cinq minutes... Un instant, mon gars, ajouta-t-elle en retenant par la manche de son tricot Abel, qui se levait pour aller chercher Jacques. T’as toujours été un bon fils pour moé, dit-elle, le bon Dieu t’en bénira... Écoute-moé ben... avant que de défuntiser, j’avons une faveur

à te demander... Jacques est pas fort ; l'état de pêcheux est un métier trop dur pour lui : ça le tueront... Y tient ça de mon défunt homme, qui s'étaient morfondu à la besogne... Y a ben souffri... Promets-moé de m'remplacer auprès de ton frère...

– J'le promettons, répondit Abel, les yeux humides.

– J'avons encore d'aut' chose à te demander, mon gars, continua la veuve de Rémi Horth, en prenant entre les siennes les mains de son fils. J'avons jamais osé parler de ça à mon homme de son vivant, mais, tous les jours, j'avons pensé... à envoyer Jacques au collège... Promets-moé de le faire éduquer.

Et la mère regarda son fils avec des yeux qui sont tout un monde de mystère et d'amour.

Abel, qui aimait bien son frère, mais encore mieux sa mère, fut quelques secondes sans répondre. Comment s'y prendrait-il, lui, le pauvre, le pêcheur, qui gagnait de peine et de misère le pain des trois ? Le collège, pour lui, c'était un gouffre sans fond où s'engloutissaient

des sommes fabuleuses.

Mais sa mère, sur son lit de mort, le lui demandait sur un ton qu'il n'avait jamais connu, ni si tendre, ni si pressant.

Sans s'arrêter, alors, à réfléchir, pour n'être pas tenté de refuser, c'est d'une voix assurée qu'il répondit :

– Mère, je vous l'promettons !...

À ce moment, Jacques parut dans l'encadrement de la porte.

Âgé d'une douzaine d'années, Jacques était un garçon maladif et maigrelet. Il avait le front bas, comme tout ramassé sur lui-même, le regard glauque et fuyant, le nez camard, les lèvres épaisses. Avec des épaules voûtées, des jambes minces dans la culotte de bure longue et flottante, c'était un enfant pitoyable et peu sympathique.

– À genoux, râla soudain la veuve Horth, à genoux, mes enfants, que j'vous donnions ma bénédiction !...

Abel s'écroula plutôt qu'il ne s'agenouilla, secoué par les sanglots.

Jacques, les yeux secs, le regard distrait, se mit à genoux à côté de son frère.

Alors, tandis que par la fenêtre grande ouverte montaient de la mer les accords d'une voix mâle qui chantait une complainte, la moribonde, levant son bras décharné, traça dans l'air un signe de croix qu'elle ne put achever...

La main était retombée inerte le long du grabat...

* * *

Abel venait de rentrer après avoir tendu ses rets.

Dans le ciel sans lune les nuages s'amoncelaient, et les vents d'aval chassaient les vagues sur la grève avec un bruit de canonnade dans le lointain.

Çà et là dans le village, trouant les ténèbres, qui se font tôt en octobre, brillaient de petites lumières.

Abel alluma la chandelle de suif et mit le loquet aux portes.

Comme il avait soif, il souleva la chaudière de fer-blanc, sous l'escalier, et but à même l'ustensile, essuyant du revers de sa main sa forte barbe noire.

Revenu à la table, où il y avait des restes du repas du soir, il s'assit, la tête dans les mains, et songea longtemps à sa mère défunte, à son frère, à Françoise la Blonde.

Son profil se dessinait en silhouette sur la cloison de planches brutes. Il n'entendait que le vent, qui faisait craquer la mauvaise charpente, et les lames qui venaient se briser contre la falaise.

Soudain, le chien d'Abel, qui veillait sous le poêle, gronda sourdement, puis se mit à aboyer.

Abel tressaillit.

Dans cette maison où il vivait seul depuis plus de douze ans, personne n'en avait franchi le seuil après le coucher du soleil.

Et quelqu'un frappait à la porte.

– Qui va là ? demanda-t-il à voix haute, sans

bouger de son siège.

– Moi, Jacques, ton frère.

– Ah ! c'est toé, fit Abel en ouvrant.

Il enleva de dessus un coffre son suroît et ses bottes de caoutchouc.

– Assis-toé là, dit-il, c'est pas un trône, mais ça vaut encore mieux que ma chaise, qui boîte autant que l'vieux Samuel. As-tu fret ? continuait-il, empressé ; j'm'en vas faire du feu. Car, tu sais, moé j'pensons pas à ça.

– Non, merci, répondit Jacques, je n'ai pas froid. Au fait, poursuivit-il, il y a quelque temps que je ne t'ai vu... Comment te tires-tu d'affaires ?...

– Oué, y a queq' temps... murmura le pêcheur, en baissant la tête avec tristesse. Sais-tu, mon Jacques, qu'y a betôt deux mois que je t'avons pas vu...

– Oh ! prétextait le nouveau médecin de Paspébiac, les visites, les consultations... je n'ai pas un moment à moi...

– Oué, oué, j'comprends ça. Tout de même

que c'est ben triste de pas s'voir plus souvent... J'avons fait un p'tit saut à ta maison ben des fois, mais le guignon me poursuit... t'étais toujours sorti... Ensuite... j'aimons autant te le dire, ça m'gêne que d'aller chez vous... j'avons toujours peur de te déranger...

– À propos, observa Jacques, en secouant négligemment la cendre de son cigare, sais-tu bien que les gens commencent à trouver étrange que je ne me marie pas...

– Marie-toé, alors, remarqua le pêcheur avec un sourire triste.

– Fort bien, mon cher, mais on ne se marie pas comme ça, sans crier gare, avec la première venue sur le chemin du Roi !...

– C'est pas non plus ce que je voulions dire... On m'a rapporté que tu faisais les yeux doux à Catherine Chapados, la fille à Philippe... C'est ça qui te ferait une bonne femme, jolie, accorte, bonne ménagère... avec ça que l'bonhomme a des bidous, ajouta-t-il, en frottant son pouce contre son index.

– Bah ! fit Jacques, avec une indifférence affectée, je me passerais bien des bidous de Philippe Chapados... Du reste, sa fille ne me plaît pas, et je ne lui ai jamais fait les yeux doux.

– Tu d’venions difficile. Y est vrai que tout l’monde est pas docteur... Y a encore Charlotte Huard. V’là qui te ferait un bon brin d’femme, et puis...

– Mon cher Abel, interrompit Jacques, tu es à cent lieues de ma pensée... Il n’y a qu’une femme que j’épouserai... Sais-tu qui ?

– Non... répondit gauchement Abel, en remplaçant la chandelle, qui menaçait de s’éteindre.

– Françoise Aspirot.

Abel se lève tout d’une pièce, la gorge sèche, les yeux hagards, et retombe comme une masse sur son siège.

– Françoise Aspirot !... t’as dit Françoise Aspirot !... répète-t-il d’une voix brisée... Tu savons donc pas que...

– Abel, qu’as-tu ?... demande le médecin sans

s'émouvoir. Est-ce que réellement Françoise ?... Je n'ignorais pas que tu la trouvais jolie fille, mais de là à en être épris !... S'il fallait s'amouracher de toutes les filles que l'on trouve de son goût... Mais tu ne l'aimes pas ?...

– L'aimer ! j'en étions fou !... À c't'heure que t'as une position, c'est pour elle, frère, seule que j'travaillons, dans l'espoir de gagner assez d'argent pour la marier...

Et, après un silence :

– Y a six ans que je l'aimions !...

– Et moi donc ! reprit Jacques en s'animant, et la voix méchante, l'œil en dessous. Il y a cinq ans, quand je suis revenu de ma dernière année de collège à Québec, et que j'ai rencontré Françoise sur la grève, pure et fraîche comme une rose, je me suis mis à l'aimer comme ça, tout de suite. Et, chaque année, quand je revenais prendre mes vacances d'université, et que je voyais Françoise s'épanouir en sagesse, en beauté, je me promettais bien de n'avoir jamais d'autre femme...

Il se leva et mit une main sur l'épaule du pêcheur :

– Abel, continua-t-il d'une voix radoucie, tu as été plus qu'un frère pour moi... Eh bien ! sache que j'aime tellement Françoise que, si je ne l'ai pas pour épouse, je ne me marierai jamais... Abel, mon frère, ma seconde mère, j'ai une faveur à te demander, celle qui couronnera le dévouement de ta vie... Aide-moi à gagner la main de Françoise, et je te devrai le bonheur de mon existence... Fais cela, dis, le veux-tu ?...

Le pêcheur se taisait.

Devant ses yeux agrandis par la douleur passèrent deux visions : Françoise, si belle, si douce, si pure, dans sa robe de percale, avec ses yeux profonds et bleus comme la mer, et son front de marbre couronné de cette masse ardente de cheveux d'or...

Il n'aimait plus qu'elle et son frère...

Jamais il ne pourrait la sacrifier, même à Jacques... Il l'aimait trop, trop, trop !... Et puis il y avait si longtemps qu'il caressait le rêve d'en

faire sa femme, qu'il la regardait déjà comme sienne...

Des pleurs perlèrent à ses cils.

Sa vue s'embrouilla. il ne distingua plus clairement la première image qui s'effaça pour faire place à celle d'une femme au front ridé, aux yeux ternes enfoncés dans leurs orbites, à la chevelure d'une blancheur indécise.

Cette femme, étendue sur un grabat de souffrances, disait d'une voix qu'il n'oublierait jamais :

– Promets-moé, mon gars, de m'remplacer auprès de lui...

Elle était vieille, cette femme, fanée, mourante, mais c'était sa mère. C'était celle qu'il avait juré de remplacer auprès de Jacques.

Son frère lui demandait sa vie : l'amour de Françoise...

Cette vie, il la lui donnerait.

Le pêcheur se leva.

– Jacques, dit-il, la voix cassée, je te

l'promettons... je t'aiderons...

– Merci, répondit le médecin, en serrant mollement la main d'Abel. Maintenant, ajouta-t-il, il faut que je m'en aille, car Abraham Maldemay, qui s'est planté un croc rouillé dans la main, doit venir me voir. Il y a danger d'infection.

Abel prit le chandelier d'étain pour accompagner son frère jusqu'à la porte.

– Au revoir, dit ce dernier.

– Au revoir, Jacques, répondit le pêcheur en élevant la chandelle de suif fumeuse au-dessus de sa tête, pour mieux éclairer le médecin, qui s'en allait d'un pas léger, en fumant son cigare.

Et quand Jacques eut disparu dans la nuit, Abel, sans refermer la porte, s'écroula en travers de la table, en sanglotant, lui, le colosse, comme un enfant...

* * *

Abel, parti pour la pêche avant l'aube, avait traversé à la Grande-Anse. Il avait passé tout le jour sur mer.

Et, bien qu'il eût fait une pêche abondante, ayant pris nombre de morues qui ne pesaient pas moins de cinquante livres, il revenait à la maison d'un pas pesant, le front sombre.

Il songeait, le pauvre, que cet argent ne lui servirait guère, puisqu'il ne servirait qu'à lui.

Tout le temps qu'il avait peiné, au prix de sacrifices que lui seul connaissait, à faire instruire son frère, à lui obtenir son diplôme de médecin, il avait travaillé avec courage, puisqu'il avait une ambition au cœur.

Et, après que Jacques se fut établi dans la paroisse, alors, le pêcheur avait songé à son propre bonheur : se mettre assez d'argent de côté pour épouser Françoise. Il s'était imposé tant de privations qu'au printemps, pensait-il, il pourrait demander la main de celle qu'il aimait.

Mais voilà qu'un soir Jacques avait frappé à sa porte et lui avait demandé sa Françoise aux

cheveux d'or...

Suicide moral, le grand frère avait fait saigner jusqu'à la dernière goutte son cœur immensément bon...

Il avait donné sa parole au cadet, à qui il ne pouvait rien refuser en mémoire de la morte...

Sa vie, maintenant, était brisée... Son âme ne rendait plus aucun son, comme la harpe dont la dernière corde vient d'être rompue par une main profane.

Depuis deux jours que Jacques était venu le trouver, il allait ainsi qu'une barge désarmée sur une mer sans rivages...

Se résoudrait-il jamais à parler à Françoise ?...

Il faudrait pourtant en finir un jour ou l'autre, il l'avait promis à Jacques...

Il marchait la tête basse.

On venait dans sa direction.

Il allait céder le pas quand un flot de sang monta de son cœur à sa figure...

– Françoise !... s'écria-t-il.

C'était comme s'il eût retrouvé un être adoré que l'on croit à jamais perdu.

Tous deux s'arrêtent.

Abel lève les yeux.

La grande croix noire du calvaire se trouve devant lui...

Il frémit...

Lui faudra-t-il donc, lui aussi, boire jusqu'à la lie le calice de la douleur ?...

Il regarde la jeune fille, radieuse dans la paix ambiante de la tombée du jour, sa beauté blonde et fraîche tout ensoleillée, se découpant merveilleusement sur le fond bleu de la mer endormie.

– Françoise, dit Abel, ignorant des roueries du langage, tu m'en voudras pas si ce que j'allons te dire te surprend ?... J't'avons jamais fait d'avances, mais t'as p'têt' ben cru qu'un bon jour j'te demanderions pour ma femme...

– Abel, tu as toujours été bon et gentil pour moé, répond Françoise en rougissant, mais une honnête fille ne doit pas faire de ces calculs.

– Eh ben ! Françoise, j’y avons pensé pour tout de bon depuis queq’ jours, et j’m’étions dit comme ça que j’me marierions jamais.. .

Françoise pâlit et s’accouda à la clôture du calvaire.

– Vois-tu, poursuit Abel, après quelques instants d’un silence atroce pour les deux, j’me sentons pas d’inclination pour le mariage... et puis... c’est à peine si j’pouvons gagner de quoi vivre tout seul... Plus ça va, moins la morue paye... Et si j’t’épousions, Françoise, j’voudrions tant de belles choses pour toé !...

La jeune fille se tait.

– Encore, si j’avions l’espérance de faire de l’argent comme mon frère Jacques... À propos, Françoise, comme j’étions décidé à rester une jeunesse, et que j’aimions ben Jacques, j’serions si content de vous voir convoler...

Elle, la tête basse, ne dit mot.

Le pêcheur, de plus en plus mal à l’aise de ce silence, continue :

– Jacques m’a souvent paru te trouver de son

goût... T'es si jolie qu't'as ainq' l'embarras du choix !...

Abel parle, parle, mais c'est une cloche fêlée qui rend un son lugubre.

Françoise est toujours muette.

– Veux-tu que je lui parlions à ton sujet ? demande le fils de Rémi, qui lève les yeux vers le calvaire pour ne pas regarder la jeune fille.

Françoise la Blonde tend alors la main au pêcheur.

– Au revoir, Abel, il se fait tard... Nous recauserons de cela demain, veux-tu ?...

– Bonsoir, Françoise...

Abel sent un frisson terrible secouer ses membres.

Une larme brûlante, larme d'ange, vient de tomber sur sa main hâlée, brisée par les labeurs de la mer.

La jeune fille, elle, poursuivait sa route, sans retourner la tête.

* * *

Le lendemain, un dimanche, le redoutable vent d'est, accompagné de pluie, faisait rage. La terre argileuse du chemin se détrempeait en une peinture brique.

Le ciel était d'un gris lamentable.

Dans les sinuosités de la falaise, goélands et mouettes faisaient entendre leurs cris rauques et saccadés.

La sirène du phare retentissait à travers le brouillard de la mer rageuse.

Agenouillés dans l'église, les fidèles priaient.

Un homme, soudain, franchit en courant l'enceinte sacrée.

Sa voix couvre celle des chantres et du petit orgue.

– Les « marrins¹ » sont cassés !... les barges

¹ *Marrins* : l'orthographe de ce mot laisse croire, sous toutes réserves, qu'il s'agit de ce qui servait à « amarrer » les bateaux.

s'en vont à la dérive !...

En un clin d'œil, les pêcheurs, vieillards, hommes dans la force de l'âge, jeunes gens, voire même des enfants, sortent du temple avec précipitation.

Il y a quelque chose de sinistre dans cette nouvelle.

C'est tout comme si l'on eût crié : « Le feu est à vos maisons ! »

Leurs barges, en effet, avec leurs gréements, les rets, les seines, les filets, les voiles, c'est toute leur fortune.

Et les voilà qu'ils courent dans la tempête.

Arriveront-ils à temps pour rattraper leurs barges et les mettre à l'abri du vent, à l'ouest du barachois ?

Les éclairs déchirent en zigzags les nues noires. Menaçantes comme des fauves, les vagues se ruent en montagnes écumantes contre la falaise, où elles se brisent avec un sonore fracas.

Débarrassées de leurs ancres, les embarcations sont emportées au large par le déchaînement de la

tempête.

Les femmes, à l'église, supplient l'Étoile de la Mer et le Dieu qui commande aux flots, d'avoir pitié de leurs hommes et de leurs gars.

Pas une, cependant, ne prie avec autant d'ardeur que Françoise qui, à genoux aux pieds de la Vierge blonde comme elle, laisse tomber sur les grains de pierre bleue de son chapelet des larmes d'amour et d'effroi.

Les pêcheurs, maintenant, sont arrivés sur la grève, balayée jusqu'à la côte du Portage par des houles d'un vent sinistre et magnifique.

Alors, ces héros obscurs de la mer, ces vaillants qui bravent les fureurs de la gueuse pour gagner le pain de tous les jours, s'efforcent de mettre à l'eau leurs *flats*, afin d'atteindre leurs barques.

Vingt fois ils s'élancent, vingt fois la mer les rejette violemment sur la grève rocailleuse.

Les uns après les autres parviennent enfin à lancer leurs embarcations à la mer.

Chaque vague menace de les engloutir.

Les voici à bord de leurs barques, dont ils hissent les voiles.

Ils dirigent la barre sur le phare.

Le *parchenier*¹, compagnon de pêche d'Abel, était retenu à la maison par la maladie.

Resté seul sur le banc, le frère de Jacques réussit, après des efforts surhumains, à mettre son *flat* à la mer.

Tantôt il apparaîtrait sur la crête blanche des vagues en démente, tantôt il disparaîtrait dans des gouffres béants...

C'est à ce moment que les femmes, la messe finie, arrivent sur la grève, haletantes et anxieuses.

Elles voient Abel tendre la voile en luttant contre le vent qui s'y engouffre.

La barque s'élanche avec une rapidité qui fait peur...

Elle court sur la cime des flots...

¹ *Parcher* : faire avancer (une barge) à la perche.

On dirait un fantôme qui fuit dans le brouillard...

Deux cents poitrines, soudain, laissent échapper un cri d'horreur...

Les mâtereaux se sont cassés sous la violence de la tempête, les voiles se sont déchirées, et la vague puissante a fait chavirer la barge démâtée.

Abel, les cheveux au vent, les traits transfigurés par une pensée supérieure à celle de la mort, lève les deux bras au ciel et disparaît dans l'abîme et l'éternité...

Il avait vu passer, sans doute, devant ses yeux, deux femmes plus chères que la vie : l'une à qui il avait sacrifié l'autre, l'épouse espérée à la mère défunte.

Le lendemain soir, à basse mer, à l'heure où les dernières notes de l'angélus s'égrenaient dans le beau ciel de Dieu, teinté d'orange et de pourpre, les pêcheurs, descendant sur la grève, aperçurent de loin une femme à genoux, enveloppée dans un rayonnement de lumière d'or.

Rendus près d'elle, ils reconnurent Françoise, tenant dans ses bras le cadavre d'Abel Horth.

De ses cheveux blonds déroulés sur ses épaules, elle essuyait les caillots de sang sur la figure tuméfiée du pêcheur.

Quand elle vit les hommes, Françoise se mit à rire aux éclats.

Elle était folle.

Les cloches

Triplon, quand là guerre fut déclarée, eut un amer désappointement et un profond chagrin. Toute la France se dressait vibrante de patriotisme et d'enthousiasme pour courir sus aux vandales germaniques ; les trains couverts de fleurs et pleins de soldats aux uniformes de ciel partaient pour la victoire. Du revers de sa main, il essuya les larmes qui mouillaient ses paupières. Triplon était fort, il était brave, et il n'avait pas trente ans et il aimait la France mais il était bancal. Il ne pouvait partir. Le conseil de révision, malgré son insistance, n'avait pas voulu de lui. Et tout à l'heure une autre souffrance lui avait broyé le cœur comme dans un étau. L'infirme adorait Marcelle Lanoux, la jolie débitante du bureau de tabac. Jamais il n'avait osé avouer son amour, préférant l'incertitude cruelle au désespoir qui le menaçait si la jeune

filles n'allait pas partager ses sentiments. Quelle ne fut donc pas la douleur de Triplon, quand, au passage des troupes, il vit Marcelle courir vers Délâge, le jeune instituteur de la commune, enlever une rose de son corsage et l'épingler à la tunique du soldat avec un sourire d'une douceur inexprimable. Jamais le malheur n'avait tant pesé sur ses épaules et sur son âme, jamais il n'avait tant regretté l'accident qui l'empêchait d'avoir sa part de bonheur comme tant d'autres. Qui sait, cette fleur et ce sourire eussent été pour lui peut-être, comme sa patrie elle-même lui eût souri en reconnaissance de son dévouement.

* * *

Trois affections se partageaient le cœur de Triplon : la France, Marcelle et les cloches de C... Dans la famille de Triplon, on avait été sacristain de père en fils. Triplon aimait ses cloches, il les caressait, les dorlotait, les faisait frémir, chanter, pleurer, il leur donnait une âme et des ailes, les jours de fête, elles tressaillaient de joie, lançaient

dans le ciel bleu des hymnes d'allégresse. Aux heures de deuil et de tristesse, des sanglots tombaient lourdement sur le bourg mélancolique. Cependant, lorsque la guerre fut déchaînée, les cloches gardèrent un silence angoissant en dépit du frisson optimiste qui agitait toute la France. Triplon souffrait deux fois, dans son patriotisme impuissant et l'amour de la femme qu'il adorait sans espoir.

* * *

Le voyageur qui chemine aujourd'hui sur la grande route de Noyon à Soissons rencontre à une dizaine de kilomètres au sud-est de Noyon l'antique bourg carolingien, le bourg de C... À l'entrée on y voit encore, au pied d'un coteau, un cimetière allemand entouré d'une haute muraille rectangulaire, que les Boches ont construit pour leurs morts lors de leur invasion.

Après avoir franchi une partie du bourg au pavé en cailloux, bordé de vieilles maisons en

Pierre couvertes de mousse, plusieurs ayant été converties en étables pour les chevaux du cantonnement, on débouche sur la place des Tilleuls. Le plus beau de ces tilleuls, au centre même de la place, qui fut planté par Sully lui-même, le ministre de Henri IV, a été renversé, il n'y a pas longtemps, par la tempête. Traversons la place des Tilleuls et nous arrivons au cimetière dont plusieurs tombes sont ornées de la cocarde tricolore des soldats de C... morts pour la patrie depuis 1914. Au centre se trouve l'église dont le clocher en flèche présente une large ouverture, œuvre des Boches, quand ils enfermèrent toute la population dans cette église, durant quarante-huit heures, pour ne pas être inquiétés dans le sac qu'ils firent du bourg.

Et c'est avant de libérer les habitants que les Allemands pratiquèrent cette ouverture dans le clocher pour en jeter les cloches qui tombèrent sur le sol avec un gémissement.

Et quand Triplon, le sacristain, en sortant de l'église, découvrit ses chères cloches couchées sur le flanc comme si elles agonisaient, quand il

vit la flèche élégante toute meurtrie, il regarda bien en face des officiers boches qui le narguaient et, serrant les poings, il murmura entre ses dents : Cochons de voyous, vous me paierez ça.

* * *

Il y avait un an déjà que les Huns occupaient le bourg de C... Depuis un an, la population, femmes et enfants sans exception, affamés, mal vêtus, pieds nus, par la chaleur, le froid, la pluie, la neige, étaient obligés, au lever du jour, de répondre à l'appel, pour peiner comme des forçats à la chaîne, au bénéfice de la canaille boche.

Triplon, silencieux, taciturne, travaillait sans jamais se plaindre. Mais, de près ou de loin, il faisait autour de la beauté en péril de Marcelle un rempart de ses yeux.

Un soir, comme il passait devant une étable, il entendit un cri, un seul, étouffé aussitôt. Il avait compris. Cet appel parti des ténèbres l'avait

assommé. Se remettant aussitôt de sa stupeur angoissée, ivre de rage et fou de terreur, il avait bondi à l'intérieur. Dans les ombres macabres et vacillantes provoquées par la lueur d'un fanal au verre poussiéreux suspendu à une poutre, il découvrit avec horreur Marcelle qui se débattait sous l'étreinte bestiale d'un Boche.

La lutte entre Triplon et l'Allemand fut terrible et courte. Celui-ci ayant voulu se servir de sa baïonnette contre Triplon, elle lui échappa des mains. Le Français lui avait tordu le poignet et une seconde après, le lâche s'affaissait en travers du travail d'une faucheuse, le ventre offrant une large entaille par laquelle sortaient les intestins.

Maintenant, il n'y a pas une seconde à perdre, Triplon, secondé par Marcelle, creuse un trou, y enfouit le cadavre encore chaud. Tous deux regagnent la porte en silence. Mais, avant de sortir, la jeune fille regarde Triplon avec un sourire chargé de tristesse. Puis, lui tendant la main, une main que les corvées ont épaissie et rougie, elle lui dit simplement : Mon ami, vous

m'avez sauvé plus que la vie ; je vous en remercie, je ne l'oublierai point.

* * *

La France d'aujourd'hui ne se rappelait pas un jour aussi délirant d'enthousiasme. Après l'affolement, les heures lamentables des plus sinistres pressentiments, la presque certitude de la domination qui s'avavançait comme de noirs nuages à l'horizon, c'était enfin le soleil qui brillait de nouveau dans l'azur de la France, c'était la déroute du Boche aux portes de Paris, c'était la délivrance. Joffre, plantant son glaive flamboyant sur les rives de la Marne, avait dit aux Huns : « Vous irez jusqu'ici et pas plus loin. »

La nouvelle de l'ennemi en fuite, tel un message divin, avait été portée avec la rapidité d'un éclair aux quatre coins de la France.

Comment Triplon ne perdit pas la raison en apprenant que l'ennemi était en fuite serait assez

difficile à expliquer. Il crut d'abord que l'on voulait se moquer de lui, puis il fit mille et une gambades comme un enfant. Soudain, sans mot dire, il s'élança vers son logis, aussi vite qu'il pouvait traîner sa jambe infirme.

Il faisait nuit à ce moment. Aussitôt arrivé, il allume une bougie d'une main fébrile, descend les marches de pierre conduisant à la cave et s'arrête au pied de l'escalier. Il dépose la bougie sur un tonneau et se mettant à genoux, il enlève une large roche plate. La sueur perle à son front, la convoitise flambe dans son œil gris. On dirait un avare qui, sûr de ne pas être surpris, va plonger ses mains avides et brûlantes de fièvre dans un tas de pièces d'or.

Enfin, Triplon se relève, pressant contre son cœur une cloche, une de ces cloches que l'on trouve aux maisons d'école et aux châteaux, et qu'il a dérobée à la rapacité du Boche.

Sur son front est empreinte une décision farouche. Il souffle la bougie et, muni de son précieux fardeau, il remonte de la cave et, après s'être assuré que personne ne passe devant la

maison, il referme la porte sur lui.

Maintenant, il va dans la nuit, rasant les murs. Le voici à la porte du cimetière qu'il franchit avec un redoublement de prudence. Quelques pas encore et il atteint l'escalier en spirale du clocher.

Il a monté quelques marches, mais tout à coup il s'arrête avec épouvante. Il a entendu du bruit. Et cependant, ce n'est pas pour lui-même, pour sa vie, qu'il tremble. Disparaître, avant l'accomplissement de son projet, voilà ce qu'il ne veut pas, pour rien au monde. Il prête de nouveau l'oreille, cherchant à surprendre le moindre bruit dans les ténèbres. Silence. Sans doute, il aura troublé dans sa retraite quelque chauve-souris collée aux pierres du clocher.

Triplon continue son ascension. Masquée depuis longtemps par des nuages épais, la lune émerge enfin dans l'indigo du ciel, prêtant au temple sacré de C... une teinte de vieil argent. Et, dans la plaie béante faite au clocher par les Vandales, se meut une ombre, comme quelque esprit égaré qui se serait échappé des tombeaux.

Mais voilà que, dominant les cris de joie de la

population civile et les imprécations de la soldatesque, un hymne de triomphe, un chant de reconnaissance et d'exultation s'élèvent dans les cieux, montent, montent jusqu'aux pieds du Dieu des armées. Comment la main d'un homme peut-elle faire vibrer l'airain d'une pauvre petite cloche en lui donnant des accords aussi mélodieux, aussi empoignants ?

Mus par des sentiments divers, tous accourent en hâte sur la place des Tilleuls. L'excitation est à son comble. Et la cloche ne cesse de chanter, d'égrener dans les airs ses notes les plus émouvantes et les plus enchanteresses.

Mais un ordre vient d'être donné d'une voix gutturale et courroucée. Deux soldats, portant des lanternes, s'élancent dans l'église. Anxieuse, la foule attend dans un silence solennel.

Triplon, quelques minutes plus tard, apparaît entre les deux Boches, dont l'un porte une cloche.

– Que faisiez-vous là-haut, demande rageusement le commandant boche ?

– Je sonnais la victoire de la France et la fuite

des barbares.

– La victoire de la France, vous ne la verrez pas, réplique l’officier. Au mur ! commande-t-il à ses séides.

À l’instant Triplon est adossé au mur du cimetière, au milieu des murmures d’indignation des civils. Spectateurs épouvantés du nouveau meurtre qui se prépare, ils ne peuvent rien, tenus à distance par des centaines de fusils braqués sur eux.

Soudain, une jeune fille, à demi vêtue, les cheveux sur les épaules, nu-pieds, franchit l’espace libre et arrive en sanglotant jusqu’au condamné qu’elle enlace dans ses bras.

– Brutes, gémit-elle, pourquoi fusiller cet homme ?

– Pour intelligence avec l’ennemi et insulte à l’Allemagne, répond cyniquement le commandant.

– C’est insensé, s’écrie Marcelle, vous ne ferez pas cela.

– Ça suffit, répond l’officier. Éloignez cette

femme.

– Non, non, reprend-elle, avec désespoir, vous ne me le tuerez pas. Je l’aime et je mourrai avec lui.

– Je vous en supplie, dit Triplon, laissez-moi. Je veux que vous viviez. Ne m’oubliez pas. Si vous saviez comme cet aveu que vous avez clamé devant tous me rend heureux.

La jeune fille, cependant, refusait de desserrer son étreinte.

– C’est toi, toi que j’aime et ai toujours aimé. Partons ensemble, ajouta-t-elle, en donnant à Triplon un suprême baiser dans lequel elle fit passer toute une vie d’amour et de fidélité.

Alors, un colosse, espèce de gorille humain, s’empara violemment de la jeune fille qu’il maintint à distance, tandis que les canons de douze fusils étaient dirigés contre la poitrine de Triplon.

Triplon se redresse fièrement devant la mort qui grimace.

– Vive la France !... On vous aura, bandits !

Ses regards se portent sur Marcelle, l'enveloppent dans une inexprimable caresse d'adieu.

Douze éclairs jaillissent dans la nuit. Et dans le crépitement de la fusillade on entend un cri d'épouvante poussé par Marcelle. Triplon est tombé sur les genoux, la tête appuyée sur sa cloche en un geste d'adoration.

Le rapt

Il y a une quarantaine d'années, le curé d'un village éloigné du Nomingue avait écrit au secrétaire de l'Université Laval de Montréal, peu de temps avant la collation des diplômes, disant que ses paroissiens étaient sans médecin. L'un des nouveaux admis à l'exercice de la profession désirerait peut-être s'établir parmi eux ? René Montignac accepta. À sa sortie du collège, il se proposait d'étudier la médecine mais son père, mort subitement, avait laissé sa famille sans ressources. Alors, énergique et économe, il s'était employé à droite et à gauche, parvenant à payer ses cours universitaires.

Pour lui, la médecine était un sacerdoce, arrachant de la mort et guérissant les humains, comme le prêtre sauve et reconforte les âmes. Intelligent, sérieux, sympathique et charitable, il ne tarda pas à gagner la confiance et l'affection

des villageois, se dévouant jour et nuit. En attendant de s'acheter une maison plus spacieuse et de meilleure apparence, il avait loué un modeste logis et retenu les services d'une vieille servante.

Il était installé depuis six mois quand, un soir de novembre, alors que le vent sifflait et la pluie battait les carreaux, un homme sonna à la porte. Ouvrant lui-même, il l'introduisit dans son cabinet et le pria de s'asseoir :

– Que puis-je pour vous, monsieur ?

L'autre, costaud et le visage anguleux, fouilla le médecin de ses yeux gris, froids et perçants :

– Docteur, je ne suis pas malade. C'est au nom d'une amie que je me présente ici.

– Elle s'appelle ?

– Je préfère me taire.

Étonné, Montignac articula :

– J'ai certainement le droit de connaître le nom des malades que je soigne ou dois traiter. Et vous-même, quel est le vôtre ?

– J’aime mieux ne pas le mentionner car, en dépit du secret professionnel, je dois être excessivement prudent.

De plus en plus interloqué et intrigué, le jeune médecin garda le silence, tandis que son front se plissait, puis :

– Celle que vous appelez votre amie demeure dans le village ?

– Non.

– Et vous ? Je ne vous ai jamais rencontré.

– J’habite ailleurs.

– Où ?

– Je ne puis le dire.

Montignac se leva, articulant nettement.

– Dans ces conditions, monsieur, je suis incapable de vous obliger. Vous avez parlé de secret professionnel. Si vous ne me faites pas confiance et si vous doutez que je ne le tiens pas pour sacré et inviolable, adressez-vous ailleurs mais ce sera inutile, parce que tous mes collègues sont intransigeants à ce sujet.

Toisant l'étranger de sa haute taille et de son regard méprisant, il articula d'un ton glacial :

– Nous n'avons plus rien à nous dire. Adieu.

L'homme ne bougea pas.

– Ne m'avez-vous pas compris ?

– Parfaitement, mais je n'ai pas fini. Vous ne roulez pas sur l'or, comme la plupart des débutants dans votre carrière et, si vous m'écoutez, je vous paierai largement.

Resté debout, Montignac, s'emportant, n'attendant rien d'honorable de cet individu, articula :

– Assez de préambule. Diable ! Que voulez-vous ? Et vite, car je suis pressé.

– Mon amie, une jeune fille, est enceinte. Débarrassez-la.

Montignac, blême, bondit sous l'outrage, comme frappé en pleine figure.

– Un avortement ! s'écria-t-il. Et c'est à moi que vous proposez cette saleté. Sortez, misérable !

– Je vous donnerai mille piastres.

– Dehors.

– Deux mille.

– Allez-vous-en. Vous m’offririez un million que je vous le lancerais à la face.

Le médecin se dirigea vers la porte qu’il ouvrit. Le visiteur se dressa, fumant de colère :

– Si jamais vous desserrez les dents au sujet de cet entretien, il vous en cuira.

Et, sans ajouter rien autre, il disparut dans la nuit et l’orage. Le médecin résolut de ne pas souffler mot de l’incident, non pas à cause de cette menace, mais parce qu’il se sentait lié par la nature confidentielle de la conversation. Toutefois, ayant jaugé le quidam, il fut pris d’inquiétude.

* * *

Gaspard Noret, marié, vivait à une trentaine de milles plus loin, et s’occupait d’exploitation

forestière. Honnête de surface seulement, et jouissant de la considération de son entourage, il avait réalisé une fortune par des moyens souvent frauduleux. Brutal, hypocrite, il n'en avait pas moins attiré dans ses filets et séduit une jeune fille de famille respectable, avec des conséquences funestes. Redoutant la colère de ses parents, la ruine de sa réputation présumée intacte, il voulut prévenir le scandale. Ayant appris l'arrivée récente du médecin, le croyant facile à approcher dans une affaire d'argent, et se sachant inconnu de lui, il s'était hasardé à lui proposer ce marché honteux.

Furieux de son échec et de son humiliation, il décida de renouveler sa tentative, tout en se vengeant, prêt à tout, cette fois, pour réussir. Deux mois après son installation dans le village, Montignac avait soigné mademoiselle Antoinette Mauricy, l'aînée d'un cultivateur à l'aise, belle châtaine aux yeux de pervenche, douée d'un heureux naturel. Après la guérison de sa malade, entraîné vers elle, il avait continué de la visiter. En peu de temps, il l'aima au point de vouloir l'épouser. Antoinette, subjuguée elle-même par le

charme, la stature imposante, le brio et la situation du jeune médecin, lui avoua son amour, sans pruderie, mais avec l'ardeur de ses vingt ans. Quinze jours avant la suggestion pernicieuse de Noiret, elle avait accordé sa main à Montignac. Et c'est ce que n'ignorait pas le séducteur.

Dans le village qu'habitait celui-ci, vivait un gibier de potence, un colosse. On le soupçonnait de divers délits, mais on ne l'avait pas encore pris sur le fait. Le printemps et l'été, il travaillait dans les champs, et, l'hiver, dans les forêts. Il vivait dans une mesure, à l'orée d'un bois. Un soir, après s'être assuré qu'il n'était pas suivi, Noret se rendit en cet endroit. Il le vit, à la lueur d'une chandelle, assis à une table boiteuse, buvant du whisky.

– Tu es seul, Noé ? dit-il.

– Comme vous voyez, m'sieur Noret.

– J'ai besoin de toi, et je te paierai bien.

Un éclair de convoitise brilla dans les yeux jaunâtres du vaurien :

– J'ferai n'importe quoé pour vous.

- Mais il me faut ton silence.
- J’vous l’jure sur ma conscience.
- Tu n’en as pas. Je vais courir le risque, cependant. Et si tu ouvres le bec, gare à ta peau.
- Ayez pas peur. J’me tairai.

Noret ouvrit la porte, fouilla les ténèbres, et la referma :

- Il s’agit d’un enlèvement.
- L’autre répondit, impassible :
- Donnez-moé des détails, et j’ferai le coup, à condition que ça m’rapporte assez.
 - Je te remettrai cinquante piastres avant de sortir, et cinquante autres quand ce sera fait.
 - Ça m’va.
 - Demain soir, à 7 heures, je viendrai te chercher dans mon automobile. Il fera déjà noir. Je t’expliquerai, en route, quoi faire. Et je t’avise d’être sobre.
 - Entendu.

Il sortit un porte-monnaie de sa poche et

compta cinq billets de banque de dix dollars, qu'il déposa sur la table. Voici l'acompte. Tu recevras le reste quand l'affaire sera terminée.

– Merci ben des fois, m'sieur.

Noret s'en alla sans un mot de plus. Le lendemain soir, après avoir examiné la route, et n'avoir aperçu ni voiture, ni piéton, il rejoignit Noé.

– Tu es prêt ? demanda-t-il.

– Oué, m'sieur.

– Alors, hâtons-nous. Partons.

Pendant le trajet, il donna les explications voulues à son acolyte. Arrivés à la maison des Mauricy, isolée des autres habitations et écartée de la rue, Noé resterait dans la voiture et lui-même, se donnant pour un cousin de Montignac, dirait à mademoiselle Mauricy que celui-ci l'avait envoyé chercher afin de passer la soirée avec lui et d'autres membres de sa parenté.

Elle accepterait l'invitation, sans doute. Dans l'automobile, il lui ferait perdre connaissance par un solide coup de poing, et la bâillonnerait.

C'était risqué, mais, comme dit le proverbe, la fortune favorise les audacieux.

– Ben imaginé, dit le complice.

Ce fut Antoinette elle-même qui ouvrit la porte à Noret.

– Je désire parler à mademoiselle Antoinette Mauricy.

– C'est moi.

– Je suis un cousin du docteur Montignac, que je suis venu voir avec un oncle et une tante. Nous venons d'arriver et repartons de bonne heure, demain matin. Un client est avec le docteur, qui m'a prié de vous demander si vous aimeriez passer la soirée avec eux.

– Avec plaisir. Mais entrez donc.

– Je vous en remercie, mademoiselle. Je vous attendrai ici.

– Le temps de mettre mon manteau et je suis à vous.

Laissé seul, Noret se frotta les mains d'aise :

– Ça s'annonce bien.

Quelques minutes plus tard, la jeune fille reparaisait :

– Je vous suis.

Au moment où elle montait en voiture, Noret lui asséna à la mâchoire un violent uppercut, qui la priva de ses sens, lui enfonça son mouchoir dans la bouche, et l'assit dans l'auto, sur la banquette d'arrière à côté de Noé.

– Ça, c'est du beau travail, ricana celui-ci.

– Maintenant, le deuxième acte. J'espère que rien ne clochera. Je joue un jeu dangereux.

– Jusqu'où on va, à présent ?

– Chez le docteur Montignac. Voici une enveloppe. Tu sonneras chez lui et la lui remettras, disant simplement : « Pour le docteur ». Ma voiture sera à une quinzaine de pas de la maison. Puis, nous nous sauverons, à toute vitesse, au risque de nous casser le cou.

Ce fut la vieille servante du médecin qui répondit au coup de sonnette de Noé. Il lui tendit l'enveloppe en répétant les paroles de son compagnon.

– De la part de qui ? demanda la domestique avec curiosité.

Mais Noé était déjà sur le trottoir. Dépitée, elle fit la moue, et ferma la porte. Voici le billet, en lettres capitales, que lut Montignac :

« Si vous consentez de faire ce que je vous ai demandé, hier, et sans faire semblant, placez une grande carte dans une fenêtre. Je passerai devant votre maison, demain, et comprendrai. Je vous conduirai auprès de mon amie. Si vous refusez, mademoiselle Mauricy, que je viens d'enlever, sera défigurée pour la vie avec du vitriol. Ne cherchez pas à me tendre un piège et me faire arrêter, parce que celui qui a la garde de votre fiancée est prévenu. Si je ne suis pas de retour à l'heure que je lui ai indiquée, vous ne la reverrez plus. C'est un homme résolu, qui n'hésiterait pas à la tuer. »

Montignac n'était pas un timide. Cependant, à la lecture de ces lignes, ses mains tremblaient et, la gorge sèche, les mots dansaient devant ses yeux.

– L'infâme ! s'exclama-t-il.

Il était dans une terrible impasse. Quoi qu'il advînt, jamais il ne pratiquerait d'opération illégale. Il avait les mains nettes, et il ne les souillerait point, pour aucune considération. D'un autre côté, Antoinette, qu'il adorait, bientôt sa femme, courait un danger imminent et éminent. Le bandit menaçait de défigurer sa beauté, lui enlever la vie même. Et il avait l'intuition que les deux malfaiteurs n'hésiteraient pas à commettre un crime pour atteindre leur but.

Il fallait retrouver Antoinette le plus tôt possible, mais comment la repérer, vu qu'il ne possédait pas le moindre indice ? Rester sur place, à se ronger le sang, n'aboutirait à rien. Tant qu'il y a vie, il y a espoir, dit-on. Dans les situations les plus désespérées, ne suffit-il pas, parfois, d'un hasard, voulu par le ciel, pour triompher des pires obstacles ? Montignac pensa à la famille d'Antoinette. Était-elle au courant du rapt, et dans quelles circonstances ? C'est ce qu'il importait de savoir immédiatement, avant de prendre toute autre décision.

Il sauta dans sa voiture et gagna le domicile de

la jeune fille. En l'apercevant, madame Mauricy, qui l'avait accueilli, lui dit avec surprise :

– Je suis bien contente de vous voir, docteur, mais Antoinette n'est-elle pas chez vous ?

– Chez moi ? Comment cela ?

– Un homme, qui s'est dit votre cousin, est venu la chercher, il y a une demi-heure, pour la conduire chez vous, selon votre désir.

Cette réponse atterra le médecin. La canaille, pensa-t-il, avait déjà accompli la première partie de son forfait.

Ne voulant pas alarmer la mère, il articula :

– Votre mari est-il présent ?

– Il est en haut. Je vais l'appeler.

Lorsqu'il parut, Montignac dit :

– Excusez-moi, madame Mauricy, je désire parler confidentiellement à votre époux.

Et, seul avec celui-ci :

– Monsieur, je suis désolé de vous annoncer un malheur.

Le père pâlit :

– Antoinette ?

– On l’a enlevée.

– Mais qui a fait cela ? Antoinette n’a pas d’ennemis, que je sache, et elle ne ferait pas de mal à une mouche.

– Je suis navré de vous apprendre que c’est à cause de moi. Et vous savez combien j’aime votre fille.

Il raconta tout.

– Le maudit ! s’écria Mauricy. Je vous approuve. Vous êtes un honnête homme. Mais il faut trouver Antoinette. Sinon, j’en mourrai, je crois.

– Ayez confiance. Nous n’avons pas une minute à perdre. J’ai deux revolvers sur moi. En voici un pour vous. Nous serons peut-être obligés de faire feu. Partons.

Avant de sortir, Mauricy dit à sa femme et ses enfants :

– Ne soyez pas inquiets. Nous serons bientôt

de retour.

– Où allez-vous donc ? s'enquit son épouse, apeurée.

– Tu es trop curieuse, répondit-il, s'efforçant de sourire.

Malgré les paroles rassurantes du père d'Antoinette, tous deux disparurent la mort dans l'âme. À l'époque où se sont déroulés ces événements, la circulation n'était guère dense et les automobiles se faisaient rares dans cette région lointaine du pays.

Madame Mauricy ainsi que l'un de ses fils avaient vu la voiture de Noret s'arrêter en face de la maison. Le ravisseur conduisait donc une automobile. C'était là un renseignement précieux. Mais dans quelle direction avait-elle quitté le village ? Le médecin et le cultivateur, perplexes, se demandaient quel côté prendre lorsqu'un villageois les frôla en marchant.

Montignac l'interpella :

– N'auriez-vous pas vu passer une auto près d'ici, il y a plus d'une demi-heure ?

– J’en ai vu une partir de la maison du docteur vers ce temps-là, et filer dans ce sens.

– Merci beaucoup.

– Y a pas de quoi. Au revoir.

– Je suis sûr que c’est la voiture du sacripant, fit le médecin. Dépêchons-nous.

À chacun des deux villages suivants, Montignac ne prit que le temps de freiner pour s’informer si l’on n’avait pas aperçu une auto et l’on répondit dans l’affirmative, ajoutant qu’elle roulait à toute allure.

– Et aucune autre ?

– Non, monsieur.

– Nous sommes dans la bonne voie, c’est certain, dit le médecin au cultivateur. Mais la rejoindrons-nous, à moins qu’elle ne subisse une panne ou un accident ?

– Souhaitons-le, même si le bandit reste sur le carreau.

Ils avaient parcouru une distance d’une vingtaine de milles quand Montignac poussa un

cri et arrêta sa voiture si brusquement qu'elle fit demi-tour. En bordure d'un fossé, après avoir dérapé, apparemment, une automobile était renversée, broyée contre un gros chêne. Le docteur, une lampe de poche à la main, se pencha au-dessus d'un corps inanimé, dont le crâne portait une large entaille. C'était Noret. Lui palpant le pouls et le cœur, il ne sentit aucune pulsation.

– C'est le ravisseur, murmura-t-il. Il est mort. Que Dieu ait pitié de son âme !

Tous deux se découvrirent. Quelques secondes plus tard, il promenait sa lampe en tous sens autour de la voiture :

– Où est Antoinette ? murmura-t-il avec angoisse. Elle était, sûrement, en compagnie de cet homme. Je n'y comprends rien.

Il appela à haute voix :

– Antoinette, Antoinette.

Nulle voix ne répondit.

– Peut-être que, dit Mauricy, légèrement blessée ou pas du tout, elle s'est sauvée après

l'accident.

– C'est possible. Quoi qu'il en soit, inutile d'aller plus loin. Si Antoinette est sur la route, elle se dirige certainement vers votre maison.

Et, désirant encourager le père désespéré, bien qu'il fût lui-même alarmé, il ajouta :

– Ne vous tourmentez pas. Nous retrouverons Antoinette saine et sauve.

L'un et l'autre ignoraient que Noé, inanimé durant quelques minutes et un bras fracturé, avait, en se ranimant, fouillé et dévalisé son complice, résolu de ne pas dévoiler la tragédie afin de ne point se créer d'ennuis.

La voiture de Montignac avait franchi un mille, quand Mauricy s'écria :

– Arrêtez, docteur. Je crois voir ma fille.

C'était elle, en effet, traînant sa jambe, les traits tirés. À l'aspect de son père et du jeune médecin, qui s'étaient précipités vers elle, Antoinette se jeta dans leurs bras, délirante de joie :

– Mon père, René, que je suis heureuse ! J'ai

pensé mourir de terreur.

– Tu n’es pas blessée ? demanda Mauricy.

– Non. Quelques contusions seulement.

Pendant le trajet, elle relata son aventure, qui eût pu se terminer par une catastrophe.

– De vous avoir perdue et retrouvée, dit le docteur, il me semble que mon amour s’est accru, mais c’est impossible, parce que je vous adorais déjà de toute mon âme.

Se tournant du côté de Mauricy, il ajouta :

– Ma femme.

– Oui, répondit le père. Je vous la donne avec enthousiasme, convaincu que vous ferez son bonheur.

Un drame

Pierre Lacasse, sexagénaire, veuf sans enfant, cultivateur à l'aise, était le tuteur de Colette, fille de son frère, orpheline de père et de mère. Il habitait avec elle une maison isolée sur les confins du village. Dur à la détente, il n'avait pas engagé de servante, prétextant que sa nièce, maintenant âgée de dix-huit ans, suffisait aux soins du ménage. Il était d'humeur assez taciturne, mais on le tenait pour honnête homme, dévoué envers sa nièce. Dans sa jeunesse, il avait fait des études classiques jusqu'en rhétorique, mais ne se sentant aucune inclination pour une profession libérale, il s'était établi sur la terre ancestrale. De son passage au collège, il avait gardé le goût du bon parler, et les villageois disaient qu'il cherchait à « se distinguer ».

Colette était une belle blonde aux traits fins et aux yeux de myrtille, mais un peu trop mince.

Très douce, impressionnable, sa sensibilité excessive inspirait des craintes à Marius Daveluy, agronome de vingt-cinq ans, qui l'adorait et voulait en faire sa femme. Cet après-midi là, tous deux, la porte de la maison ouverte, regardaient les champs enveloppés des dernières lueurs du soleil qui allait bientôt disparaître à l'horizon et échangeaient leurs pensées.

– Ma chérie, dit Marius, lorsque je vous ai quittée, avant-hier, vous étiez pâlotte, et me sembliez un peu souffrante. Vous sentez-vous mieux aujourd'hui ?

– Ni bien, ni mal. Je vous remercie de votre sollicitude.

Elle se tut, baissa la tête, puis reprit :

– Mon Marius, je n'aurais pas dû vous répondre dans l'affirmative quand vous m'avez demandé ma main. Après notre mariage, je crains d'être un embarras pour vous, une remorque que l'on traîne après soi.

– Un embarras ? Qu'est-ce que vous dites là, Colette ? Je vous soignerai si bien que vous

reviendrez à la santé.

– Vous êtes bon, je le sais, et j’ai foi en vous. Mais sait-on jamais ce que l’avenir nous réserve ?

– Nous avons déjà trop tardé, mon aimée. La prochaine fois que je verrai votre oncle, je le prierai de nous donner son consentement.

– Vous y tenez tant que cela ?

– Plus que jamais. Mais qu’avez-vous ? Vous pâlissez.

– Ça va mieux maintenant, mais j’ai cru défaillir. Voyez, près de la clôture, ce sale chat qui a happé un pauvre oiseau. Cette vue m’a fait mal.

– Mon pauvre petit, votre cœur est un parfum dans un beau vase fragile. Voici monsieur Lacasse qui se dirige vers nous. Je vais en profiter pour le mettre au courant de notre projet. Dieu veuille qu’il se rende à nos désirs sans la moindre objection.

– Bonne chance, fit Colette, en s’éloignant.

Lacasse tendit la main à l’agronome avec un sourire, articulant :

– Bonjour, le beau garçon. Toujours assidu auprès de ma petite Colette ?

– C’est tout naturel, monsieur Lacasse. Et vous tombez bien, car c’est à son sujet que je désire vous parler.

– Je vous écoute.

– Vous connaissez toute l’affection que je lui porte. Je vous en serais reconnaissant et je serais très heureux si vous consentiez à notre mariage. Disons dans un mois.

– Vous me prenez à l’improviste. N’êtes-vous un peu impatient ? Colette est un peu ma propre enfant, et son départ me causerait beaucoup de peine et d’ennui.

– Alors pourquoi ne pas demeurer avec nous après notre mariage ? Vous n’êtes plus jeune et le travail vous est plus pénible qu’autrefois. Vous vendriez votre terre et passeriez des jours confortables avec nous.

– Vous êtes bien aimable, Marius, mais je n’approuve pas la société d’un tiers dans un jeune ménage. Quant au mariage, rien ne presse.

Cependant, il ne faut pas vous décourager car, dans le moment, je ne vois pas de meilleur parti pour Colette.

Tout déçu qu'il était, Marius jugea sage de ne pas insister sur la date du mariage, espérant amener Lacasse peu à peu à la réalisation de ses vœux.

Il répondit simplement :

– Je vous remercie de tout cœur, monsieur Lacasse. Soyez assuré que je ferai le bonheur de Colette.

– Je n'en doute pas. Au revoir, Marius.

– Au revoir, monsieur Lacasse.

Le soir même, Colette était à lire dans la cuisine, près de la table, quand elle entendit du bruit à l'une des fenêtres. Levant les yeux, elle aperçut une face sinistre, horrible à voir, collée contre les vitres. Terrifiée, elle s'écria :

– Au secours, oncle Pierre, au secours !

Et, médusée, elle était rivée à son siège, les yeux agrandis par l'épouvante, incapable de détacher ses regards du visage repoussant.

– Je vais mourir, murmura-t-elle.

Par un effort suprême, échappant à la fascination, elle se couvrit la figure des mains, sans avoir la force de se lever pour fuir. Quelques minutes plus tard, un bruit de pas retentit dans l'intérieur de la maison, et Lacasse parut, les traits exprimant une vive inquiétude.

– Ai-je bien entendu, Colette ? Tu m'as appelé ? Qu'as-tu donc ? Tu trembles.

Il lui tapota affectueusement l'épaule pour la calmer :

– Ne crains rien, pauvre enfant. Je suis là, près de toi. Explique-moi.

D'un geste, sans lever la tête, la jeune fille accentua :

– Là, là, regardez la fenêtre. Il est affreux.

– Je ne vois rien.

– C'est donc qu'il est disparu. Il était épouvantable.

– Tu t'es endormie, sans doute, et tu as eu un cauchemar.

– Non, non, je n’ai pas rêvé. C’était un visage atroce.

– Ne serait-ce pas l’aliéné qui s’est évadé de l’asile, et que l’on dit rôder dans les environs ? Attends-moi un instant, je vais faire le tour de la maison.

– Non, non, ne me laissez pas seule, je vous en supplie.

– Alors, je vais te conduire à ta chambre. Oublie cette vision.

Au moment de la quitter, Lacasse dit :

– Ne pense plus à rien. Essaie de dormir. Bonne nuit, Colette.

– Merci bien, oncle Pierre. Vous êtes bon.

* * *

On n’entendit plus que le mugissement du vent, l’ululement d’une chouette, le hurlement de chiens. Une heure plus tard, dans un moment d’accalmie, un carreau de fenêtre, dans la

chambre de Colette, vola en éclats. Réveillée en sursaut, la jeune fille se dressa sur son séant, criant :

– Oncle Pierre, oncle Pierre !

Au bout d’une minute, une voix retentit :

– J’accours.

– Cette fois-ci, vous ne direz pas que j’ai rêvé, dit Colette. Voyez cette vitre cassée.

– Tu as raison.

– Ne serait-ce pas encore l’aliéné ?

– Je l’ignore. Quoi qu’il en soit, tu ne peux rester dans cette chambre, à cause du vent glacial qui passe par la fenêtre. Viens dans la mienne, et je passerai la nuit dans un fauteuil à la porte.

– Je suis désolée de vous causer tant d’ennuis. Comme cela, j’aurai moins peur.

– Je suis heureux de te rendre service et de te rassurer.

Lacasse, lorsqu’il crut sa nièce plongée dans le sommeil, finit par s’endormir lui-même.

* * *

Huit jours s'écoulèrent, durant lesquels Colette était abattue plus qu'auparavant. Elle passait des heures les yeux dans le vide. Un soir qu'elle était à causer avec son oncle, un chien hurla.

– Cette bête se taira-t-elle enfin ? s'exclama-t-elle. Elle m'agace, et me fait penser à la mort.

– Tout cela est de la superstition, dit Lacasse. Tu es trop nerveuse et je suis inquiet. Je te conduirai chez le docteur afin qu'il t'examine.

– Je ne veux pas que vous fassiez cette dépense pour moi. Peut-être que je me rétablirai sans cela.

Malgré cette objection, l'oncle, le lendemain, menait sa nièce chez le médecin. Après examen, celui-ci prenant Lacasse à l'écart lui déclara :

– Mademoiselle Lacasse est anémique. Mais ce qui m'inquiète le plus chez elle est son excessive sensibilité. Il faut lui éviter la moindre émotion, car son mal empirerait avec un danger

de folie, de mort même. Je vais lui donner un tonique.

– Vous m’effrayez, murmura Lacasse tristement. Vous savez toute la tendresse que j’ai pour ma Colette. S’il lui arrivait malheur, je n’aurais plus de joie dans la vie.

– Bon courage, dit le praticien, lui serrant la main et le reconduisant à la porte, ainsi que la jeune fille qui attendait dans l’antichambre.

Le lendemain, au souper, Lacasse dit à Colette :

– J’aimerais manger de la crème. Veux-tu aller m’en chercher dans la laiterie ? Laisse la porte de la cuisine ouverte, au cas où tu auras peur.

– Ce ne sera pas long, oncle Pierre.

Une minute plus tard, un cri déchirant retentissait, et Colette rentrait dans la cuisine, les traits livides et s’affaissant sur une chaise :

– J’ai vu un pendu dans un arbre près de la maison.

– Un pendu, répéta l’oncle, bouche bée. Ça n’a pas de sens. C’est une hallucination, pauvre

petite !

– C’est peut-être l’aliéné.

– Je vais m’assurer par moi-même.

– N’y allez pas, s’écria Colette. Ne me laissez pas seule.

– Ne crains rien ; je reviens à l’instant.

Lacasse sorti, sa nièce songea avec alarme :

– Me suis-je réellement trompée ? Oh ! non, ce serait affreux. C’est donc que j’aurais perdu la raison. Et Marius, et tout mon bonheur anéanti.

Lacasse reparut. Il affirma d’un ton net :

– Il n’y a pas plus de pendu dans aucun arbre que dans le creux de ma main. Viens voir.

– C’est inutile ; je vous crois. Mon Dieu, que vais-je devenir ? Serais-je vraiment déséquilibrée ?

– Ne t’alarme point inutilement. Demain, tu n’y penseras plus.

– Oncle Pierre, je ne puis plus rester dans cette maison. J’en mourrai.

– Mais non, mais non. Tu es malade, c'est vrai, mais le docteur va bien te soigner et, une fois en bonne santé, tu pourras te marier avec ton Marius.

– N'est-il pas trop tard ? Oh ! ma tête, quel vide ! Je vous en prie, soutenez-moi jusqu'à ma chambre. Mes jambes ne peuvent me soutenir.

– C'est cela, viens te reposer. Et ne pense plus à ces vilaines choses.

Tout le temps de ces souffrances morales, de cet abattement physique, Colette n'avait plus la présence de l'aimé pour la réconforter. Marius, alité par la grippe, ne l'avait pas revue depuis le jour où il avait demandé à Lacasse de la lui donner pour épouse. Un après-midi, accoudée au puits où elle avait rencontré Marius la dernière fois, des réflexions plus amères les unes que les autres se bouscuaient dans son cerveau, se résumant ainsi :

« Vieux puits verdi par les ans, combien de mes aïeules ont contemplé leurs jeunes et beaux visages dans ton eau noire ! Elles étaient heureuses, elles, alors que moi, malgré mon

amour pour Marius, je suis triste, triste, jusqu'à la mort. Je me penche au-dessus de toi, et ton sombre miroir me renvoie une image qui sera bientôt défigurée. »

« Mon Marius, où est ma beauté qui faisait ton orgueil et ta joie ? Ne m'en veux pas, si je ne suis jamais ta femme. La Colette que tu adorais n'existe plus. Ce n'est que son ombre. Je serais criminelle en enchaînant ta vie à la mienne.

« Ma tête chavire. Mais je ne vois pas encore d'assez près cette eau qui m'attire, me fascine. Que je me penche davantage et me rapproche plus de toi afin de rafraîchir mes lèvres brûlantes ! »

Soudain, Marius, qui avait surpris Colette dangereusement inclinée au-dessus du puits, se mit à courir, appelant d'une voix forte, tremblante d'effroi :

– Colette ! Colette ! Ah ! grand Dieu, que j'arrive à temps !

Et, après qu'il l'eut prise dans ses bras, la serrant avec frénésie contre sa poitrine, il

s'exclama :

– Ma bien-aimée, qu'allais-tu faire ? J'en frémis encore.

Colette, les yeux égarés, comme se remettant peu à peu d'un vertige, murmura :

– C'est bien toi, Marius ? Est-ce ta voix que j'entends ?... Où suis-je ?... Je me rappelle maintenant... Oh ! serre-moi fort, très fort, près de ton cœur... Je souffre tant !...

– Éloignons-nous de ce puits maudit. Viens, viens vite.

– Oui, mon amour, emmène-moi partout où tu voudras. Je suis tellement lasse.

– Aujourd'hui même.

– Oui, le temps de me préparer. Mon Marius, vois-tu un abîme sans fond dans ma tête ? Regarde mes yeux. Peut-être le découvriras-tu comme par une fenêtre.

– Tes belles prunelles si pures. C'est le ciel que mon amour y mettra pour toujours.

– Je t'adore, répondit Colette en offrant ses

lèvres chaudes.

Une demi-heure plus tard, la nièce de Lacasse, profitant de son absence, était à faire sa malle lorsqu'un homme masqué d'un mouchoir ne laissant apercevoir que les yeux la saisit brutalement par les bras. Sursautant, elle tourna la tête et lança un cri de terreur :

– Que me voulez-vous ? Oncle Pierre, au secours !

– Ton oncle te répondra pas. Je l'ai rencontré à la porte de derrière, et il a voulu m'empêcher d'entrer icitte. Je l'ai à moitié assommé, et ensuite je l'ai bâillonné et ficelé comme un boudin sous la remise. Quant à toé, ma poulette, si tu m'obéis, j'te ferai pas de mal, sinon...

– Par pitié, laissez-moi.

– Je sais que Lacasse a caché une grosse somme d'argent icitte. Dis-moé où.

– Mon oncle ne garde pas d'argent dans la maison. Et, s'il s'en trouve quelque part, j'ignore l'endroit.

Le bandit articula d'un ton sec :

– Alors tant pis pour toé. J’trouverai ben le moyen de te faire dire la vérité. C’est toé qui l’auras voulu.

Colette, tremblant de tous ses membres, éclata en sanglots :

– Je vous jure sur mon âme que je ne sais rien.

– C’est ce que l’on va voir. Tu me sembles légère comme une plume. J’vas te porter dans la cuisine, i fait fret dehors et i doit y avoir un bon feu dans le poêle. Ça va m’aider.

– Laissez-moi, canaille, s’écria Colette, se débattant.

– Damnée garce, tu m’as mordu. Tu vas me payer ça.

– Au secours !

– T’as assez hurlé.

L’homme lui arracha des mains le mouchoir avec lequel elle s’essuyait les yeux et le lui mit dans la bouche. Puis, sortant une corde de sa poche de manteau, il la ligota à une chaise. S’emparant d’un tisonnier, il le mit dans le poêle.

– Quand il sera assez rouge, dit-il, je te caresserai les pattes. À c't'heure, ôtons les souliers et les bas de la d'moiselle.

Le bandit ajouta le geste à la parole. Après que Colette eut les jambes et les pieds nus, il sortit le tisonnier rougi du poêle. Enlevant le bâillon de la malheureuse, il lui cria d'une voix tonnante :

– J'te le d'mande pour la dernière fois. Ousqu'est l'argent ?

– J'vous jure sur mon salut que je ne le sais pas.

– Eh ! ben, commençons par la plante des pieds, fit la brute en s'emparant des jambes de Colette, qui se tordait sur la chaise.

L'infortunée poussa un cri terrible et sa tête s'affaissa sur sa poitrine. Elle s'était évanouie. Au moment même où Colette avait crié, Marius venait de gravir le perron. Sans prendre le temps de sonner, il tourna la poignée de la porte, qui était fermée à clef. Alors, il donna un robuste coup de pied, et la porte céda. Le criminel, entendant le tapage, chercha à s'enfuir dans une

autre pièce de l'intérieur, mais il buta contre un fauteuil et s'affala sur le plancher. Marius se jeta sur lui et le maîtrisa, puis le démasqua.

Colette venait de reprendre ses sens.

– Monstre, hypocrite, rugit l'agronome stupéfié. Ma Colette bien-aimée, quelques minutes de plus et... Cette pensée m'épouvante. C'est un pressentiment providentiel qui m'a amené ici en cet instant.

Colette dit d'une voix faible, qui semblait venir de loin :

– Vous, vous, oncle Pierre, c'est infâme. Mon père ne vous avait fait que du bien. Et moi-même, n'ai-je pas toujours été gentille à votre égard ?

Lacasse, debout, le front penché, rouge de honte, se taisait.

Enfin, il accentua :

– Oui, Colette, tu as raison. C'est la soif damnée de l'or qui m'a perdu. Je suis pincé, et il ne me reste plus qu'à subir mon sort, et...

Marius l'interrompt :

– La potence serait un châtiment trop doux pour toi.

Lacasse reprit :

– Mon frère m’a nommé tuteur de sa fille Colette et le gardien de sa fortune, en précisant dans son testament que si elle décédait avant sa majorité, je deviendrais l’unique héritier. Alors connaissant son caractère impressionnable, j’ai conçu le plan diabolique d’ébranler son esprit au point de la rendre folle, si possible, et même de hâter sa mort. Je ne mentionnerai pas toutes les souffrances morales que je lui ai infligées sans qu’elle me soupçonnât. C’est moi qui ai paru dans la fenêtre avec un masque repoussant, qui ai cassé une vitre de fenêtre de sa chambre, pendu un mannequin dans un arbre. Quant aux préparatifs de torture avec le fer rouge, je ne voulais que l’effrayer, l’affoler à l’extrême. Jamais, je n’eusse appliqué le tisonnier à son corps. Je vous en donne ma parole.

– Pour ce qu’elle vaut, ricana Marius.

– Si c’était faux, pensez-vous que je serais assez idiot pour vous faire ces aveux ?

– Quoi qu’il en soit, déclara Marius, ce sera le tribunal qui se prononcera là-dessus.

– Chéri, murmura Colette, passant affectueusement un de ses bras autour du cou de l’agronome. J’ai une faveur à te demander, et c’est la première.

– Je ne puis rien te refuser.

– Laissons oncle Pierre en paix. Le remords sera sa punition, et le scandale ne rejaillira pas sur mon nom.

– Ta bonté t’égare, mon amour. Mais j’ai promis d’avance et je dois tenir parole.

– Oh ! merci, merci, mon bien-aimé, s’écria Colette, avec un large sourire.

Marius se tourna vers Lacasse :

– À nous deux maintenant. J’épouse votre nièce dans un mois et je me passe de votre consentement. De plus, vous ne mettrez jamais les pieds dans mon foyer et, dès demain, Colette entrera en possession de son héritage. Faute de quoi, je vous livre à la justice.

– J’accepte vos conditions, répondit Lacasse.

– Et toi, ma chérie, que penses-tu de ces conditions ?

Un fin sourire brilla sur les lèvres et dans les yeux de Colette :

– Je n'ai plus rien à dire, car le mari est le maître.

Le fer à cheval de ma tante Joséphine

Je n'ai jamais vu autant de jolies filles qu'à Trois-Rivières, mais, d'un autre côté, un si grand nombre de filles à marier. Pourquoi ? Je me le demande. Peut-être parce que dans les petites villes on connaît aussi bien les défauts que les qualités d'un chacun. Et cet état de choses remonte très loin, s'il faut en croire l'histoire que me raconta ma tante Joséphine, une après-dînée d'hiver que j'étais assis à ses pieds près de la cheminée où flambaient de grosses bûches.

Ma tante Joséphine avait dû être ravissante dans l'épanouissement de ses vingt ans, à en juger par ses restes qui sont gravés dans ma mémoire.

Je revois encore sa petite personne gracile, délicieuse comme une figurine de Tanagra, presque perdue dans le grand fauteuil de damas vert. Qu'elle était digne et aimable, avec ses

bandeaux de neige et sa coiffe de fine dentelle, ses yeux où perçaient encore, à soixante-dix ans, des échappées de jeunesse, et ses lèvres minces et pâles ensoleillées par un éternel sourire de bonté !

J'étais un favori dans la maison de briques rouges de la rue des Forges, d'où le maître, hélas ! était parti depuis des années.

Deux fois la semaine, le jeudi et le dimanche, me soulevant sur la pointe des pieds, je laissais retomber le marteau de fer forgé – une tête de lion à la crinière hérissée qui montrait des crocs formidables. Le plus souvent, c'était la vieille servante, Angélique, qui venait m'ouvrir. Quelquefois, cependant, ma tante, en personne, me faisait l'honneur de m'introduire dans le calme intérieur. À mon entrée, elle m'appliquait un bon gros bec sur les deux joues, puis s'informait de ma santé, de mes succès à l'école. Cela fait, elle me poussait une chaise près de la longue table ovale de la salle à manger. Ce geste faisait mon bonheur : les confitures, les gâteaux et la crème n'étaient pas loin. Ah ! les délicieuses confitures, les succulents gâteaux de ma tante

Joséphine, ils sont inséparables du souvenir de la chère disparue.

Mais je m'écarte de mon sujet.

Au nombre des objets qui m'étaient familiers mais dont quelques-uns avaient longtemps intrigué ma curiosité, il me faut mentionner un fer à cheval, fer banal, tout rouillé, comme il nous arrive d'en trouver un sur notre route.

Celui dont je veux parler occupait la place d'honneur du salon, sur une console de marbre. Il était couché sur un coussinet de peluche pourpre et recouvert d'un globe, sur lequel l'œil ne surprenait pas un grain de poussière. On n'eût pas marqué plus de considération pour une couronne dans un musée national.

Après de longues hésitations, je voulus savoir à tout prix.

Au risque de m'attirer des réprimandes avec ma question indiscreète, je pris mon courage à deux mains et suppliai ma tante de me raconter l'histoire du fer à cheval.

Voici ce qu'elle me narra.

* * *

Ma tante Joséphine ne s'était jamais senti la vocation de nonne, moins encore de vieille fille. Oh ! cet aveu, elle le faisait en toute sincérité. Elle n'allait pas, il est vrai, jusqu'à offrir sa main, mais la réserve et la pudeur sauvegardées, elle en parlait d'abondance à qui voulait l'entendre. Pécha-t-elle par excès, c'est possible.

La jeune fille, toutefois, comme dans le conte du bon Perrault, ne voyait rien venir, sinon le soleil qui poudroyait, l'herbe qui verdoyait et... en hiver, la neige qui tombait.

Et les années s'ajoutaient aux années. Chaque anniversaire lui faisait dire, avec dépit et mélancolie, que si beaucoup, à Trois-Rivières, sont appelées, peu sont élues.

* * *

Elle avait alors vingt-quatre ans.

Désirable encore avec ses formes charmantes, ses yeux rieurs et d'un bleu caressant, sa peau d'un blanc transparent, son heureux naturel, elle n'en commençait pas moins à désespérer, pleine d'appréhension. Dans un an elle serait cataloguée dans le registre des vieilles filles. Bon gré mal gré, il lui faudrait incliner ce front charmant pour être coiffée par sainte Catherine. En voilà une sainte du paradis qui n'est pas populaire parmi nos belles.

Aujourd'hui ce n'est plus la même chose. Autres temps, autres mœurs. À vingt-cinq ans, Mademoiselle vous toise du haut de ses vingt printemps. Si l'homme ne meurt plus tôt, la femme vieillit plus tard.

* * *

Un soir d'octobre, soir désolé s'il en fut jamais, alors que les feuilles mortes étaient emportées en tourbillons par la pluie et le vent

dans le ciel sale, ma tante regagnait le logis, la tête basse.

Elle faisait d'amères réflexions sur l'injustice du sort qui s'acharnait sur elle, alors que d'autres moins bien douées voyaient la fortune leur sourire.

Soudain, elle tressaillit. Ses yeux venaient de tomber sur un fer à cheval, en face de la place du Marché.

Pas plus superstitieuse qu'une autre, elle l'était assez pour avoir vu le jour à Trois-Rivières.

Or, ce vieux fer à cheval, c'était une trouvaille, un talisman de bonheur. Elle n'eut donc rien de plus empressé que d'en prendre possession.

Avant de se mettre au lit, elle accrocha son fétiche près du petit bénitier de pierre blanche, dans la chambrette tendue de rose et... continua d'attendre.

* * *

L'automne passa, l'hiver passa, les feuilles recommencèrent à verdoyer, le soleil à poudroyer, et ma tante ne voyait rien venir.

* * *

Elle était, ce soir-là, d'une humeur massacrante. C'est que, le lendemain, l'heure fatale allait sonner.

La pauvre enfant n'en serait pas un brin moins attirante, moins bonne, moins spirituelle, mais elle aurait atteint le tournant dangereux de la vie où les roses se font de plus en plus rares sous les pas de la jeune fille.

Elle serait une vieille fille. Et, si les enfants sont sans pitié pour le grand monde, le grand monde est sans pitié pour les vieilles filles.

Qui de nous, cependant, n'a pas connu de ces femmes séduisantes, dont le seul tort est de s'être laissé damer le pion par des cadettes qui ne les valaient pas, loin de là. Et combien de

dévouements héroïques et ignorés de la part de celles que l'on est trop souvent enclin à tourner en ridicule.

Ce soir-là donc, ma tante, d'un caractère naturellement doux, donna libre cours à sa colère.

Quand elle vit que tout était fini, que le Prince charmant si longtemps attendu, si impatiemment désiré, ne se présentait pas, elle bondit sur le talisman qu'elle tint en partie responsable de sa guigne et, par la fenêtre ouverte, le lança rageusement dans la rue :

– Loin d'ici, fer à cheval de malheur ! s'écria-t-elle.

Et elle s'écroula sur sa couche, la tête enfouie dans l'oreiller qu'elle mouilla de ses larmes.

* * *

À ce moment précis traversait la rue un monsieur bien mis, qui, de goûts pacifiques, avait juré ses grands dieux, lui, de ne jamais prendre femme, n'aimant pas les aventures.

Il avait trente-cinq ans. C'était donc un jeune homme, bien que son crâne fût chauve comme un œuf. Ni beau ni laid, d'une intelligence ordinaire, pas de vices, le cœur sur la main, employé de l'État à l'hôtel de la Douane, Arthur Bournival était un parti fort acceptable pour une jeune fille qui ne passe pas son temps à bâtir des châteaux en Espagne dans le pays des romans.

Il arriva donc que, au moment où le monsieur en question mettait le pied sur le trottoir en bois aux planches disjointes, sa tête vint en collision avec le fer à cheval.

Il ne connaissait rien de l'astronomie, et trouva très déplaisant de commencer l'étude de cette science par les bolides. Il en vit trente-six étoiles.

Fumant de colère, il leva les yeux.

La jeune personne n'avait pas disparu assez tôt.

M. Bournival, armé de la pièce à conviction, frappa à coups redoublés à la porte de la demeure de la jeune fille.

Un gros courtaud vint ouvrir.

Et aussitôt :

– Je veux voir votre fille, clama M. Bournival, en brandissant le fer à cheval.

Le père de ma tante, à la vue de ces traits enflammés, de ce bras armé, en entendant cette voix courroucée, se crut en présence d'un fou furieux.

Il eut peur.

Il allait refermer la porte, quand le jeune homme fit un pas en avant.

– Je veux voir votre fille, répéta-t-il, avec plus d'assurance.

– Et moi, je vous dis que vous ne la verrez pas.

– Et moi, je vous dis que je vais la voir. Je le veux.

Le père s'échauffait. Il cria tout rouge :

– Je vous dis que non. Je voudrais bien savoir qui est maître ici, polisson que vous êtes ! En voilà une manière de demander à voir une jeune

filles.

– Vous en parlez à votre aise. Ignorez-vous donc que j’ai failli me faire assommer en pleine rue, et par votre fille encore ?

Les deux hommes bouillaient, les voix avaient des éclats sonores dans la tranquillité du soir, les piétons s’arrêtaient, faisaient cercle. Là-bas, un gardien de la paix s’amenait d’un pas lent et majestueux.

Attirée par le bruit de ce tapage insolite, la jeune fille parut au haut de l’escalier.

– Papa, dit-elle, fais donc monter M. Bournival ; je vais t’expliquer.

Autant pour échapper aux lazzi des curieux que pour obtenir des éclaircissements sur cette affaire, le père se rendit à la demande de sa fille.

Ma tante, qui se savait seule responsable de cette mauvaise aventure, voulut se faire pardonner. Aussi se montra-t-elle des plus aimables. Elle avait séché ses larmes et un sourire plein d’aménité arquait gentiment ses lèvres. C’était le soleil après la pluie.

Elle prit elle-même le chapeau et la canne des mains de M. Bournival, et le pria de daigner prendre le fauteuil qu'elle lui avança.

Comment tant de grâce et d'empressement n'auraient-ils pas désarmé le plus intraitable ?

Ce fut donc d'un ton radouci que le jeune homme commença :

– Je venais de quitter un ami et traversais la rue, quand tout à coup...

– Inutile de continuer, interrompit ma tante. J'ai d'humbles excuses à présenter à M. Bournival, et j'espère qu'il voudra bien ne pas trop m'en vouloir de mon étourderie.

Le jeune homme s'inclina.

– Je n'y pense déjà plus, fit-il, avec une galanterie parfaite.

Ma tante, tout de même, raconta comment cela s'était passé. Naturellement, sa pudeur lui interdit d'entrer dans les détails et d'expliquer la cause de son ressentiment.

– Enfin, s'enquit M. Beaulieu, peu satisfait des explications de sa fille, tout cela est bel et bon.

Mais je voudrais bien savoir quelle mouche t'avait piquée pour risquer, à propos de rien, de tuer les passants ?

– C'est que, répondit ma tante en rougissant jusqu'à la racine de ses cheveux blonds, c'est que... c'est difficile à dire.

M. Beaulieu devenait d'une ténacité désespérante.

– Admettons que ce soit difficile, donne-nous une raison, néanmoins. En voulais-tu à ce monsieur ?

– Pas plus à lui qu'aux autres, répondit-elle, les yeux sur la pointe de ses souliers.

– Alors ?

La jeune fille s'impatienta.

– Je vous raconterai cela à vous seul. Je ne puis toujours pas mettre les étrangers au courant de mes affaires intimes.

M. Bournival, de plus en plus empressé, à mesure que le dialogue se poursuivait, intervint :

– Je vous en prie, monsieur Beaulieu, vous me

feriez plaisir en ne parlant plus de cet incident qui n'a pas la moindre importance.

Cependant, quinze jours plus tard, c'est de son propre mouvement que la jeune fille avoua à M. Bournival le motif secret de son courroux.

Faut-il ajouter que le soir de l'incident sans importance ce dernier n'était rentré que tard dans sa chambre vide de célibataire.

Et, s'il s'était attardé chez ma tante, ce n'était certainement pas pour les beaux yeux du chef de la maison qui était ennuyeux comme une pluie du mois des morts.

Et va dire, mon petit, conclut ma tante, qui fut très heureuse en ménage, que les vieux fers à cheval ne portent pas chance.

L'ours de Baptiste

Il y a une soixantaine d'années, trois cirques s'étaient succédé aux Trois-Rivières. Le dernier, celui qui fait le sujet de mon anecdote, n'était ni le plus considérable, ni le plus imposant. Mais c'était un cirque. On y voyait un éléphant borgne, quelques sapajous grimaçants, un dromadaire aux yeux tristes et au poil râpé. Derrière de solides grillages miaulaient deux jeunes léopards mouchetés, capturés, nous expliquait-on, dans les jungles de l'Inde, tandis que le père était allé aux provisions, et que la mère s'abreuvait dans un ruisseau voisin.

Les six chevaux, qui tiraient les cages aux mythologiques figures, avaient un double emploi. En effet, dès la représentation commencée, ils se transformaient en montures dressées, sur lesquelles évoluaient, bondissaient, rebondissaient, sautaient, cabriolaient, culbutaient

des écuyères sur le retour, qui avaient vu des jours plus glorieux. Mais pourquoi la foule se masse-telle devant cette cage, dans un silence fait d'admiration et de crainte ? Ah ! voilà, il me reste à dire un mot du clou de la ménagerie. Dans cette cage, va et vient un lion d'Afrique, et ce lion majestueux et terrifiant est, sans doute, la plus belle capture que l'homme ait jamais faite.

Il secoue sa crinière avec une dédaigneuse fierté. Rageusement, il bat ses flancs de sa queue longue et nerveuse. Tantôt, il ouvre une gueule aux crocs menaçants, tantôt pousse des rugissements qui retentissent au loin, semant la crainte dans les âmes les moins timides. Ce devait être en présence d'un de ces fauves, au cirque, que le fameux Tartarin de Tarascon de Daudet, de cynégétique mémoire, passait des heures, pour se faire les nerfs, avant son départ pour ses chasses inoubliables. On n'est jamais trop prudent. Les barreaux de la prison du lion portaient cet écriteau : « N'approchez pas trop près. Danger. » Avis bien inutile d'ailleurs.

Vivait alors aux Trois-Rivières un zigue bon à

tout faire, ou plutôt à ne rien faire de bon. On l'appelait Baptiste tout court. Je crois qu'il ne fut jamais connu que sous ce nom patronymique. D'où venait-il ? Mystère. Notre homme, cependant, assurait avoir fait ses humanités, avoir même décroché son bachot. Pour ne pas médire de la franchise de Baptiste, ou de la réputation de son alma mater, fermons les yeux.

Et lui qui, soit dit en passant, ne s'indignait pas quand on lui offrait une lampée, était devenu l'enfant adoptif de la ville. C'était une façon de droit de cité que lui avaient conféré les pères conscrits. Ses occupations étaient aussi multiples que variées. Il faisait des courses, lavait les vitres, enlevait la neige des toits et des trottoirs. Hier jardinier, aujourd'hui bonne d'enfants, demain palefrenier. Il était de tous métiers, surtout soldat. Eh ! oui, soldat. Jamais Baptiste ne manquait un camp d'instruction aux Trois-Rivières. Une année, il s'enrôlait dans la cavalerie, une autre dans l'infanterie, une troisième dans l'artillerie. Que d'uniformes n'avait-il pas endossés ! L'époque des manœuvres arrivées, il se tenait à la disposition des officiers recruteurs, de quelques

partie du pays fussent-ils. Oh ! il n'y mettait pas de chauvinisme. Bref, il était le bouche-trou officiel de l'armée pour rire.

Baptiste n'eût pas été digne d'habiter Trois-Rivières s'il n'avait pas assisté à tous les cirques. Quels beaux jours pour lui, alors ! Il donnait un coup de peigne à sa barbe hirsute, roussâtre, disposait tant bien que mal ses rares cheveux lisses, entourait son cou décharné d'une cravate vermillon, et sortait du placard une tunique râpée, qui devait remonter à son temps de collègue. Affublé de la sorte, c'était d'un pas rapide qu'il gagnait la Commune, terrain où paissaient les vaches. Pourquoi avait-on ainsi dénommé ce pâturage, voilà ce que je n'ai jamais pu m'expliquer. L'appellation, quoi qu'il en soit, ne flatte certes pas le gouvernement insurrectionnel, qui domina à Paris en 1871.

Au retour de chaque cirque, Baptiste restait songeur deux ou trois jours. À ceux qui lui demandaient la cause de sa rêverie, il répondait par monosyllabes, ne voulant pas profaner, en la communiquant au commun des mortels, le sujet

de ses graves préoccupations.

Cette année-là donc, Baptiste prit, comme par le passé, le chemin de la Commune. Plus il approchait, plus il se sentait une lourdeur dans les jambes ! Son cœur de cinquante ans battait à coups redoublés dans sa poitrine plate. Il faisait une de ces journées accablantes, où les mouches même ont envie d'aller se jeter à l'eau. De tous côtés, apparaissaient des piétons gris de poussière, des voitures de tous genres, dans lesquelles se tassaient des familles entières. Et tous, tels les musulmans se dirigeant vers la Mecque, gagnaient la vaste tente pavoisée, qui se détachait là-bas dans le vert de la Commune.

Baptiste, maintenant, traînait la jambe, s'épongeant le front. C'est à peine s'il répondait aux salutations des gens qui le croisaient sur la route, lui criant :

– Bonjour, Baptiste. Tu vas au cirque ?

Il passe, sans s'arrêter, devant des abris où l'on débite des limonades, des glaces, des pistaches ; où l'on vous offre d'abattre des poupées à coups de balles, d'enfiler des cannes

avec des anneaux trop petits, et que d'attrape-lourdauds encore ! Enfin, Baptiste est à l'entrée même de la tente. Il avise un bedon en bras de chemise, juché sur une haute chaise. Celui-ci, son chapeau canotier penché sur un côté de son crâne chauve, mâchouille un cigare en débitant à pleins poumons :

– Par ici, mesdames et messieurs, par ici, venez voir la plus grande cirque de l'univers. Vous verrez les plus terribles bêtes féroces du création et les plus fameuses acrobates du monde. Cinquante cents seulement, pas une piastre, cinquante cents, mesdames et messieurs, *half a dollar*. Entrez, entrez...

Et la foule de se presser. Baptiste, après quelques instants d'hésitation, lève un nez en trompette, auquel trop de libations ont donné une teinte de soleil couchant. Il dit, sur le ton d'un solliciteur s'adressant au huissier d'un ministre :

– Pardonnez, m'sieur, j'pourrais-t'y pas voir le boss ?

Les uns de rire, les autres de se fâcher :

– Allons ! Baptiste, dépêche-toi, crie-t-on de tous côtés.

– Que lui voulez-vous à la boss ? demande le vendeur de billets.

– Je veux lui parler en privé.

L'autre allait continuer sa harangue, sans répondre quand, se ravisant, il dit :

– Tenez, mon ami, là-bas, c'est toi voir une grand homme habillé en blanc. C'est lui la boss.

– Merci ben.

Et Baptiste, poussé en avant, repoussé en arrière, bousculé de gauche à droite, partit dans la direction indiquée. Quand il eut abordé le propriétaire, il enleva respectueusement son melon bosselé et, d'une voix basse et hésitante, comme s'il suggérait un crime à un complice, murmura :

– Je... je... voudrais m'engager dans vot' cirque.

Le barnum toisa son interlocuteur de la tête aux pieds :

– Vous engager, voilà qui est bel et bon. Mais que savez-vous faire ?

Baptiste ne s’attendait pas à cette question. À tout hasard, il répondit :

– N’importe quoi.

– Voilà bien des métiers.

L’aspirant se tut.

– Pouvez-vous, continua l’autre, marcher sur le fil tendu, jouer dans les trapèzes ?

– J’ai eu un accessit de gymnastique au collège.

– Il y a longtemps de cela ?

– Trente-deux ans.

– Rien à faire. Mais peut-être pourriez-vous avoir soin de mes bêtes ?

– Le lion aussi ? demanda Baptiste d’un ton mal assuré.

– Sans doute, surtout lui.

– Non, non, impossible, trancha Baptiste sans balancer.

– Alors, il ne vous reste plus qu’à remplacer mon clown. Mais il faudra attendre sa mort, et il a bonne envie de vivre.

Devant le peu de succès de sa démarche, l’enfant adoptif des Trois-Rivières baissa la tête avec découragement. Il tournait les talons quand le barnum le retint par la manche :

– Un moment, fit-il, j’y pense. Voulez-vous faire l’ours ?

– L’ours ? répéta Baptiste, ouvrant de grands yeux. Comprends pas.

– C’est bien simple. J’ai une peau d’ours qui ne me rapporte rien depuis un mois. Celui qui faisait l’ours est mort accidentellement. Je lui cherche un remplaçant.

– Mort accidentellement ?

– Eh ! oui, c’est l’éléphant qui l’a assommé d’un coup de trompe.

– Merci ben encore une fois, s’exclama Baptiste avec effarement. Vot’ peau, j’en veux point.

De nouveau, il fit mine de partir.

– Soyez sans crainte, mon ami, s’empressa d’ajouter le propriétaire. L’éléphant est doux comme un agneau, aujourd’hui. On l’a dompté.

À demi rassuré, Baptiste s’enquit :

– Quoi qu’il faut faire dans cette peau-là ?

– L’ours dressé.

– Absolument. Voyez ça d’ici. Vous aurez un succès fou. Les foules vous applaudiront. On vous fera faire des calculs. Vous y répondrez de la tête et de la patte. Pas trop vite, toutefois, pour que vous ne paraissiez pas plus intelligent que l’homme, bien que je connaisse plus d’un humain moins intelligent que ma peau d’ours. De temps à autre, on vous donnera des coups de bâton.

– Des coups de bâton, aïe !

– Ne craignez pas, on ne frappera pas trop fort. Mais, vous comprenez, il faut sauvegarder les apparences.

– Qu’est-ce que vous me paierez pour ça ?

– Cinq piastres par semaine. De plus vous serez nourri, logé, vous verrez du pays et recevrez des applaudissements.

– Et des coups de bâton.

Bref, Baptiste, dont la suprême ambition était de s’employer dans un cirque, se fit tirer l’oreille au sujet du salaire, obtint une piastre de plus par semaine et, séance tenante, signa un engagement d’un an. Il eût préféré, certes, pirouetter dans les airs, en maillot rose et or, en présence des spectateurs émerveillés. Mais, songea-t-il pour se consoler, il faut un apprentissage à la gloire, qui s’acquiert rarement en un jour.

– Et maintenant, conclut le nouveau maître de Baptiste, pas un mot de votre ours, ou sinon je vous ferai appliquer, cette fois, une véritable raclée de rondin. Venez avec moi dans cette petite tente, là-bas, où je vous inculquerai les premières notions. Ce soir même, vous paraîtrez pour la première fois en public. Bonne chance.

* * *

Il y avait foule. Les équilibristes avaient exécuté la première partie du programme. Un

bouffon, après des culbutes et des mimiques amusantes, s'avança au centre de la tente, criant, dans un silence troublé par les rugissements du lion d'Afrique :

– Mesdames et messieurs, vous allez maintenant jouir de l'avantage d'assister aux exploits d'un ours grizzli, le terrible animal dont la capture a coûté la vie à deux malheureux. Cependant, grâce à la science d'un dompteur célèbre, M. Wilkesbaue, ce fauve a été si bien dressé qu'il va accomplir des actes tels qu'on n'en a jamais vu de mémoire d'homme.

L'assistance applaudit, et tous les regards sont rivés sur une entrée intérieure. L'ours fameux, le redoutable grizzli, fait son apparition, conduit en laisse par une chaîne de fer. Malgré cette chaîne et la vue du dompteur, la foule, qui se rappelle ce qu'a coûté la prise du fauve, est inquiète.

L'ours commence par tirer sa révérence, puis fait le tour de l'ivrogne sur la montagne, comme son père, pour employer la formule d'usage. Ensuite, répondant aux questions que lui pose le dompteur, il répond de la tête, combien il y a de

jours dans une semaine, de semaines dans un mois, de mois dans un an ; combien font trois et quatre, huit et neuf, et ainsi de suite. Les spectateurs se pâment d'admiration. Hélas ! les plus beaux moments ont une fin et le dompteur, après que maître Martin eut salué, une dernière fois, un public si aimable, se retire d'un pas lent.

Or, la cage du lion, qui rugissait d'une façon alarmante, ce soir-là, se trouvait sur le passage de l'ours. Celui-ci, enivré sans doute par son succès, voulut jeter un dernier regard sur les spectateurs, qui accompagnaient sa sortie de bravos enthousiastes. L'orgueil devait le perdre, comme il perdit l'homme. On parla longtemps, aux Trois-Rivières et dans toute la région, de la scène qui s'ensuivit.

Choppant contre un piquet, auquel était attaché l'éléphant, Baptiste donna tout du long près de la cage du lion, qu'il frôla en se relevant. Le fauve rugissant passa une patte armée d'énormes griffes à travers les barreaux, et attira vers lui Baptiste terrifié. Celui-ci, oubliant que le Créateur n'a pas donné la parole à l'ours, mais

persuadé à cet instant suprême que la vie, même vagabonde, a ses charmes, lança des appels de détresse :

– Au secours ! Au secours ! Le lion me dévore !

La foule pousse des cris d'épouvante. Des femmes s'évanouissent. Alors le grand lion, on croirait qu'il a une âme ce noble fauve, et une âme magnanime, n'hésite pas. Il sacrifie sa majesté de roi des déserts. D'une voix qui domine le tumulte, il dit à l'ours, tandis qu'une bonne grosse face joviale émerge de la tête redoutable :

– T'as pas besoin de crier si fort, animal, j'sus Canayen comme toé !...

Blanche Lamontagne-Beauregard

(1889-1958)

Blanche Lamontagne-Beauregard a surtout écrit de la poésie (*Par nos champs et nos rives*, 1917 ; *Dans la brousse*, 1935), mais aussi un recueil de nouvelles, *Au fond des bois*, dont est extrait ces deux textes.

La belle Octavie

La belle Octavie vient de mourir. Quel désarroi dans notre petit village ! Cette mort c'est un peu le deuil de chacun, car elle était un ange cette fille, et tous l'aimaient. Ah ! il y a vraiment de bien braves gens sous le ciel ! Aussi belle de l'âme que du visage, toujours douce et souriante, elle semblait avoir du soleil dans son sourire. Ses beaux cheveux noirs bien lisses sur les tempes, ses yeux tour à tour graves et rieurs, sa bonté, sa finesse, sa compassion, tout contribuait à faire d'elle un de ces êtres privilégiés qui sèment le bonheur sur leur passage.

On l'avait surnommée « la belle Octavie » à cause de son visage et de son grand cœur. Et jamais un nom n'avait été mieux porté. Devenue moins jeune, elle n'en était pas moins belle, quoique un peu plus songeuse et de cheveux grisonnants. Mais quel sourire, et quelle voix

charmante ! C'était plaisir de la voir passer dans le petit sentier pour aller soigner ses poules. Ce qu'elle leur en disait des choses, et ce que le soleil mettait de reflets sur son fin visage !

...Mais nous ne la verrons plus. D'autres printemps viendront, d'autres printemps et d'autres étés, et nous ne la verrons plus ouvrir ses volets au soleil, semer ses radis, jeter le grain aux poules, et mener dans les herbes humides sa vache aux cornes arrondies...

La belle Octavie ne s'est pas mariée. Et cela, non pas faute de prétendants, mais pour avoir soin de sa vieille mère. Elle lui garda toujours une vénération sans bornes qui fut la source de son inlassable dévouement. Chaque fois qu'un nouveau « cavalier » se présentait, la vieille, en suppliant, disait à sa fille : « Tu sais, mon enfant, je veux mourir dans ma maison ; tu n'es pas pour me laisser seule »... Et tout de suite la réponse venait, réponse dictée par l'amour qui va joyeusement jusqu'au sacrifice : – « Non, non, vous savez bien que je ne pars pas. Je ne m'en irai jamais : soyez tranquille !... » Chaque fois,

l'amoureux s'en allait, et la vieille recommençait à être heureuse.

Mais cette pauvre femme, qui avait de l'âge, dépérissait graduellement. Sa vue s'affaiblissait, son dos se courbait, ses jambes tremblaient. Cette année surtout, depuis la fin de l'été, après que les brises fraîches eurent annoncé l'automne, elle toussait, se plaignait, se traînait péniblement les pieds. Et la belle Octavie, inquiète et désolée, redoublait de soins, l'encourageait de ses paroles douces et de son rire clair. – « La santé va revenir, vous allez voir, disait-elle. Et plus vite que vous pensez ! Tenez, voilà pour votre rhume, le sirop de sucre et d'oignon. Voici votre tisane de sureau blanc et puis le remède du vieux docteur, qui va vous guérir, certainement »... Elle ne disait pas que pour payer cette potion célèbre elle avait tricoté en cachette une douzaine de paires de bas.

L'automne vint tout à fait, sapant la sève des plaines, arrachant les feuilles jaunies et jetant dans l'air les plaintes de son vent farouche. Tout était dépouillé, tout était nu et triste. La nature

mourait lentement. Plus de ces jours tièdes qui mettent le cœur en joie, plus de ces après-midi heureuses et chaudes où tout rit, où tout chante sous le frémissement du soleil ; plus de ces soirs embaumés où l'amour sort comme par magie de tous les pores de la terre. C'était l'heure des rafales et des choses mortes.

Le haut peuplier, sous la fenêtre, achevait de perdre ses feuilles. Il n'en restait plus que trois, balancées furieusement par le lugubre vent de novembre. Et la vieille disait souvent : « Je partirai avec la dernière feuille. Quand on est vieux on ne tient plus qu'à un fil. Vois-tu, quand la dernière feuille tombera, ce sera mon tour »... Chacune de ces paroles entraît comme un dard cruel au cœur d'Octavie.

Et voilà la brave fille qui se met à chercher un moyen d'empêcher la dernière feuille de tomber. – « Tant que ma mère la verra, se dit-elle, elle aura plus de courage, et la guérison viendra. Il faut absolument qu'il reste une feuille au peuplier !... Mais rien n'empêchera les gelées de la dessécher cette feuille, et le vent de

l'emporter... Il n'y a qu'une chose à faire, c'est d'en tricoter une... Quant à la forme j'en suis capable, en tricotant à mailles serrées. Le plus difficile c'est la couleur... Moitié verte, moitié jaune. Ah ! j'y arriverai bien... Moitié verte, moitié jaune... »

La belle Octavie court ouvrir ses tiroirs. Il y a un bout de laine verte qui reste d'un veston tricoté pour le pauvre père Joson, l'an dernier, mais rien de couleur jaune. Chez les bonnes voisines elle ne trouve rien non plus. Il faut donc aller au magasin du village pour chercher un paquet de teinture. Aussitôt la brunante venue, pendant que la malade repose, elle se rend à pied au village, et revient toute trempée par une pluie torrentielle qui l'a surprise en chemin. Mais elle a la précieuse teinture jaune. En peu de temps la laine est teinte et mise au grand vent pour sécher.

Dès qu'il fait nuit, avec hâte, avec joie, elle commence son tricot. Dans sa petite chambre froide, sous la lampe fumeuse, elle crée la feuille de laine, qui, aux yeux de la chère vieille, éternisera la vraie feuille, la feuille du peuplier.

Un vieux fil d'acier est ensuite passé autour et dissimulé avec soin. Voici maintenant la feuille artificielle prête à prendre place sur la branche desséchée. Il n'y a pas de temps à perdre. Déjà le jour commence à poindre. Et la dernière feuille est sur le point de tomber. Allons, vite à l'ouvrage ! Avec des précautions infinies, la noble fille entasse roches et souches au pied de l'arbre, pour en atteindre les branches.

Elle y parvient après des efforts inouïs. À plusieurs reprises elle croit qu'elle va tomber et se fendre la tête sur le sol. Le vent gronde et siffle ; il hurle autour des maisons et fait le bruit des grandes vagues. La voilà qui est toute en sueurs, et dans sa hâte, elle ne s'aperçoit pas qu'il neige à gros flocons et qu'elle est enveloppée de frimas. Ses vêtements sont glacés sur elle... Le vent souffle de plus en plus fort, et la voilà qui tremble à en claquer des dents. Elle a froid maintenant jusqu'aux os...

Enfin, la feuille de laine était accrochée. Mais la brave fille rentra avec un frisson terrible qui devait l'emporter. C'est en vain que toutes les

voisines, atterrées, l'entourèrent des soins les plus maternels. Au milieu des larmes et des lamentations de tous, elle mourut quelques jours après d'une forte attaque de pleurésie.

Et ce fut la belle Octavie qui s'en alla avec la dernière feuille du peuplier.

La vieille horloge

L'automne a fait son apparition. Tout nous annonce sa présence. Des feuilles sèches éclatent sous nos pas. Le ciel s'est drapé de teintes plus douces, et l'horizon s'élargit sans limites devant la forêt à demi dépouillée. Des oiseaux par bandes s'enfuient. La voix des petites sources est étouffée dans l'épaisseur des mousses qui s'étiolent. Toutes ces beautés sont en train de mourir.

Quel charme infini se dégage de cette brise rude qui passe, de ces coups d'ailes furtifs, tristes comme des adieux, de cet été magnifique agonisant dans la splendeur de l'automne, et que la neige bientôt couvrira d'un linceul blanc !...

Plongée dans ma rêverie je marchais ce matin le long de la route paisible où, seules, quelques maisons se dressent à l'entrée des bois, enveloppées de feuillages et de silence. Les

champs sont rasés. La plupart des arbres sont nus. Le ciel semble se rapprocher de nous et venir à notre rencontre. En face de cette immensité attirante, la pensée ouvre ses ailes comme l’oiseau, et l’on a soif d’espace... Je marchais, je marchais toujours, et je m’aperçus que je me trouvais à l’extrémité du rang, juste en face de la maison du père Antoine Leroux.

Le vieux, assis dans les marches du perron, fumait sa pipe, tandis qu’un rayon de soleil jouait dans sa barbe blanche. Je connais depuis nombre d’années cet homme étrange, au visage patriarcal, aux yeux brillants et spirituels, aux allures débonnaires. Je connais sa parole facile, son amour du babillage, le talent naturel qu’il a pour raconter, discourir, raisonner. Je sais qu’il aime à conter ses peines, à faire des confidences, à s’entretenir avec tous, jeunes ou vieux. Il parle de ceci, de cela, de tout, de rien, avec un entrain particulier, et les mots tombent de sa bouche comme l’eau qui coule d’une source...

Depuis que, l’an dernier, il a enterré son épouse, le père Leroux est devenu un peu

taciturne. Il vit seul comme un ermite, dans cette maisonnette pleine de souvenirs. Mais la parole lui est toujours facile. Il parle de ses tristesses, de son ennui, de son deuil. C'est là la grande obsession de ses vieux jours.

Il me salua avec un « Bonjour mon enfant ! » et un sourire où se lisait le plaisir éprouvé par cette rencontre inattendue. J'avais déjà reçu ses confidences. Je m'attendais à quelque effusion. Ne sachant plus depuis combien de temps je marchais je lui demandai de me dire l'heure. – « Ah ! oui, dit-il, j'peux te dire cela par le soleil. Tu sais, autrefois, dans mon jeune temps, y avait pas d'horloge. C'était le jour qui nous guidait. J'peux te dire cela par le soleil. Il est à peu près midi moins vingt. Dans la maison, j'ai une horloge mais c'est comme si j'en avais pas... Elle ne marche pas depuis un an. Entre un peu, ma fille, j'vas te conter son histoire. Il n'est pas encore midi. Viens t'asseoir un peu »...

Tout en parlant le vieillard m'entraînait dans la cuisine et me montrait la vieille horloge, immobile sur sa corniche de bois brut où pendait

une dentelle en papier à jour. C'est une horloge haute de plusieurs pieds, brune, presque noire, dont la tête pointue est surmontée de deux petits clochetons qui lui donnent un air sévère et monastique. Elle est faite d'un bois verni qui a depuis longtemps cessé de luire. Son aiguille, semblable à un doigt de fer, se détache, rigide sur la pâleur du cadran. Sa robe brune est ornée en avant d'une grosse touffe d'églantines peintes à la main, et dont les couleurs sont à demi effacées par l'usure. On dirait quelque grande dame de jadis, en toilette démodée, qui garde dans sa décrépitude une apparence de splendeur... Il se dégage d'elle je ne sais quel aspect de mélancolie et de fatigue. Elle semble triste et lasse comme tous les êtres qui ont peiné et souffert.

« Tu sais, mon enfant, continua le vieil Antoine, d'une voix de plus en plus vibrante, tu sais, aussi vrai que j'suis ici, cette horloge-là, elle a un cœur comme toi et moi... Vois-tu, c'est ma pauvre femme qui s'en est toujours occupée. C'est elle qui la montait, la réglait, lui donnait son air d'aller. On a tant besoin de cela, une horloge dans la maison ! Les femmes ne peuvent

pas s'en passer. C'est elle qui leur dit quand est-ce qu'il faut faire du feu, mettre la table, allumer la lampe, soigner les poules, traire la vache... C'est elle qui dit aux femmes : « Levez-vous, mettez la soupe au feu, préparez la cuite de pain, rangez les chaudrons, ouvrez les lits pour la nuit »... Elles étaient accoutumées de vivre l'une à côté de l'autre. Sans doute, à force de voir son visage, tous les jours à la même heure, l'horloge l'aimait ma bonne vieille et depuis qu'elle est partie elle est dans la peine et n'a plus de goût pour rien... Elle n'a pas voulu avancer d'une seconde, elle n'a pas frappé un coup depuis que ma pauvre vieille est morte... Oui, j'te le dis, ma fille, c'te horloge-là elle a un cœur comme toi et moi !... » L'émotion lui serrait la gorge. Il parlait maintenant d'une voix étouffée où montaient des espèces de sanglots contenus. Puis deux larmes coulèrent de ses joues et tombèrent sur ses mains ridées...

« Tu vois pourtant, continua-t-il, en se levant et secouant vivement du doigt le balancier, les ressorts et les aiguilles de l'horloge, tu vois comme tout est bien en place et d'aplomb. Elle

n'a rien de dérangé. Elle est solide comme un vieux brick. Non, ce qu'elle a, vois-tu, c'est du chagrin. Elle ne peut pas se consoler, et elle pleure à sa manière... Oui, j'te le dis, ma fille, aussi vrai que je suis ici, c'te horloge-là elle a un cœur comme toi et moi !... »

Le vieillard se tut. J'étais, à mon tour, émue et bouleversée. Une émotion intense m'envahissait. Quelles paroles aurais-je pu dire à cet homme plongé dans sa douloureuse croyance ? Aucune phrase, j'en étais sûre, aucun artifice ne pouvait jeter un baume sur cette plaie profonde, sur ce cœur qui aimait son mal et n'en voulait pas guérir...

Je repris ma route, l'esprit hanté d'étranges impressions. Ce récit me laissait songeuse et perplexe. Le vers célèbre de Lamartine me revint alors à la mémoire :

« Objets inanimés avez-vous donc une âme ? »

J'étais troublée par le mystère de cette vieille horloge devenue tout à coup silencieuse et cessant subitement de vivre comme un cœur qui se refroidit. Et je me disais : « Qui sait ? Qui

sait ? C'est peut-être vrai qu'elle pleure la mort de sa maîtresse, qu'elle souffre de ne plus voir cette aimable petite vieille aux cheveux en bandeaux qui, à toute heure, se penchait vers elle et lui souriait. Dieu permet peut-être ces amitiés entre les êtres et les choses pour marquer davantage la grandeur des humbles vies, où tout est régulier et fidèle comme le tic-tac de l'horloge... »

Accablée sous le poids de ces réflexions, je continuai mon chemin, tandis que le soleil étendait devant moi des ombres dorées et que les feuilles d'automne roulaient à mes pieds comme des papillons morts.

Sources

Pour les contes d'Armand de Haerne : *Le 19^{ème} siècle fantastique en Amérique française*, sous la direction de Claude Janelle, éditions Alire, Québec, 1999.

La nouvelle *Les foins* de Damase Potvin est tiré du recueil *La corvée*, deuxième concours littéraire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, publié en 1917. Les autres textes du même auteur sont tiré de *Sur la grand'route*, recueil de nouvelles, contes et croquis, publié en 1927.

Les nouvelles de Michelle Le Normand sont tirées de trois recueils : *La maison aux phlox*, *Enthousiasme!* et *Couleur du temps*.

Pour la nouvelle d'Alfred Decelles fils : *La Canadienne*, août 1922.

Pour la nouvelle d'Harry Bernard : *La*

Canadienne, janvier 1923.

Toutes les nouvelles de Gaétane de Montreuil sont tirées de *La Canadienne*.

Jacques Ferron, *Contes du pays incertain*.

Pour les contes de Rodolphe Girard : *Nouveaux contes de chez-nous*, Bibliothèque québécoise, Fidès, 2004.

Table

Armand de Haerne	5
Jean le maudit	6
Nésime le tueur	58
Damase Potvin	84
Les foins	85
Le bonhomme Thérien	100
Le montreur d'ours	116
Dans la brume	133
Le vieux cheval	148
Une chasse-galerie moderne	162
Harry Bernard	182
Le roman d'Hercule	183
Michelle Le Normand	204
La maison aux phlox	205

Le piano	210
Le bouquet d'iris	222
Enthousiasme	229
Mousseline	250
Orange et bleu	270
Il a neigé.....	290
En traîneau	292
Feuille sèche	296
Petite rivière	300
L'Imagination	302
Alfred Decelles fils.....	306
Le collier de corail	307
Gaétane de Montreuil	319
Noéla	320
Un lourd secret.....	337
La vengeance d'une morte	357
Jacques Ferron	368

Retour à Val-d'Or	369
Rodolphe Girard	373
La maison maudite	374
Françoise la Blonde	403
Les cloches.....	430
Le rapt.....	443
Un drame.....	463
Le fer à cheval de ma tante Joséphine	484
L'ours de Baptiste	498
Blanche Lamontagne-Beauregard.....	512
La belle Octavie	513
La vieille horloge	520

Cet ouvrage est le 213^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.